AUTRES TEMPS
LES CAHIERS DU CHRISTIANISME SOCIAL

ASSOCIATION CHRÉTIENNE POST-UNIVERSITAIRE

congrès post-fédé

ENOBLE
eptembre 1987

ÉTHIQUES POUR AUJOURD'HUI ?

DÉCEMBRE 1987 60 F

Numéro spécial du Bulletin du C.P.E.D.



Nouvelles du Centre

Comme nous l'avions annoncé à nos abonnés habituels, voici un numéro hors série, réalisé en commun avec la revue **Autres Temps,** *du Mouvement du Christianisme Social, numéro qui vous offre les textes issus d'une rencontre organisée par le Mouvement de la « Post-Fédé », dit aujourd'hui Association Chrétienne Post-Universitaire.*

Mais oui, vous avez bien lu, ces Mouvements d'inspiration protestante existent toujours, ou plutôt en sont à une nouvelle jeunesse, tant la crise des valeurs, les difficultés et les incertitudes des temps, les ont contraints à tenter de dire tout haut les paroles de paix, de vie possible, entendues dans l'Evangile, bien souvent à contre-courant des désespoirs et des fatalismes. Que le réseau de ces groupes se multiplie, pour que leur parole soit plus forte !

Deuxièmement, vous l'avez aussi remarqué, ces mouvements se sont mis ensemble pour une publication commune, marquant par là leur volonté d'établir entre eux des liens, dans un projet commun, justement parce que chaque mouvement regroupe et exprime des préoccupations, des sensibilités différentes : pourquoi pas complémentaires ?

Projet commun qui concerne particulièrement le Centre Protestant d'Etudes et de Documentation puisque jadis, au temps où l'on parlait en termes d'Eglise et de Monde, ce projet fit naître le Centre, dans une double perspective :

- *se donner un lieu où collecter et échanger toutes les traces des discussions des groupes, ne serait-ce que sous la forme d'un compte rendu dactylographié ;*
- *avoir une bibliothèque de consultation et de prêt, où consulter les ouvrages « importants » dans les différentes disciplines, ceux qui apportent une information ou un point de vue original, ou qui en appellent à une prise de position théologique ou éthique « à chaud ». Livres dont il fallait se répartir la lecture, pour en rendre compte dans un Bulletin bibliographique commun, de façon à susciter ou faire rebondir notre réflexion... et la communiquer aux auteurs.*

Ce travail de tri et de lecture, cette mise à jour documentaire, le Centre l'a maintenu pendant tout ce temps de « veilleuse » où les Mouvements adultes ne pouvaient plus l'alimenter de leur collaboration. Ces mouvements, ou plutôt une bonne partie de leurs membres.

Par le symbole de cette publication commune, nous disons notre conviction que la traversée du désert a pris fin, que nous ne nous demanderons plus comment maintenir nos activités, mais que nous pourrons les développer, grâce à beaucoup d'entre vous qui lisez ce numéro. **Car la lecture fait partie de vos activités professionnelles, et votre spécialité, par un bout, concerne aussi notre vie, nos manières de penser : à vous de nous en informer, en nous signalant les livres, en les présentant : plus nous serons nombreux, meilleur sera notre Bulletin !** *(Un numéro spécimen sera adressé sur simple demande).*

Rappel : *Vous êtes cordialement invité à participer au débat sur « Crise ou mutation de la pensée ? », organisé par le C.P.E.D. à l'occasion de sa rencontre annuelle des amis du Centre. Un grand nombre d'ouvrages sur ce thème ont paru récemment : que faut-il en penser ? Avons-nous quelque chose de particulier à dire, et quoi ? Le débat sera animé par O. Abel, N. Viallaneix et F. Champion.*

Photos de Patrick BOLLE à Grenoble

C.P.P.P. : n° 58.711 - S.A. Imp. PAIRAULT - 79120 Lezay

ASSOCIATION CHRÉTIENNE POST-UNIVERSITAIRE (Post-Fédé)

GRENOBLE
26-27 septembre 1987

ÉTHIQUES POUR AUJOURD'HUI ?

ACTES DU CONGRÈS 1987



FOYER DE L'ÉTUDIANTE

GRENOBLE

En publiant les actes de son deuxième congrès qui a suivi celui de 1985 sur le travail à Bièvres, l'Association Chrétienne Post-Universitaire voudrait contribuer au renouveau théologique dont l'urgence se fait sentir dans nos Eglises. La participation importante de jeunes étudiants fédératifs et la présence de cent cinquante congressistes représente à cet égard un signe encourageant.

L'éthique est au cœur des préoccupations de la société française en 1987. Plongés dans le monde, les chrétiens ont à parler, mais ce n'est pas toujours le langage qu'on attend d'eux ou qu'on voudrait attendre d'eux. Lisez, et vous verrez, et vous comprendrez la joie de ce Congrès, qui nous encourage à agir.

La post-fédé remercie vivement les Cahiers du Christianisme Social, Autres Temps, et le Centre Protestant d'Etudes et de Documentation (C.P.E.D.) d'avoir bien voulu publier les Actes de ce Congrès dans un numéro commun de leurs revues.

François SCHOELLER,
Président de l'A.C.P.U.

L'A.C.P.U.

L'Association Chrétienne Post-Universitaire (Post-Fédé), membre de la Fédération Protestante de France, cherche à promouvoir la réflexion et la confrontation entre la foi et les interrogations de notre vie professionnelle, et à encourager à cet égard le dialogue entre les générations.

Elle fait partie de la Fédération Française des Associations Chrétiennes d'Etudiants (F.F.A.C.E.).

Inscriptions et Dons : A.C.P.U. - 24, rue Eugène-Manuel - 75016 Paris - C.C.P. 643-44 V Paris

SOMMAIRE

Page



SOMMAIRE

1. QUELS SONT LES FONDEMENTS DE NOS CHOIX ÉTHIQUES ?



AVERTISSEMENT

Les cinq méditations qui suivent répondent au sentiment d'une crise morale, au sentiment que les fondements sont ébranlés. Or le débat éthique commence quand les réponses morales ne répondent plus. Mais d'abord, il faut relativiser cette crise, car au moins il n'y a pas de crise du « sentiment éthique » ; est-ce l'influence de Rousseau sur la jeunesse française, est-ce son influence sur le « consensus » français, le « sentiment éthique » semble la chose au monde la mieux partagée. Tout le monde s'en réclame ! Le problème est plutôt que ce consensus apparent recouvre des réalités très différentes.

En effet on peut s'entendre sur des énoncés brefs ou des phrases-symboles, mais qui répondent à des questions implicites et à des contextes personnels complètement différents (comment profile-t-on les titres des films, par exemple ?). Une telle entente détermine souvent une appartenance « morte », où les mêmes mots n'ont pas la même valeur d'expérience ; d'où le sentiment, dès qu'on en discute, que tout est nébuleux, que tout part à la dérive.

Pour que l'appartenance soit vive et l'entente active, il faudrait que ces mots, ces énoncés, ces phrases, soient pris dans des contextes communs c'est-à-dire des pratiques communes, et partagées. Et si le sens vivant d'un énoncé dépend de la question implicite qui lui est posée, il faudrait au moins partager les mêmes questions ! Ce sont ces questions partagées qui nous rendent contemporains les uns des autres, qui font que sans même employer les mêmes mots on se comprend (par le contexte commun). Ce sont elles qui nous rendent capables, parfois, de dire « nous », d'énoncer l'appartenance à une communauté levée par la même question. M'adressant à ce public issu d'un mouvement étudiant et protestant qui battait son plein dans les années 50 et 60, j'ai pensé que ce public avait deux présupposés communs, que j'explicite ainsi : 1) une théologie de la « Grâce », relativisant les œuvres, la morale et la loi, et plaçant tous les ordres de l'existence sous la seule Seigneurie et l'intervention libératrice de Christ ; 2) une éthique « sociale », globale, qui se voulait ou se croyait capable de « tenir » les développements de la société technique. Je schématise évidemment, mais en désignant ces « présupposés » (que je présupposais moi-même implicitement partagés, ou jadis partagés, par ce public), j'avoue avoir pu me tromper. J'avoue aussi qu'en m'adressant à une salle d'étudiants nietzschéens, ou de nationalistes tchadiens plus ou moins marxistes, ou de turcs disciples d'un « soufisme » (confrérie mystique), je me serais probablement exprimé de manière différente !

Mais nous faisons tous ainsi, du moment que nous voulons être compris par nos partenaires : nous cherchons à saisir leurs présupposés, à partager leurs questions. D'ailleurs je me sentais appartenir avec ce public aux même présupposés. Et d'autant plus que j'ai partagé les vicissitudes historiques par lesquelles ces présupposés communs, ces énoncés, ces mots, se sont dispersés sous la force des pratiques particulières, sous le poids des contextes, sous la montée de nouvelles questions. Et nous nous retrouvons avec un langage commun, mais dépouillé d'appartenance et de signification vives. Précisément, ce sont ces questions montantes que j'ai tenté de formuler ; non parce qu'elles constitueraient à elles seules des « réponses », mais parce qu'il n'y aura pas de réponse communicable, communicative, vivante, tant que nous ne partagerons pas les mêmes questions.

O. ABEL

Conférence d'Olivier Abel

Professeur d'Ethique
à l'Institut Protestant de Théologie

La question qui nous rassemble ici, d'explorer les fondements de nos choix éthiques, pose un paquet de problèmes que j'éprouve quotidiennement quand je tente d'enseigner l'éthique, comme lorsque je tente en quelque sorte « devant le micro de l'actualité » de répondre à ses sollicitations parfois brûlantes, souvent bruyantes. Je l'éprouve même tellement que je renâcle devant un tel titre, hésitant devant quelque fondement, quelque référence, quelque légitimation que ce soit, et dont je serais dépositaire. Il faudrait d'ailleurs remplacer la métaphore architecturale du fondement par une métaphore plus architectonique et plus géologique, car ici les fondements ne sont pas même branlants : beaucoup plus simplement, dans l'histoire comme dans la géographie, ils bougent ! Mais il n'y a pas seulement le sentiment que nos morales ne sont que des décors de hasard, quoique après avoir vécu au Tchad et en Turquie je ressente parfois cela très fort — une telle expérience procure d'ailleurs aussi une indéfinissable tendresse pour les vieilles morales du pays natal, une fidélité au deuxième degré. Non, l'expérience de cette difficulté à fonder l'éthique me vient plutôt de la méditation croisée des dialogues de Socrate et de ceux de Jésus ; en effet, la conscience de soi morale de ceux qui ont des fondements, des références et des légitimités, y est mise à genoux, et la presque non conscience de ceux qui traînent dans la boue de la vie y est relevée. Et pourtant, les réponses « morales » une fois suspendues, la question, les questions éthiques demeurent. C'est même là qu'elles commencent. C'est cela qu'il faut examiner.

Pour commencer, je voudrais souligner deux aspects du paysage éthique contemporain qui me semblent importants parce que nous les partageons avec tous nos semblables (et même avec nos dissemblables). Il s'agit de l'impuissance à approuver pleinement un but, submergés que nous sommes par des moyens possibles ; et de l'impuissance à agir, à s'engager modestement dans l'espace, immergés que nous sommes dans la paresse de notre point de vue ou dans le rêve d'une solution globale. Ces interrogations, qui nous rendent contemporains les uns des autres quelles que soient nos réponses, ne sont pas des modes ; ce sont simplement la formulation dans nos langages des questions éthiques les plus constantes, et qui sont plus vastes que nos petits langages.

C'est pourquoi ensuite je voudrais rassembler la mémoire de nos réponses « en tant que chrétiens », c'est-à-dire en tant que nous appartenons à l'histoire d'une référence commune, la référence aux Ecritures. Dans nos sociétés en effet, et dans notre communauté protestante tout particulièrement, la référence aux Ecritures peut être considérée comme le paradigme ou le modèle de la légitimation, du fondement des choix éthiques. Or ce paradigme a changé, et l'on peut faire correspondre à trois grands âges de l'exégèse et de la référence biblique trois sortes de fondements éthiques ; ces trois dimensions peuvent être

schématisées autour des trois pôles de l'agir (je, tu, il), mais en retour leurs excès me semblent bien caractériser les fausses légitimités qui guettent nos réponses éthiques.

Enfin et surtout je voudrais parler pour nous, aujourd'hui, et vous poser deux questions qui seront en même temps des suggestions. Ce sont des questions parce qu'elles problématisent nos réponses traditionnelles en proposant l'éthique comme « jeu » et comme « poème ». Ce sont des réponses, parce que la crise de l'éthique vient du fait que loin d'être vécue comme jeu elle est écrasée par la proximité du « juridique » ; et du fait que loin d'être parlée comme poème elle est écrasée par le modèle « scientifique ».

I. QUESTION PREMIÈRE : L'IMPUISSANCE A DIRE OUI

1. L'éthique n'est pas un savoir positif

Revenons à la question première, qui est : par quoi commencer, en éthique ? La difficulté à trouver le premier mot de la première leçon d'éthique vient probablement du fait que, sauf à être considérée comme le catalogue choisi et comparé des morales passées, l'éthique ne s'enseigne pas comme un savoir positif. C'est pourquoi, comme dit l'autre et quitte à décevoir parfois mon éventuel interlocuteur, quand on ne me demande pas ce que c'est que l'éthique je le sais très bien, mais dès qu'on me le demande je ne le sais plus du tout !

2. Le premier mot éthique est un oui

Et pourtant je n'hésiterai pas une seconde à dire que le premier mot de l'éthique est un « oui ». C'est un oui à l'être, qu'on le prononce au travers d'un non au néant, ou au travers même d'un oui au néant. C'est un oui à soi et à l'autre, qui peut nier ce qui me nie au risque de nier l'autre même, ou qui peut nier ce qui nie l'autre au risque de nier soi-même. C'est un sage oui au réel, et qui fait son deuil des possibles. C'est un oui au possible, et qui fait le sacrifice intrépide du réel. C'est le oui d'Ulysse qui consent à rentrer enfin à la maison, c'est le oui d'Abraham qui accepte de quitter son pays. C'est le oui qui répond à celui qui parle, c'est le oui qui interroge celui qui ne parle pas. Toutes les grandes méditations éthiques trouvent leurs mille sources dans ce « oui », dans cette affirmation plus originaire que tous les « non ».

3. De la « Grâce » à l'absurde : l'impuissance à approuver

Or c'est dans cette racine de l'affirmation que nous sommes atteints. J'énoncerai le problème sur deux claviers. Il fut un temps où l'on savait avec assurance ce qu'était le « bien », et où la question éthique s'énonçait en terme de culpabilité : « je suis impuissant à faire ce que j'approuve ». La prédication

de la « Grâce » a magistralement répondu à cet aspect de la question, mais en a révélé un autre : « à quoi je sers et qu'est-ce que moi j'approuve » ? De nos jours on fait généralement le bien, et la question s'énonce plutôt dans les termes de l'absurde : « je suis impuissant à approuver ce que je fais ». Incapables de dire vraiment oui, nous sommes à peu près incapables de dire non, et c'est pourquoi notre moral est si plat !

4. Une démocratie des moyens, mais sans débat sur les fins

Ce scepticisme moral, opposable d'ailleurs au dogmatisme moral de jadis, se retrouve aussi sur le clavier de l'éthique politique. Il arrive certes encore que l'on utilise des moyens injustifiables en vue de fins globalement justes, et c'est un problème en quelque sorte classique : il faut proportionner les moyens aux fins et donc les discuter. Cet effort de contrôle a gouverné l'histoire de la démocratie. Mais il arrive aussi, et c'est sans doute le problème le plus grave aujourd'hui, que l'on utilise des moyens légitimes et à peu près contrôlés en vue de fins injustifiables et jamais discutées : la démocratie ici doit être reconquise contre la technocratie des experts. Profitant de la peur des dogmatismes, ces derniers vont jusqu'à faire passer l'absence de fins pour une fin justifiable, sinon pour la justification suprême de tous les moyens ; mais l'absence de fins est à mon avis à ranger dans la catégorie des fins injustifiables.

5. Le minimum : des règles de discussion

Pour qu'elles soient justifiables, il faudrait au moins qu'elles soient discutées, donc affirmées et confrontées à d'autres fins. Cette remarque minimale conduit quelques penseurs contemporains (Habermas, etc.) à chercher une éthique de base dans les règles très pragmatiques d'une éthique de la discussion. Le fait que les fins soient discutables, loin d'entraîner un scepticisme, exige que nous introduisions un consensus minimal, une approbation modeste mais tenace des règles élémentaires du dialogue. C'était déjà l'avis de P. Bayle, qu'en attendant le « jugement dernier » et afin de pouvoir néanmoins exclure les violences, il faut bien qu'il y ait des règles communes à toutes les parties et qui soient en dehors de nos opinions. La règle universelle à cet égard est précisément qu'il ne faut pas légitimer mon action par l'énoncé d'une justification que je refuserais à mon adversaire ou à qui que ce soit au monde. C'est ce que Kant appelle l'« impératif catégorique », qui lui vient tout droit de Bayle, et qui n'a rien à voir avec une morale prétendument aussi universelle que les lois de la gravitation, ni avec le rêve que tout le monde fasse comme moi !

6. Mais l'affirmation éthique n'est pas forcément consensus

Mais cette éthique de la discussion ne peut pas être fondamentale, parce qu'elle ne peut rien fonder : on ne peut en dériver aucun contenu éthique concret, aucun désir. Ce n'est que le cadre formel et presque juridique, la condition à laquelle un énoncé éthique est possible. Notons bien que c'est une

condition incontournable, mais son consensus n'est encore qu'une négation de négation, quand l'affirmation éthique est autre chose : une appartenance première, un désir partagé ; une « passion ». Bayle d'ailleurs nous rappelle que l'éthique s'affirme le plus souvent dans le dissentiment, avec la véhémence d'un désaccord : c'est justement le rôle du droit ou d'une sorte de déontologie de l'éthique que d'établir les régulations minimales telles que ces affirmations différentes soient, le plus possible, possibles en même temps. Mais l'éthique est un désir d'être, et un désir de « persévérer ensemble dans l'existence » ; elle est la poursuite d'une enfance commune, et plus originaire.

7. La crise éthique et l'exacerbation des possibles techniques

Les conditions minimales une fois respectées, comment donc affronter notre impuissance à dire « oui » ? Il me semble que le problème ne doit pas être posé dans un champ trop étroitement intellectuel, car le nihilisme n'est pas le fait des seuls « penseurs » (à ce compte d'ailleurs le penseur le plus fautif serait probablement Luther) ! A mon avis, le trait qui domine le contexte de la crise éthique est plutôt le développement des techniques, parce qu'il provoque une sorte d'exacerbation des possibles. La multiplication des moyens de circulation, d'information et de communication, la surabondance des produits, l'éclatement des profils de consommation et la juxtaposition de toutes les modes, donnent le sentiment que « tout est possible ». Nous ne réalisons pas assez combien nos images de nous-mêmes et de la vie sont conditionnées par cette exacerbation des possibilités techniques, qui pèse sur tout notre environnement et subjugue jusqu'à notre éthique, jusqu'à nos manières d'être amoureux ! Il n'y a que des possibles, avec la liberté de choisir et le risque de se tromper dans la grande Loterie (« game over » pour les « perdants », et il y a du hasard dans le calcul du choix optimal) ; mais dans les jeux de la vie et du monde tout le monde peut gagner ! Pour réfuter cette « morale » nauséabonde, il faudra montrer que la réduction du jeu au seul « gain » (gagner sa vie !) est nihiliste ; mais l'union sacrée autour du critère technique de l'efficacité domine tout.

8. Plus rien de solide !

La contrepartie désolée de cette situation, c'est le sentiment qu'il n'y a plus rien de réel, plus rien de solide, plus de sol, plus de fondement ; on ne se comprend plus, on n'est plus dans le même monde. D'où la tentation de demander toujours plus de sécurité, de confort, et un système de valeurs sûres, qui fasse effet de réalité et que l'on renforce par tous les moyens. Mais c'est encore une solution technique au problème, et non une solution éthique. Car ce dont nous manquons ce n'est pas de sécurité mais de courage, c'est-à-dire de capacité à affirmer une forme de vie qui se tienne elle-même (au lieu de s'abandonner au « plus » possible, et à ce pseudo-réel qui n'est que le possible le plus fort).

9. Elever nos comportements à la hauteur de nos instruments

Pour dire d'un mot le problème éthologique ou biologique qui se pose à l'espèce humaine (car le moraliste doit aussi toujours discrètement vérifier que

ses maximes ne conduisent pas à des catastrophes !), nos schèmes moraux innés ne correspondent plus du tout à la puissance et à la complexité de nos instruments. D'où le décalage, désigné par Rousseau, entre les progrès techniques de l'humanité et ses progrès moraux. D'où également la tentation de suppléer à la moralité publique défaillante par la police, de couler les lois dans le béton, de plastifier les identités dans les codes informatiques, etc. Bref c'est par de nouvelles solutions techniques qu'on tente de résoudre les problèmes éthiques engendrés par les progrès techniques. Mais quand on ne peut plus désobéir, a-t-on encore affaire à des lois politiques ? Et quand il y a d'une part ce qui est physiquement possible et d'autre part ce qui est physiquement impossible, peut-on encore parler d'exigence ou de règle éthique ? Il nous faut élever nos comportements à la hauteur de nos instruments. Ce qui nous manque, c'est donc bien le courage, la capacité à se tenir soi-même et à ne pas se vautrer dans tous les possibles.

10. La technique et le temps

Ma thèse est ici que ce qui différencie le calcul « technique » des possibles et la passion « éthique » pour le possible, c'est leur rapport au temps. En effet tout le développement des techniques se tient dans l'axe de la maîtrise progressive des rythmes, la dissociation ou l'accélération des processus, et finalement de la manipulation du facteur temps. Mais cette maîtrise est un esclavage. Nous passons la moitié de notre temps à gagner du temps, que nous accumulons sous forme d'argent ou d'objets dont la raison d'être est d'économiser du temps. Mais le temps gagné ainsi est un temps gelé, abstrait, et il ne peut être dépensé que sous la forme de temps mort, de temps tué. D'où le caractère nihiliste, dévalué, décoloré, de tout ce qui n'est pas la « croissance » économique (les loisirs, les vacances, la politique, etc.). En fait, nous sommes en face d'une inondation de temps mort, un raz-de-marée dont l'une des formes les plus diluviennes est le chômage ; si pourtant, au lieu de construire des digues de plus en plus hautes pour nous protéger de l'autre partie du monde, nous savions de nos mains irriguer nos vies, cette inondation serait une bénédiction. Pour cela il faudrait que nous cessions de demander plus d'argent, et acceptions d'avoir simplement du temps.

11. L'éthique et le temps

Or ce temps tout différent est celui de l'éthique. Si une éthique est une « forme de vie » possible, ce n'est pas quelque chose que je possède comme la liberté de changer de chemise : pour la vivre il faut lui appartenir et il faut du temps. Un temps que je ne maîtrise pas. De même dans la vie relationnelle tout n'est pas possible en même temps, et il faut du temps pour vivre un amour, un temps auquel on appartienne totalement. Il y a dans l'existence éthique le sentiment d'être abandonné à un temps qui n'est pas le mien, qui dépasse le « moi ». En ce sens, le temps éthique est ruiné par un « vivre sans lendemain », et demande que nous vivions comme si nous étions éternels ; cette demande a longtemps pris la forme du postulat de l'immortalité de l'âme ; aujourd'hui elle pourrait dire plus simplement « mon enfant ». C'est humblement en ouvrant un monde possible à la génération prochaine que nos actions appartiennent au temps éthique.

12. Le temps de dire oui

Tel est le « oui » éthique : une parole qui prend du temps. Ce n'est pas une parole en l'air, un discours possible parmi d'autres. C'est une parole qui me permet de « vivre » le chômage, la consommation, le tourisme, la procréatique, les média, bref le nouvel environnement technique. C'est une parole qui augmente ma capacité à habiter, à communiquer, à souffrir aussi, à agir, à comprendre les autres. C'est une parole qui augmente mon « schématisme » et elle demande donc tout un travail d'incorporation. Mais c'est ce travail d'incorporation qui pourra contre-balancer la prolifération des techniques. Celles-ci resteront des possibilités extérieures, juxtaposées comme des architectures délirantes dans un monde de bric et de broc, de simulacres, si elles ne sont pas « schématisées » par cette autre parole, capable de dire « oui », capable de dire non, capable de les intégrer aux mœurs. Cette autre parole est seule capable de « réaliser » ces possibles, dans des formes de vie simples. Et c'est en s'incorporant peu à peu, par un travail patient fait d'épreuves et d'inventions singulières (qui sont autant de manières de jouer et de poétiser les contraintes du monde), que les possibilités techniques pourront être moralement « contrôlées ». Or cette autre parole (cette parole devenue corps) est précisément une parole restée désir, ce « oui » qui nous manque aujourd'hui.

II. QUESTION PREMIÈRE : L'IMPUISSANCE A AGIR

1. La communauté éthique n'est pas celle de la réponse

Recommençons par l'autre bout de la question : non plus l'impuissance à approuver pleinement un « sens », une finalité, submergés que nous sommes par des moyens possibles, mais l'impuissance à agir, à s'engager modestement dans l'espace, immergés que nous sommes dans la paresse de notre point de vue ou dans le rêve d'une solution globale. Je le redis : ces questions sont incontournables. D'abord parce que nous sommes « contemporains », au sens fort du terme, dans la mesure où nous partageons les mêmes questions ; car nous pouvons très bien partager les mêmes réponses, comme celles des épîtres de Paul, sans du tout être ses contemporains (de telles réponses deviennent alors symboliques, dans des contextes neufs ouvrant de neuves significations). Incontournables surtout parce que nos éthiques ne seront « fondées » et n'auront de sens communicable ou communicatif, que si elles répondent à ces questions communes. Bien avant que d'avoir une réponse commune, une communauté éthique est une communauté de la question.

2. L'éthique est un faire

Pourtant le premier geste de l'éthique ne consiste pas à se creuser la tête ni à chercher une opinion valable, mais simplement à agir. L'éthique est d'abord un « faire », et non pas un juger ni un justifier. D'ailleurs les Réformateurs nous

ont appris qu'en dernière instance nous ne pouvons pas entièrement juger de nous-mêmes, qu'il n'y a pas d'auto-justification. Mais de même que cette problématique peut aiguiser la conscience de notre vanité jusqu'à l'absurde, elle peut nous faire oublier qu'il s'agit d'autre chose : de faire, d'agir. Or agir, c'est bien sûr juger, préférer ceci et négliger cela. Mais ce jugement souscrit au « ne jugez pas » du Sermon sur la montagne : car s'il est dit « du jugement dont vous jugez vous serez jugés », le « faire » accepte qu'autrui puisse me faire ce que je lui fais. Bref agir, c'est consentir à la réciprocité, à cette loi anthropologique fondamentale qui est la loi de l'échange. Faire est un juger qui ne se situe pas au-dessus des autres, un juger qui confesse sa singularité, sa finitude, sa perspective. Et c'est précisément au travers de cet agir que l'amour du prochain se taille un chemin vers ce paradis des moindres singularités, des « plus petites », qu'est le Royaume de Dieu.

3. La conscience extrême et l'impuissance à agir

Or c'est à la racine de l'agir que nous sommes atteints. Car, c'est une vieille et longue histoire, nous avons fait de la « conscience » l'organe de la morale. Cela pose deux problèmes pour l'agir. Peut-on d'une part agir en étant totalement conscient de ce que l'on fait ? Nous avons tellement lié l'action à la conscience que nous voici tout inhibés, les bras ballants, conscients de tout et incapables de rien. L'agir a pourtant autre chose à faire qu'à se regarder lui-même. D'autre part et surtout, pour agir il me faut accepter que je suis un corps et non pas seulement une conscience !! Si par exemple pour agir je mobilise toutes mes forces dans une vigilance de tous les instants, je finirai par ne plus être tellement éveillé ; et mon action deviendra un peu somnanbule sur les bords ! L'action comprend aussi le repos ; c'est ce rythme que les activistes et bien des militants n'ont jamais su attraper. Il faut savoir dormir.

4. Une chorégraphie éthique

En d'autres termes, nous avons considéré l'intention seule comme éthiquement significative, l'acte n'étant que la conséquence éventuelle. Je comprends que ce soit important, au niveau infra-éthique pour fonder la responsabilité pénale, au niveau supra-éthique pour accomplir l'exigence absolue de justice. Mais pour la morale concrète c'est désastreux, car en fait il faut changer de gestes pour changer d'intentions et de sentiment, et ce sont les gestes qui « sauvent » ! La Rochefoucauld écrivait qu'« on déteste ceux à qui on a fait du mal », et si l'on fait les gestes du courage, on est bien près d'être courageux. Le sentiment n'est souvent qu'une sorte d'« effet cinétique », l'énergie accumulée par un mouvement. Tout au moins doit-on observer que l'intention qui précède l'acte n'est pas la même que l'intention engendrée par cet acte ; avant l'acte et après, l'intention n'est pas la même. L'éthique doit passer par cette chorégraphie, si elle ne veut pas « démoraliser » en ramenant tout à l'intériorité impuissante.

5. Le sentiment de l'espace

Mettons que la conscience soit l'organe de notre rapport au temps, donc à l'« absent » (présence de l'autre ou absence du même). Alors le corps est l'organe de notre rapport à l'espace, au présent. Mais nous (occidentaux et particulièrement, protestants) avons fait de l'histoire et de la foi une lutte du temps salvateur contre l'espace tentateur, païen, grouillant de divinités fallacieuses ! Pour désacraliser l'espace, nous avons écrasé le présent entre une mémoire énorme et une attente absolue. Mais le présent n'est pas qu'un point fugitif entre le passé et l'avenir, sanctifié seulement parce qu'il tend au néant. Le présent est l'espace, proche et lointain : il est ce qui m'est donné à habiter. Si le temps est la forme de mon impuissance, l'espace est celle de ma puissance, ou du moins celle de ma responsabilité. C'est le sentiment que l'agir s'insère dans des ensembles d'espaces qui nous fait défaut ; et c'est le « sentiment géographique » de notre responsabilité qui doit réorienter nos actes au présent.

6. L'agir est régional

Agir c'est inscrire « régionalement » une intervention dans un système, dans un « état du monde » qui en sera modifié. Agir n'est pas simplement obéir aux choses, reproduire le système ; c'est produire une nouvelle configuration du système. Dans « région », il y a rex et règne. Mais il y a aussi une localisation du pouvoir-faire : on ne domine qu'un domaine. On dira qu'alors l'action éclate selon des éthiques régionales, se donnant chaque fois des règles spécifiques ; c'est en face de cette balkanisation, de cette tribalisation des morales, que l'on recourt aujourd'hui à l'exigence universelle des Droits de l'homme (cf. 1.5). Pourtant Bayle nous a montré qu'il n'y a pas de morale concrète qui ne se singularise et différencie par des petites « bizarreries ». Et on peut aussi considérer comme une modestie (c'est-à-dire comme une intelligence) éthique et politique incontournable que d'accepter la territorialité de mon point de vue. D'ailleurs mon agir est différent dans ses intérêts, ses règles, etc., selon que j'agis en tant qu'habitant Paris, que citoyen français, que citoyen d'une Europe à venir, qu'appartenant à la spiritualité protestante ou à la culture méditerranéenne... Ce qui est universellement nécessaire, c'est d'accepter que les contradictions entre les différents points de vue (qui sont aussi les contradictions entre les différents angles d'attaque de l'action), ne sont pas résorbables dans un point de vue prétendument synthétique, et transcendant toute territorialité.

7. Agir selon le « je » et le « tu »

Pour bien saisir ce perspectivisme, on va suivre le jeu des trois pronoms personnels par lesquels nous « embrayons » sur l'action. Agir c'est d'abord intervenir à la première personne ; tout acte dit « je » ou tout au moins exprime un désir, un sentiment ; et personne ne peut marcher ni dormir à ma place ! Quand je souffre, je suis irrémédiablement seul, mon point de vue enfle et me cache le monde ; je peux devenir méchant (c'est pourquoi la souffrance est une des grandes « occasions » de la méchanceté, mais parfois c'est bien l'inverse). Pourtant le « je » n'apparaît qu'à la faveur d'un « toi » ; l'identité de la personne est appelée par autrui ; le « je » et le « tu » sont réciproquables. Et mon

comportement n'est véritablement une action que si « je tiens compte de toi », de ta manière d'agir. Cette prise en compte peut se faire : 1) instrumentalement en vue d'un échange de services ; 2) plus authentiquement pour se mettre à la place d'autrui ; 3) par principe, pour le respecter comme totale altérité. Elle structure ainsi toute une morale intersubjective. En effet à chaque niveau elle s'inscrit dans des règles, depuis les plus pragmatiques jusqu'au plus intangibles, mais qui sont toujours en dernière analyse celles d'une réciprocité possible. Si je tiens compte de toi, je suppose aussi que tu tiens compte de moi, je fais « comme si ». Tel est le fondement du consensus moral, cette confiance minimale sans laquelle l'action serait impossible . Si tel n'est pas le cas et si cette confiance est entamée, commence le différend, éventuellement la violence... : je fais « en sorte que » tu tiennes compte de moi (la légitimité de la violence, c'est qu'elle exige la confiance, et son illégitimité, c'est qu'elle la refuse). Mais cette morale intersubjective, trop dominante à mon avis, néglige une troisième perspective de l'agir : la violence tient aussi à ce que le consensus intersubjectif a exclu l'autre autre, le « il ».

8. Agir selon le « il », qui n'est pas un cela

Car on tient la troisième personne pour une sorte de neutre éthique ; c'est celui qu'on ne rencontre jamais. Mais je n'agis que si « je tiens compte que tu tiens compte de lui ». Si au volant de ma voiture je vais au devant d'une voiture qui vient en sens inverse, et dont je tiens compte, et si je ne tiens pas compte que cette seconde voiture doit tenir compte d'un piéton ou d'un troisième véhicule, il y a quelque probabilité pour que l'histoire se termine mal. Si l'autre c'est toi, l'autre de l'autre n'est pas forcément moi (l'altérité ne serait-elle qu'un miroir ?). La perspective de la troisième personne introduit en éthique l'épaisseur « objective » des contraintes du contexte, où apparaît une autre question que celle de toi et moi. Elle introduit le monde « anonyme » du « on », du « eux », des structures économiques et politiques lourdes au travers desquelles j'atteinds mes lointains prochains. Elle « démythologise » le Je et le Tu, qui sont n'importe qui.

9. Simplicité de l'agir

Il y a une impuissance de l'agir à laquelle nous ne devons pas renoncer : c'est le fait qu'il n'y a pas de pratique possible sur des « généralités » (le chômage, le système capitaliste, le tiers-monde, la bombe, le nihilisme). Inversement il n'y a pas de théorie possible sur l'individuel, sur des « singularités ». L'apparente impuissance de l'agir est qu'il ne peut porter que sur des singularités, qui résistent à sa main. Cela contraste d'autant plus avec l'éthique dont on rêve, qui est une « forme de vie » totale ; en effet l'éthique désire la totalité, et « que tout soit là ». D'où le succès des morales globales (yoga, astrologie, mais aussi le marxisme et la psychanalyse en tant que ce sont ensemble des explications de tout et une technique de la solution), et celui de tous les Thérapeutes. Mais précisément l'éthique demande la totalité et ne la possède pas. La puissance invisible de l'agir réside dans son intelligence, sa manière de se rapporter d'une part au monde complexe dans lequel l'action inscrit son intervention, d'autre part à la totalité qu'elle désire mais qu'elle ne connaît pas et à laquelle elle ne prétend pas. Autrement dit la puissance invisible de l'agir réside dans sa modestie, car seule la pratique porte sur des singularités.

III. NOS RÉPONSES, EN TROIS TEMPS

1. La référence aux Ecritures

C'est une condition anthropologique universelle, pour la survie de nos sociétés et peut-être de notre espèce, que le rééquilibrage des possibles techniques par le possible éthique, car il serait aussi suicidaire de faire de la technique l'ennemie de l'éthique que d'en faire la voie royale. C'est encore une condition anthropologique que la loi de la réciprocité et de l'échange, car celui qui voudrait vivre au-delà d'elle, dans le pur règne de la Grâce et du pardon, vivrait bientôt bien en deçà d'elle, dans celui du caprice et de l'arbitraire. Jusqu'ici nous avons cherché à établir les questions fondamentales qui sont comme des conditions anthropologiques générales, valables pour toute morale. En matière éthique, il n'y a peut-être de fondamental que des questions, et les morales « positives » seraient alors les réponses proposées à ces questions. Mais la « dignité » de la réponse est irréductible : les réponses ne sauraient être dérivées des questions. Ce sont ces sources propres de nos réponses que nous cherchons. Et pour cela nous devons lever la parenthèse méthodologique qui portait sur notre commune appartenance : c'est bien « en tant que chrétiens » que nous devons répondre aux troubles de l'affirmation et de l'agir.

2. Une affaire de lecture

Or nous appartenons d'abord à l'histoire d'une référence commune, la référence aux Ecritures. Et cette référence peut être considérée comme le paradigme ou le modèle de la légitimation, du fondement des choix éthiques. Mais ce modèle a changé : on ne lit pas les textes bibliques aujourd'hui comme on les lisait à l'âge des Pères de l'Eglise, ni même à l'âge des Réformateurs. Et l'on peut faire correspondre à ces trois âges de l'exégèse et de la référence biblique trois sortes de fondements des réponses éthiques. Mon problème n'est pas ici celui proprement exégétique de l'histoire des textes, mais celui plus éthique de l'histoire des lectures, des lecteurs. Pour approcher les différents « régimes éthiques » de lecture, je reprendrai comme fil conducteur les « embrayeurs » de position « je », « tu », « il ». Mais ce n'est à vrai dire qu'une métaphore exploratoire, pour mieux faire voir ce que je veux dire ; et les métaphores sont comme les plaisanteries : les plus courtes sont les meilleures (il ne faut jamais s'intaller dans une métaphore comme si c'était une théorie) !

3. L'âge de l'exégèse antique

Le premier âge de la lecture, pour nous chrétiens, correspond à l'exégèse antique. Elle répond à la question de l'identité du christianisme primitif et réside dans le rapport du Nouveau Testament à l'Ancien. Le christianisme est interprète parce qu'il cherche l'esprit sous la lettre : Jésus révèle le sens véritable de l'ancienne alliance. Le Nouveau Testament est une relecture, une réécriture de l'Ancien, et lui donne sens en le replaçant dans une histoire plus vaste. C'est pourquoi il y eut une telle résistance à la Gnose, qui prétendait supprimer le rapport historique à l'Ancien Testament, comme si Jésus était un événement pur, sans épaisseur historique, sans rapport à un passé ! L'événement

christique est une récapitulation de sens ; comme écrit Ricœur il prend du sens en prenant du temps. Et cette vaste narration constitue une tradition. Elle permet l'identification d'une communauté, qui ne précède pas cet acte de référence mais qui s'y fonde totalement.

4. L'éthique à la première personne

Reprenons le pôle moral du « je ». Il exprime immédiatement un vouloir, ce qu'il désire et ce qu'il fuit, ce qu'il appelle le bien et ce qu'il appelle le mal. Mais ce langage du bien et du mal, il ne l'invente pas tout seul. C'est par « imitation » qu'il se glisse entre ce désirable et ce haïssable. La constitution du sujet éthique se fait donc par appartenance à une tradition, à une communauté, à un « nous ». La morale est alors au cœur d'une identification, d'une conscience historique et communautaire. Agir, affirmer une valeur, c'est attester cette appartenance ; il s'agit de « faire honneur à.. », et on est toujours l'ambassadeur de sa communauté (fût-ce dans l'engrenage de la vengeance). C'est la dimension idéologique de la morale. Les actes seront sans cesse racontés, pour être saisis dans l'intrigue d'identification et servir éventuellement de modèles. Les actes deviennent ainsi la conséquence d'une identité, d'une « nature ». Cette morale, au cœur d'un « qui suis-je ? », d'un « qui sommes-nous ? », est le noyau d'une tradition vivante et d'une « forme de vie ».

5. L'excès d'intégrisme moral

Marquée par cette exégèse, on peut dire qu'en retour la requête morale d'identification a pu être un puissant moteur de l'exégèse et un grand modèle de lecture. Mais elle y introduit un vice spécifique : l'allégorie comme exclusif déchiffrage de soi-même sous la figure de l'autre (le texte veut dire « moi », mon identité). On oublie ici que la distinction entre la lettre et l'esprit désigne un rapport très spécial à la tradition : car celle-ci n'est pas le lieu littéral d'une « répétition », mais le lieu spirituel d'une « communication ». La lecture traditionnelle du texte fondateur est donc le lieu de la plus haute légitimation et du plus grand péril, parce qu'elle est le lieu de l'identification d'un sujet sans lequel il n'y a pas de morale, et parce qu'elle est celui de l'exclusion de la morale des autres. Or il n'y a pas de référence aux Ecritures qui contienne à elle seule les Ecritures : il ne faut pas confondre l'étoile polaire avec le doigt qui la montre ! Une référence n'a de sens que si elle donne la parole à d'autres, possibles encore à partir d'ailleurs, dans le temps et dans l'espace. Passez le Bosphore, passez les Pyrénées : ce que vous croyez plaisant deviendra grave, et ce que vous croyez grave plaisant, et vous verrez ce que deviendra votre langage du bien et du mal. Babel ne s'« achève » qu'avec la Pentecôte, qui signifie ici savoir parler plusieurs morales.

6. L'âge de l'exégèse protestante

Le deuxième âge de l'exégèse correspond à l'interprétation existentielle de l'Evangile proposée par les Réformateurs. La passion et la résurrection du Christ s'interprètent aussi comme la mort du vieil homme et la naissance du nouvel homme, comme anéantissement et comme résurrection de mon existence

totale. Ici l'interprétation du texte est elle-même une interprétation éthique, dans l'existence entière. Gilbert Vincent, dans un beau livre sur Calvin, a montré que c'était là le cœur, le principe de son herméneutique. La référence anime une forme de vie ; elle est un croire, au sens où existentiellement on croit à quelqu'un, où l'on a confiance en lui (et non pas au sens théorique où l'on croit à une hypothèse parmi d'autres possibles). Il y a quelque chose d'amoureux dans cette référence qui, par la foi seule, déchiffre dans les textes bibliques les signes d'un amour, les messages d'un Bien-Aimé. L'Ecriture est alors le champ de multiples interprétations éthiques ; il y en a exactement autant qu'il y a d'existences pratiques. L'exigence évangélique s'interprète : 1) sur la scène et dans les situations concrètes de nos vies. 2) où nous sommes devant Dieu, devant les autres, et comme nous adressant à eux.

7. L'éthique à la deuxième personne

Ce qui domine l'âge éthique de la Réforme, qui est celui de la modernité, c'est la référence à une altérité, à une transcendance. Non pas j'aime ni j'accepte, mais je suis aimé et je suis accepté. La vérité elle-même est éthique : c'est de parler « devant le Seigneur » ; de placer nos vies entières devant l'autre, devant ce « tu » infini. Augustin n'est plus le législateur d'une doctrine, mais celui qui place le « je » devant Dieu dans Les Confessions, et l'essentiel devient prière ; et celui qui place le « nous » devant Dieu dans La Cité de Dieu, et l'essentiel devient utopie. Chez Kant lui-même le sujet est un non-moi : l'éthique est formelle parce qu'elle est seulement en moi la place du point de vue de l'autre. Je dois éventuellement dépouiller mon langage, mon identité, mon appartenance, pour être totalement disponible à cet autre, quitter mon pays.

8. L'excès d'existentialisme moral

Je ne reviendrai pas sur le sentiment d'absurde, sur l'impuissance à agir, sur la désorganisation de la loi de la réciprocité qui peuvent résulter d'une prédication de la Grâce mal digérée. Mais si les Ecritures ne s'interprètent que dans l'existence, si la lecture est l'acte immédiat par lequel je traduis le texte dans ma situation, il y a un risque d'individualisation excessive de la morale, un risque d'éclatement. Il n'y a plus de normes traditionnelles pour servir de langage commun. L'aspect positif c'est qu'on renonce ensemble au monopole de l'interprétation légitime : la Bible est au-dessus de nos opinions. Cela fait de l'individu le lieu d'une conscience qui ne s'acquiert que par une austère discipline de libre-examen, nonobstant la tradition et les préjugés. Pourtant cette ascèse ne devrait pas conduire à la conscience de soi devant les hommes ni surtout devant soi-même, mais seulement devant Dieu. Cette pointe oubliée, ne restent que l'individualisme et une féroce discipline narcissique de la solitude : se suffire à soi-même.

9. L'âge de l'exégèse scientifique

Le dernier âge de l'exégèse, dans lequel nous sommes plongés, est celui où la Bible est soumise à toutes les méthodes critiques et archéologiques qui resituent

les textes dans les contextes historiques, etc. Ainsi cette exégèse refuse une excessive psychologisation, où seules compteraient les intentions de l'auteur ; elle interdit au lecteur de s'approprier trop vite le texte ; elle lui interdit aussi de croire que le texte le tutoie du haut de la montagne et lui parle à voix haute. Elle démontre que nos compréhensions premières des textes sont des mécompréhensions. Elle démythologise le texte, elle interdit d'y voir une allégorie du Moi, un langage privé. Elle introduit l'exigence de respecter le texte dans son épaisseur et ses conflits, dans le monde où il apparaît et où il agit. Ce troisième moment, il faut le noter, est conditionné par les deux autres : par la distinction entre la lettre et l'esprit, qui permet au Nouveau Testament de raconter autrement l'Ancien ; par le fait que les Ecritures sont pour nous un paquet de témoignages rendus à une personne qui seule est la Parole de Dieu. La démythologisation procède de la distinction entre Parole de Dieu et parole des hommes. L'interprétation critique, l'ensemble du mouvement scientifique lui-même, ne sont pas étrangers au Chrstianisme, ni un égarement : ils sont l'expression de son génie propre.

10. L'éthique de la troisième personne

L'effort vers l'objectivité se marque par la volonté de relativiser les morales selon les géographies et les histoires régionales. L'effet moral en est un bref constat, un peu neutre : à la morale de l'honneur fondée sur le sentiment d'une identité, à la morale de la sincérité fondée sur l'exigence de vivre sous le regard d'un autre, l'âge scientifique substitue une morale de l'honnêteté : je suis comme n'importe qui et n'importe qui pourrait être à ma place. Le sujet moral n'est plus le moi ni le toi de Buber ou Lévinas, mais le « il ». Avec l'accoutumance au monde impersonnel de la cité moderne, aux structures lourdes de l'économie, des institutions, des nouveaux réseaux d'échange, de circulation, de communication, on commence à apercevoir dans la pénombre de ce qu'on croyait être une totale dépersonnalisation toute une zone de l'agir et de la responsabilité éthique que l'on ne voyait pas jusque là. Ce fut le travail du Christianisme Social, qui doit à mon avis être poursuivi avec la plus grande vigueur, que de redonner à la notion de « prochain » un sens un peu moins privé, un peu plus large (capable de traverser la nouvelle barbarie ou le nouvel humanisme). Et de désigner l'épaisseur du contexte mondial. Car il faut replacer les questions morales dans le monde où elles se posent.

11. L'excès d'objectivité morale

Il y a quelque chose de kafkaïen dans l'invasion de l'éthique par la sociologie des sondages, l'évolution des opinions tenant lieu de légitimation éthique. La relativisation des morales par la sociologie des mœurs et des opinions peut en effet donner lieu à la plus effrayante des manipulations morales. Il suffit de maîtriser 1) la connaissance des surfaces sociologiques de consensus et de dissentiment moraux, et 2) la télévision, si apte à mettre en scène des « figures » morales (suppléants commodes à la dépersonnalisation du monde). Car il est plus facile de mouvoir les masses par des représentations de fins que par des causes réelles. D'autant plus que cette manipulation, d'ailleurs sans but, est

parée du prestige attribué à une Neutralité technique bienveillante, susurrant : « vous êtes une famille spirituelle, gardez bien l'ensemble des valeurs qui vous exprime, rassemblez votre passé, votre culture, occupez bien votre créneau ». A l'éthique se substitue alors une vague sociologie de l'opinion, sérieuse comme un Pape, et qui distribue des brevets de valeur morale en fonction du marché des opinions. C'est cette morale-là que les gens (de tel ou tel milieu) achètent le plus : elle est donc valable (pour eux). Mais pour dire bref je crois que, loin de se borner à vendre des opinions qui ont déjà un public acquis (c'est peut-être une surface d'efficacité pour l'éthique, mais non une surface de légitimité), l'éthique est plus exigeante ; elle transcende le constat ou la manipulation du marché. Elle agit. Elle demande éventuellement à changer de monde.

12. Les lacunes de l'éthique chrétienne

Les trois âges de l'exégèse définiraient ainsi trois âges de l'éthique, dont le second caractériserait plus particulièrement l'ère protestante. Mais l'ère protestante suppose celle qui précède et conduit à celle qui suit. Au fond, peut se dire protestant celui qui 1) reconnaît très humblement appartenir à une histoire régionale ; 2) revendique d'exercer une critique libre et universelle. Le protestantisme se tient à l'articulation entre l'appartenance et la critique, refusant de se dissoudre dans l'une comme dans l'autre. Or cette tension est révélatrice pour l'éthique chrétienne toute entière. Car si ces trois âges de la lecture furent possibles, et si, loin de s'exclure, ils s'appellent l'un l'autre, c'est que l'identité de l'éthique chrétienne est problématique dès l'origine. On peut insister sur le fait qu'il y a quand même un certain nombre de valeurs accumulées par la tradition monothéiste et apostolique, et qui constituent indéniablement notre identité morale. Mais si l'on compare les grands textes fondateurs du Christianisme à ceux du Judaïsme et de l'Islam, le caractère lacunaire de l'éthique chrétienne est frappant. Même le sermon sur la Montagne apparaît comme un commentaire délirant ou sceptique de la Loi juive, qui la pousse jusqu'au paradoxe et jusqu'au silence. Nous sommes à cette extrémité, de devoir dans le même temps vivre la simple mais extraordinaire tension entre ces diverses requêtes de l'éthique chrétienne, et satisfaire aux conditions complexes mais ordinaires de toute éthique. A cette extrémité je propose deux issues, deux déplacements du regard.

IV. QUESTION DERNIÈRE : L'ÉTHIQUE PARMI LES « JEUX MORAUX »

1. Une autre lecture : le style de Jésus

Longtemps nous avons cherché à isoler matériellement et spirituellement dans les textes ce que le fils d'un charpentier ou le Maître de Justice avait dit

lui-même. Mais d'abord il n'y a pas plus de point de vue critique ultime qu'il n'y a de texte primitif absolu. Ensuite quelle langue parlait-il sinon celle de ses pères, et peut-on isoler le style unique d'un menuisier de la matière qu'il a travaillée, des formes qu'il avait à sa disposition ? Ma première suggestion est donc que le propre de Jésus n'est ni un discours fondateur, ni une nouveauté insurpassable, mais une manière unique de traiter la morale de son milieu, de lui imposer une déformation systématique et inouïe qui est celle de son style. Grossièrement dit, ce qui compte dans l'Ancien Testament c'est la règle ; et dans le Nouveau c'est le style. Autrement dit, ce qui compte ce n'est pas les règles du jeu ; on peut toujours les bétonner ou les détruire. C'est la manière de jouer, et donc le joueur même. Jésus introduit un jeu dans le jeu, et qui en révèle le sens. Nous serions alors amenés par analogie à exercer sur les morales ambiantes (fussent-elles monothéistes !) la même déformation stylistique exercée par le nazaréen.

2. Les jeux moraux

L'hypothèse de recherche est donc que les morales sont des jeux. Cette manière de voir a déjà un intérêt : une des fonctions premières de la morale est de permettre l'échange de biens tout en limitant l'échange de violences. Or cette fonction procède par ritualisation des conflits : non pas prétendre supprimer tous les conflits, mais les honorer. Cela implique l'introduction de règles qui sont le germe de nos institutions juridiques et politiques. Transformer un conflit périlleux pour tous en un jeu dont tous ont accepté les règles, telle est la fonction de la morale au sens large. Les morales représentent ces jeux, ces systèmes de régulations qui sont aussi des systèmes de communication, des langages. Or il y a plusieurs manières de jouer l'échange primitif et de déjouer la violence primitive. Ce fut la grande découverte des voyageurs, le big bang à l'origine des Lumières, que de trouver des sociétés fondées sur d'autres jeux que le nôtre. On ne comprend pas la Révolution Française sans ce sentiment soudain partagé que la société est un jeu auquel on peut jouer autrement.

3. Le jeu entre l'appartenance et la distance

Evidemment on peut être pris dans un jeu au point d'oublier que c'en est un. Mais alors on ne joue plus : les règles du jeu deviennent la seule réalité, celle avec laquelle on mourra. Pourquoi pas ? Le danger pour les autres c'est que s'ils n'appartiennent pas à mon jeu ils n'existent pas plus que des fantômes : ils doivent disparaître de mon monde ; ils oscillent à la limite de l'invisibilité et de l'irréalité, ces chômeurs de Paris, ces lointains ouvriers chiites, et toutes les bêtes de la Terre qui meurent tristement sous nos yeux ! Le danger pour moi c'est que je disparaîtrai avec ce jeu, avec ce monde ; c'est que je suis asservi à ces règles comme à des contraintes extérieures ; ce n'est plus éthique ; je ne suis plus capable de « jouer » le jeu, de jouer dans le jeu ; je suis dans l'illusion et j'ai oublié le sens du jeu. A l'inverse on peut sortir du jeu et être à tel point conscient que ce n'est qu'un jeu, qu'on n'a plus envie de jouer. Plus envie de communiquer, de partager, d'appartenir ; à rien, pas même à la Terre. En fait c'est encore un jeu que cet exil désabusé, mais un jeu vide, le jeu de sortir de tous les jeux (et peut-être le désir secret de les « dominer » tous). Ce n'est plus de la distance ni de la critique, c'est du nihilisme. Cependant, contre l'illusion et contre le nihilisme, le joueur véritable est en même temps conscient et

inconscient qu'il joue, oscillant très vite entre l'appartenance et la distance. C'est précisément notre problème. Et c'est ce jeu dont je disais que Jésus l'avait introduit dans les règles du jeu judaïque.

4. Dogmatisme et scepticisme

En d'autres termes encore, la crise actuelle de l'éthique tient à ce que l'alternative est brutale et écrasante. Soit l'éthique est déjà écrite quelque part dans le Ciel ou sur des Tables de la Loi, mais sous forme de règles contraignantes, extérieures, transcendantes à mes caprices. On conçoit que cette fondation donne plus de réalité à la morale qu'un vague idéal, mais cet argument favorable (quoique bien cynique !) peut être retourné, car alors c'est mon langage que je prends pour le seul langage, la réalité même. Soit l'absence de toute règle extérieure ou transcendante fait que tout le faisable est permis ; chacun a son opinion, chacun se débrouille, tout est relatif ; il n'y a pas d'éthique, il n'y a que des hasards culturels. Telle est l'alternative entre dogmatisme et scepticisme ; entre la seule règle, qui ne permet aucun jeu, et la seule liberté, qui ne joue plus à rien. Mais le jeu c'est l'association (extrême et différenciée) entre la règle et la liberté.

5. L'éthique et le juridique

La crise actuelle de l'éthique montre bien comment elle est écrasée par la proximité de la norme juridique (celle du Droit Canon ou celle de l'Etat moderne), qui est toujours la conjonction de la règle et de la contrainte. Un ami catholique écrivait : « la véritable liberté ne consiste pas en l'absence de règles, mais en la possibilité d'obéir ou non à ces règles ». C'est dans cette problématique toute catholique et bien française que tant de français anti-cléricaux en sont venus à considérer que toute loi vient de l'extérieur et que le sens de toute loi est d'être transgressée. Mais c'est une base instable pour la démocratie ! Le libre-examen conduit, me semble-t-il, à une conception plus autonome de la liberté comme faculté de se donner des règles. On peut vouloir suivre une règle même si elle ne tombe pas du ciel de Rome, et la démocratie suppose ce « fair-play ». Car la démocratie est un jeu fragile. Cela ne veut pas dire qu'il faut toujours renforcer le jeu et s'y conformer : parfois le nombre de « fantômes » et l'injustice sont tels qu'il faut « faire pouce », remettre les règles sur la table, recommencer ; le sentiment révolutionnaire est le complément vital du sentiment démocratique. Tous deux exigent qu'on sache tenir le jeu. On pourrait d'ailleurs étendre l'argument au gâchis économique : ce qui manque ce ne sont pas les biens, c'est la tempérance, savoir se tenir, se limiter soi-même.

6. Brève métaphysique du jeu

On peut vouloir suivre une règle, même sans contrainte extérieure ; cela s'appelle jouer. La règle est alors interne, elle est un style. L'intelligence enfantine tient peut-être à cette considération du monde entier comme jeu, et le

sentiment d'enfance est de s'abandonner à ce jeu. Mais s'il s'avère (parfois) que le monde n'est (malheureusement) pas un pur jeu, j'ai la conviction intime que la limite à laquelle tendent les comportements humains, c'est le jeu maximum juste en deçà des contraintes extérieures. La culture est peut-être ce jeu qui tente de faire oublier les contraintes. On connaît ces histoires de pénitenciers, où les prisonniers organisent leur vie avec des contraintes plus dures encore que celles auxquelles ils sont soumis. Le jeu est une chose grave, tragique parfois ; en définitive le jeu est toujours un combat avec le temps, avec la mort, avec l'absurde. Le jeu consiste à faire « comme si », à convertir les contraintes extérieures en règles intérieures et à exprimer les contraintes intérieures par des règles extérieures. On a déjà rencontré le danger d'un simple abandon aux contraintes extérieures : c'est le déterminisme brut et technique d'une société apolitique et amorale. On a déjà rencontré le danger d'une pure conscience des règles intérieures : ce sont les névroses et l'impuissance à agir. Le jeu déjoue ce double piège.

7. La responsabilité éthique

Mais nous pouvons serrer d'encore plus près ce qu'il y a de proprement protestant dans cette éthique du jeu. Le caractère lacunaire de l'éthique chrétienne n'empêche pas que nous osions des affirmations éthiques. Au contraire justement cela nous y oblige. Mais c'est nous qui jouons et réglons le jeu. Nos affirmations restent nos réponses, notre responsabilité, nos interprétations dans l'existence et notre manière d'agir, de jouer le jeu. C'est la raison pour laquelle je crois important en éthique de ne pas rechercher nos « réponses protestantes » dans un consensus moral qui risque d'être un peu trop clair et plat, mais dans les dilemmes mêmes qui nous partagent : en éthique il n'y a pas de bonnes réponses, il n'y a que des (plus ou moins) bonnes problématiques. Comment Jésus répond-il aux questions morales ? Et nous ne saurions nous décharger sur personne de ce travail, qui n'a rien de savant, et qui est un simple agir, mais un agir responsable. Etre responsable de ses réponses (de ses actes, mais aussi de ses jugements, des situations ou des évolutions auxquelles on consent, etc.). Non pas être responsable devant soi, mais être responsable devant les autres, et devant Dieu. L'éthique ne consiste pas à avoir des réponses, comme des parapluies que l'on pourrait ouvrir sous les diverses circonstances, mais à être responsable, fût-ce quand on n'a pas de réponse. Il me semble que c'est à cela que Jésus nous conduit, par sa manière même de questionner ceux qui croient avoir les réponses.

8. Le joueur et la singularité

Reste à dire le reste, qui est l'essentiel. C'est la manière de jouer, c'est-à-dire le joueur, son style. Le sens du jeu n'est pas le gain, toujours équilibré par des pertes ailleurs; il est de révéler la singularité des joueurs, une singularité toujours en reste par rapport à la règle. Il n'y a pas de règle morale qui permette de juger complètement un individu. Ce qui est vraiment juste, c'est ce qui s'ajuste de manière unique : cette robe sur ce corps ! Cette parole qui met un baiser sur les lèvres, comme dit le livre des Proverbes, où la bouche qui énonce vient sur celle qu'elle nomme. Je ne plaisante pas tout à fait. C'est le propre de Jésus, me semble-t-il, que d'avoir radicalisé la prophétie, démontré l'incapacité d'une société à tolérer entièrement un individu, à exercer une justice qui soit à chaque fois singulière. Car cette justice s'appelle l'amour. Les êtres sont trop

singuliers, et seul l'amour peut aller à la rencontre des situations singulières. C'est au travers du jeu de l'agir, et par une sorte de déformation stylistique infinie, que l'amour du prochain se taille un chemin vers ce paradis des moindres singularités, des « plus petites » qu'est le Royaume de Dieu. L'éthique n'est pas la faculté de former des règles morales, mais la faculté de les déformer.

V. QUESTION DERNIÈRE : L'ÉTHIQUE PARMI LES « POÉSIES MORALES »

1. L'éthique et la science

L'alternative brutale entre dogmatisme et scepticisme moral, nous la retrouvons sur un autre bord, où l'éthique n'est plus écrasée par la proximité du juridique mais par celle du scientifique. En effet l'âge scientifique a généralisé une problématique aristétolicienne où les caractères de la vérité sont l'universalité et la nécessité. La logique binaire du vrai et du faux a été mise au service d'une vieille idée monothéiste, que la vérité est une et exclusive. En effet, alors que les grandes épopées fondatrices (Gilgamesh, l'Iliade et l'Odyssée) sont de grandes narrations, mais sans véritable souci historique (sinon comme fable d'origine, mais dans une grande liberté de variations), la tradition monothéiste de la Genèse, de l'Exode, etc., a été lue comme un grand récit avec prétention à la vérité. Et cette vérité est théorique (le vrai est le réel, ce qui fut) et pratique (le vrai est le bien, ce qui doit être) : elle exige la croyance (de croire qu'il en fut ainsi, et d'accepter de soumettre son existence à ce qu'il en soit ainsi). Avec la généralisation du modèle scientifique, la morale explose dans le conflit sans fin entre un pôle objectif, où les règles seraient aussi nécessaires et aussi universelles que la loi de la gravitation, et un pôle subjectif où les règles seraient de simples préférences, relatives à l'éducation. Ce vieux débat imbécile et incontournable, que Kant avait cru juguler, est tout ce qu'il y a de plus actuel (voir le débat entre le positivisme anglo-saxon et le relativisme de M. Foucault, par exemple ; mais dans les moindres de nos conversations on trouve trace de ce débat). Or il présuppose une conception exclusive de la morale, calquée sur les caractères de la vérité scientifique, et aboutissant soit à l'intolérance soit au nihilisme. C'est cette alternative qu'une éthique poétique réfute.

2. Une autre lecture : la poétique de Jésus

Jésus aussi a rencontré les Ecritures, la tradition monothéiste et sa conséquence morale. Mais dans le Nouveau Testament l'atmosphère a changé. Tout se passe comme si Jésus avait rencontré les Ecritures non comme une doctrine, une théorie scientifique ou un canon juridique, mais comme un poème. La vérité de l'Ancien Testament devient métaphorique : vous avez lu telle lettre, mais l'esprit en est que… ; il y a un sens propre et un sens figuré. Jésus décale le statut des Ecritures. Il introduit un « bougé » par rapport au Judaïsme. Cette relecture poétique se voit aussi à son langage familier ; ses images préférentielles ne sont ni descriptives (où est Rome ?), ni allégoriques (à traduire dans un métalangage conceptuel ou initié) ; il n'y a pas de véritable problème de

traduction pour des mots comme vin, pain, source, huile, montagne, rivière, jardin, épouse, moutons, etc. Mais en ce temps-là, une expression aussi « pastorale » devait être idyllique (genre Daphnis et Chloé, etc.). La poésie est noble et le peuple est prosaïque. Or Jésus préfère l'âne au cheval, la pécheresse et la samaritaine à la belle princesse juive, les publicains aux fiers zélateurs des tribus d'Israël. La poétique de Jésus brise aussi bien les prescriptions aristocratiques de la poésie idyllique que les prescriptions littérales de l'orthodoxie juive. Comme le montre Auerbach dans sa « Mimésis », il y a dans les Evangiles un mélange des genres ; et ce mélange permet de représenter ce qui n'était pas représentable, de briser la clôture du monde poétique pour atteindre un réel plus prosaïque. Les conversations de Jésus sont trop individualisées pour être légales, trop intériorisées pour être prophétiques ; elles sont trop simples et concrètes pour être Tragiques, trop graves pour être Comiques. Il répond aux questions morales par des paraboles, par la mise en scène figurative d'une intrigue éthique qui brise le cadre rhétorique de la transmission morale ; et qui ouvre une autre communication, où la source est en moi, en toi, en chacun et n'importe qui. Le reniement de Pierre, cette tragédie (mais quotidienne de n'importe quel d'entre nous), ne peut être raconté qu'après Jésus.

3. Les poétiques morales

L'hypothèse générale de recherche est donc ici que les morales sont comme des poésies, ou plutôt comme des réseaux d'images poétiques préférentielles qui font monde et qui déterminent une forme de vie. Cette manière de voir exclut de considérer les valeurs ou les vérités morales comme prétendant à l'exclusivité et tournées à l'anéantissement réciproque. Qui donc, lisant une poésie, prétendrait qu'elle exclut les autres ? Les poèmes ne s'excluent pas ; ils s'augmentent même réciproquement. Celui qui lit des poèmes est capable d'en lire davantage. Il faudrait considérer les morales comme des poèmes, s'encourageant, s'augmentant les uns les autres. Et avoir devant une morale, une forme de vie étrangère, le même sentiment que devant une poésie : c'est mystérieux, mais je dois pouvoir le comprendre. Ni universelle a priori, ni condamnée à rester privée, une morale est communicable. En ce sens les morales augmentent ma capacité à comprendre l'autre. Elles augmentent la communication, la tolérance réciproque des existences.

4. Le corps poétique

Loin d'être un sujet volontaire préalable, la subjectivité éthique est toute entière faite par la lecture et l'interprétation poétique des morales, qui ouvre en moi des possibilités d'être. Ricœur nous a appris ainsi que le sujet est de part en part poétique. Une morale poétique n'est donc pas objective, elle ne confirme pas les règles du monde préalable. Mais elle n'est pas subjective, car elle ouvre un monde, elle donne un nouveau monde, une nouvelle terre et un nouveau ciel à habiter. De même qu'une poésie augmente ma perception, ma capacité à voir, à sentir, à toucher le monde des êtres les choses, la morale poétique n'est pas une fonction de la seule conscience, mais du corps entier. Car elle augmente ma capacité à agir, à souffrir même, à habiter, à communiquer, à échanger selon des règles diverses, à pardonner, à exister avec le monde et parmi les autres. Cette augmentation de mes capacités prend du temps : de même qu'il faut descendre

dans le temps du poème, il faut se laisser habiter par une morale pour la comprendre, il faut la porter en soi, il faut l'incorporer à nos possibles les plus propres. L'éthique poétique est la seule réponse à l'inflation des possibles techniques, parce qu'elle est une passion existentielle pour le possible, pour que le possible devienne réel, pour que la parole devienne corps.

5. Le monde poétique

Une éthique poétique, mais n'est-ce pas une fuite, direz-vous, et où est le monde là-dedans ? On a trop longtemps cru que la poésie suspendait la référence au monde pour inviter aux rêveries subjectives. Mais il y a un monde poétique. On ne peut pas l'expliquer en cherchant derrière le texte à rétablir le contexte de l'époque ; mais on ne doit pas davantage chercher derrière le texte à comprendre les intentions de l'auteur. Cette vieille querelle entre les Lumières et le Romantisme est bousculée, car la référence ordinaire au monde n'est suspendue que pour ouvrir une autre référence, une référence proprement poétique. Le monde du poème n'est pas « caché derrière » lui, mais ouvert par lui et devant lui. Il en est de même pour l'éthique poétique que nous cherchons. Certes, elle suspend les règles du monde ordinaire, mais c'est pour ouvrir un autre monde, pour faire que ce monde-ci ne soit pas définitif. Pour faire qu'il soit habitable par les enfants qui grandissent. Si d'ailleurs l'éthique vivante ne peut se référer à toutes les règles du monde préalable ni tenir compte de tout ce qui a été dit, c'est que les vraies questions sont toujours neuves, toujours simples : en effet, il y a des enfants qui grandissent, et c'est ce recommencement tranquille que permet une éthique poétique. Poétique, l'éthique produit un monde ; elle le fait. Dire ici, c'est faire. Non par une magie propre au verbe, ni par le statut hiérarchique de celui qui parle. Jésus ne parlait pas avec l'autorité d'une parole irrésistible, mais avec cette parole très résistible qui est celle de l'amour.

6. L'agir poétique

L'agir même a une structure poétique, métaphorique. Ce que je fais est en même temps ce que je fais et autre chose que ce que je fais. Cela apparaît dès le premier écart entre l'action comme moyen et l'action considérée dans sa finalité. Agir, c'est inscrire dans le monde un comportement, mais c'est viser un autre état du monde, un autre monde. C'est dans cette tension même que se constitue l'agir, et sans elle il s'évanouit. Cette structure métaphorique de l'agir, Jésus l'a fait apparaître : « Chaque fois que vous avez fait cela à un de ces plus petits, c'est à moi que vous l'avez fait ». Ce que je fais est ce que je fais et autre chose que ce que je fais. Ne pas juger, c'est aussi ne pas ête jugé. Nourrir c'est être nourri. Pardonner c'est être pardonné. Cette structure métaphorique de l'éthique chrétienne me semble particulièrement éclairante par rapport au grand débat entre la tradition luthérienne, où il n'y a pas d'éthique chrétienne car nos œuvres appartiennent à ce monde et ne justifient rien, et la tradition calviniste, où il y a une éthique chrétienne car la Seigneurie du Christ s'étend au monde entier et nos œuvres lui rendent gloire. Telle est la structure poétique de l'éthique que nous cherchons.

7. L'enfantement du monde

Cette éthique poétique de Jésus, nous la trouvons par exemple dans les paraboles qui ouvrent un monde : « le Royaume est semblable à un homme qui... ». Ce monde est absent, ce Royaume n'est pas de ce monde, cet homme est surprenant. Mais dans le même temps ce monde est présent, ce Royaume est proche, cet homme est n'importe lequel d'entre nous. Comme si le « réel » était ce qu'il y a de plus difficile à voir, battant de l'aile au bord de l'invisible. C'est cette tension entre l'absence et la présence, entre un « n'est pas » et un « est » (comme dit Ricœur), qui fait la vérité métaphorique de la parabole. C'est dans cette tension que la parabole produit un monde ; dans cette tension qu'elle montre un monde dans le travail de l'enfantement. A la question morale posée par ses interlocuteurs (qui croient avoir la réponse, qui vivent dans le monde de cette réponse implicite), Jésus répond par une question : une question grosse d'un autre monde, ouvrant un autre monde. Un monde plus réel que celui-ci, car celui-ci est de part en part gouverné par nos langues trop humaines. Et aujourd'hui, devant la question de l'absurde, devant l'anéantissement d'un « Sens » qu'on croyait avoir et savoir, une sorte de poésie est encore la seule réponse. C'est qu'il y a un sens à l'agir, un monde dans le travail de l'enfantement, un sens au travail dans le non-sens ; mais que nous ne savons pas lequel. L'éthique est poétique au sens où elle est une affirmation qui porte en elle toute négation, un oui capable de comprendre tous les non.

Post-Scriptum :

Les cinq méditations qui précèdent suscitent probablement des résistances légitimes et posent certainement des problèmes dont j'espère simplement qu'ils seront féconds. Toutefois on peut réagir avec force à l'idée que l'éthique ne serait qu'un « jeu » ou une « poésie », et à bon droit ! Je dis clairement ce que je pense d'une morale qui considère tout comme un jeu ou une loterie, et j'essaye d'expliquer par quel subtil balancier on en vient là !

Dans les deux dernières méditations mon hypothèse est ailleurs : je pars de la double constatation que les morales concrètes (qui doivent au minimum satisfaire aux conditions anthropologiques générales, maîtrise des techniques et structures de l'échange... etc., qui sont celles de l'éthique universelle) sont mieux comprises par rapprochement avec des « jeux » que si on les laisse dans l'orbe contraignante de la règle juridique ; et mieux comprises par rapprochement avec des « poèmes » ou des mondes de langage, que si on les laisse dans l'orbe exclusiviste de la vérité scientifique.

Ces deux déplacements effectués, reste à esquisser ce que vient faire l'éthique proprement chrétienne là-dedans. Et il semble que ce soit une manière de « déformer » le jeu pour ajuster interminablement la règle à la singularité des êtres, et nous appelons cela l'amour (l'éthique n'est donc pas platement un jeu, mais une manière très spéciale de jouer qui, loin de chercher à gagner, peut aller « jusqu'à mourir »). Et il semble que ce soit un certain usage des genres de langage, qui brise les mondes clos, l'autarcie langagière des classes et des nations (l'éthique n'est donc pas bonnement un poème, mais une sorte très spéciale de poésie qui « fait », qui ne suspend un monde que parce qu'elle ouvre un monde). Mais je laisse ici la parole ; dans cette matière comme en d'autres, nous sommes vraiment tous à équidistance du dernier mot.



Débat sur l'exposé d'Olivier Abel

Pierre ENCREVÉ :

— Je poserai ma première question en commençant par la fin. Chaque fois qu'on emploie les vocables jeu, poème, inévitablement, on ne peut pas échapper à l'idée qu'il y a là quelque chose qui s'apparente à une fuite, à une manière de sortir des problèmes. Dans la problématique d'Olivier Abel, n'y a-t-il pas une évacuation du tragique ? Je suis tout à fait d'accord pour dire que Jésus ne veut ni former l'éthique, ni réformer l'éthique, mais la déformer. Seulement peut-on oublier que, lorsqu'on est déformateur, il y a un prix ? Ce n'est pas un jeu gratuit qui n'aurait pas de conséquences immédiates. Conséquence qui est l'exclusion et l'exclusion menée nécessairement jusqu'à la Croix.

Quand, nous, protestants, essayons de jouer à l'éthique, plutôt que d'employer le mot noble de « jeu », qu'on peut employer pour Jésus en sachant le prix qu'il paye, ce serait plutôt de bricolage qu'il faudrait parler. Car nous ne tenons pas tellement à payer le prix du jeu. Donc n'y a-t-il pas une relative évacuation du tragique et du prix à payer ?

Olivier ABEL :

— Le tragique, c'est peut-être qu'on ait évacué le mot « jeu ». Les bouffons, on les tue. Peut-on redonner au mot, au jeu, son sens ? Mais peut-être les hommes ne supportent-ils pas d'accepter de redonner au jeu cette place ? Cependant je ne ferais pas une théologie du jeu non plus.

J'ai bien insisté tout le temps pour dire que je ne voulais pas parler du côté du jeu qui consisterait à dire : « il n'y a pas de règles dans le jeu », mais bien d'une conception beaucoup plus épaisse qui tienne compte des contraintes impersonnelles, des contraintes extérieures. Le jeu ne se joue pas dans le vide absolu. Le jeu est un combat avec le temps, avec la mort, avec l'absurde, c'est peut-être l'ultime combat.

Pierre ENCREVÉ :

— Plus précisément, cette position éthique que tu as soutenue ne conduit-elle pas nécessairement à l'exclusion de la communauté de celui qui la tient ?

Olivier ABEL :

— Je crois qu'il n'y a communauté que parce qu'on la joue ensemble.

Pierre ENCREVÉ :

— Quand Jésus joue avec la communauté juive de son temps, quand il joue à guérir les gens qui ont les mains sèches le jour du sabbat, quand il joue à déformer la loi, réellement c'est un jeu très particulier. La communauté le sent. Il ne peut pas jouer longtemps. On ne peut pas jouer longtemps à l'éthique avec une communauté.

Olivier ABEL :

— C'est sûr, mais si on va au bout de cette affirmation, il n'y a plus d'éthique, parce que Jésus est au-dessus de nos situations. C'est un événement unique. Il n'y a pas d'imitation possible de Jésus-Christ. C'est tout à fait vrai, mais je crois que c'est partiel.

Il y a aussi quelque chose comme une imitation de Jésus-Christ, quelque chose comme reprendre indéfiniment ce geste de déformation. Bien sûr cela peut mener au sacrifice, mais pas forcément. On aurait un peu durci les limites du jeu et du sérieux.

Pierre ENCREVÉ :

— J'ai une deuxième question, du coup. Malheureusement en effet, aujourd'hui on peut jouer tant qu'on veut à l'éthique et ça ne coûte rien. En fait tout le monde sait qu'aujourd'hui tout peut se dire. Tout ne peut pas se faire, mais à peu près tout peut se dire, et de façon curieuse, tout peut se dire sur un fond de consensus absolu. Par exemple, au fond, tout le monde est d'accord sur les droits de l'homme, tout le monde est d'accord que c'est horrible d'être raciste — et on ne peut pas employer le mot « détail » sans se faire immédiatement rejeter — et c'est bien. Il y a un consensus complet, et dans ce cadre tous les jeux que nous, protestants, pouvons jouer ne nous coûtent jamais rien.

Olivier ABEL :

— Il ne faut pas accentuer trop l'aspect « jouer, c'est sortir de » ou « je peux jouer ça, puis ça, puis ça ». Dans le jeu, il n'y a plus d'appartenance. Or justement, il me semble que s'il y a un consensus éthique, c'est un consensus au deuxième degré. Il faut voir les lycéens, dès qu'il s'agit de rentrer dans la vie active, le consensus se lézarde un peu... Tant qu'on peut être ensemble, on essaye d'être ensemble au maximum.

Mais la crise de l'éthique n'est pas une crise du consensus, c'est une crise du langage de l'éthique, et c'est en ce sens-là que c'est une crise de l'appartenance. Il n'y a pas d'éthique sans structurer un langage commun. Aujourd'hui on n'a plus de vocabulaire. Il y a un grand consensus sur deux ou trois sentiments éthiques fondamentaux, mais ces consensus peuvent exploser dès qu'ils se trouvent en situation. En tout cas je n'en sais rien. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il y a une véritable crise du langage et du vocabulaire. Le langage de l'éthique s'effrite. On oublie les mots de ce langage, beaucoup plus différencié, qu'on avait il y a vingt ans, il y a trente ans. En quelque manière, ce que j'ai dit ici, c'est un lexique. Je n'ai pas dit grand chose, mais j'ai essayé de remettre des mots pour pouvoir recalibrer des conversations possibles.

Marc ATTEIA :

— Le consensus actuel est artificiel, il est le fait des seuls qui peuvent parler et s'exprimer. Par le jeu politique actuel ceux-ci parlent entre eux et ceux qui veulent parler autrement ne peuvent pas le dire.

André DUMAS :

— Cela voudrait-il dire que la tribune a assez parlé ?

Pierre ENCREVÉ :

— Je me retire éthiquement !

Roger MEHL :

— Je suis en accord presque total avec Olivier Abel, alors comment lancer le débat ? Jouer l'avocat du diable ? je ne suis pas sûr que ce soit un rôle éthiquement défendable ! Toutefois je dirais ceci ; c'est le programme qui voulait que nous parlions du fondement de la morale. Avant de parler du fondement de la morale, ne faudrait-il pas essayer de parler de la généalogie de la morale ? pour atteindre le fondement à partir de la généalogie.

Alors on ne pourrait pas commencer par le oui, comme Olivier Abel l'a fait. Il faudrait commencer par le non, le non, non pas de l'interdit, mais le non de l'indignation, du scandale devant l'insupportable, devant l'injustifié ; la révolte, comme aurait dis Camus. C'est à partir de là que je me pose la question si ce que je dénonce, je n'en suis pas aussi coupable d'une certaine façon. Il y a là une entrée dans l'éthique par la voie de la responsabilité. Puis-je être responsable ? c'est-à-dire rendre compte de mon indignation, et puis-je le faire sans pharisaïsme ? A partir de là, on peut se poser la question du ou des fondements de l'éthique.

Olivier ABEL :

— On ne peut pas séparer le oui et le non, c'est absurde. Imaginez des gens qui ne pourraient dire que oui. Ils seraient malades. L'inverse serait pareil. En ce moment avez-vous conscience… de votre pied droit ? Sans doute non, car il ne vous fait pas mal. On a conscience là où ça va mal. Alors mettre le non d'abord, c'est commencer la morale avec la conscience. C'est vrai que la morale commence ainsi avec le constat que quelque chose ne va pas. Cependant cette conscience est déjà là, un corps vivant, une vie. Sinon si on commence la philosophie avec Descartes, on la termine avec Freud. La conscience, diagonalement se termine dans l'inconscient. Il n'y a plus personne au bout.

Il est important que ce non ait des racines. Le « oui » est encore avant.

Roger MEHL :

— Par ailleurs je me sens tout à fait d'accord, sauf certaines réserves, sur l'usage très courant à l'heure actuelle de poétique et de poèmes. Nous sommes quand même devant des ordres assez différents. N'est-ce pas un peu excessif de les mélanger ?

Olivier ABEL :

— C'est juste de dire que les genres poétique et moral sont des genres littéraires très différents. Il ne faut pas non plus dire maintenant que la morale sera de la poésie. J'aurais du insister un peu plus sur le caractère métaphorique de cette proposition, pour ébranler la manière dont l'éthique est en ce moment entièrement aspirée par les énoncés juridiques ou les énoncés scientifiques, pour donner a l'éthique une aire de liberté vers autre chose. L'éthique est plus ça que

ça. Mais si on aplatissait l'éthique pour la réduire à la littérature, ce serait complètement fou. C'est donc une intention métaphorique.

Roger MEHL :

— De même en insistant sur le caractère topologique, régionaliste, de l'action morale, n'a-t-on pas l'air d'exclure la dimension temporelle ? Or c'est toujours dans le spatio-temporel, dans le « hic et nunc » d'une situation, que nous sommes amenés à répondre, et nous inventons notre réponse, quitte à ensuite essayer de retrouver une certaine cohérence qui n'est pas forcément donnée initialement. Une des caractéristiques de l'éthique n'est-elle pas que nous ne partons pas — et je rejoins mon propos initial — d'une cohérence donnée, nous partons d'une indignation qui nous fait dire : « Non, je ne peux pas me nourrir, me chauffer de ce bois-là. Et pourquoi ne le puis-je pas ? » Voilà la question qui fait naître l'éthique.

Olivier ABEL :

— Il ne s'agit pas de faire une lutte entre le temps et l'espace. Parce que je présuppose que, nous, protestants, nous sommes quand même du côté du temps, je dis simplement : Attention, on a peut-être un peu trop accentué le temps. Par rapport à cette généalogie de la morale que je connais chez Nietzsche et où l'instant n'est sanctifié qu'en tendant vers le néant, par rapport à cette logique folle, il faut rééquilibrer. Mais on ne peut pas opposer le temps et l'espace. Il y a un temps éthique, il y a le temps vivant.

La référence non donnée a priori, dernier point de la question, est à mon avis un travail, un travail entre le oui et le non. Et ce que j'entendais par poétique, c'était ce travail. Ne pas être dans un monde où la référence est tout de suite déjà arrêtée et donnée, mais dans un monde où je déchiffre, où j'agis à travers.

Daniel VINARD :

— Dans vos trois premières parties, vous avez, semble-t-il, lié indissolublement l'agir à l'éthique. En êtes-vous sûr ? L'agir est-il uniquement lié à l'éthique ? L'éthique n'est-elle pas souvent un moyen d'expliquer ensuite, a posteriori, nos actes ? ou de leur donner une cohérence ?

Olivier ABEL :

— L'éthique est-elle si liée à l'agir et moins au « justifier » ? Certes l'éthique est d'abord une problématique du « juger », de l'affirmation, plus que de l'agir, et c'est ainsi que nous l'avons vécue depuis les Réformateurs, dont la question primordiale était celle de la justification par la grâce et par la foi.

Mais je ne suis pas sûr que cela suffise. Ce côté-là qui est très important peut faire oublier que l'éthique, c'est agir. Il faut donc rééquilibrer. Agir, c'est aussi un juger. Si je fais ceci, je ne fais pas cela. Donc je préfère ceci à cela. Mais je suis aussi dedans, dans un agir humble qui ne prétend pas juger les autres. En fait on ne peut pas séparer ces deux termes.

André DUMAS :

— Kant a été souvent évoqué. Or il avait trois parties : la raison, l'obligation et la jouissance. Comment peut-on dire que l'obligation est de l'ordre de la poésie ? Dans la poésie n'y a-t-il pas un charme, mais pas un ordre ? Or dans l'éthique il y a ordre et promesse. J'ai peur que la poétique soit un opium.

Oliver ABEL :

— La raison pure théorique détermine le monde physique, donc elle voit les contraintes extérieures du monde. L'obligation est la contrainte intérieure de la morale. La jouissance est la rencontre des deux chez Kant. L'obligation de jouir, dit-il, est d'une évidente absurdité. Mais la jouissance n'est pas qu'une obligation. Elle est à l'intersection entre le physique et la liberté. Elle n'est pas qu'obligation. Elle livre place à la poétique dans sa dimension éthique.

Rosie BRUSTON :

— Le mot jouissance introduit toujours la notion de plaisir à agir, donc est une réponse à mon désir. En faisant ce que je ne désire pas, je ne jouis pas. Ne faudrait-il pas arriver peut-être à transformer une contrainte en choix. A ce moment-là, elle peut être accordée au désir et devenir jouissance.. Le désir a une place importante au point de départ d'une éthique.

Dans l'agir, vous nous parlez du je, du tu, du il, mais ne faudrait-il pas aussi parler du « nous » ? N'est-ce pas parce que nous ne savons pas parler du nous comme l'évangile nous le propose, que nous restons dans notre je, en éliminant le tu et en ne tenant pas compte du il ?

Olivier ABEL :

— Ce sentiment que nous pouvons avoir qu'il n'y a pas de je sans nous est très important. Ce n'est pas seulement une identité. Dans le nous dont vous parlez, il y a un niveau supérieur à celui dont j'ai parlé. Vous parlez de bien plus que d'une tradition, d'une communauté, votre nous est le je qui comprend aussi un tu et qui est en rapport avec un il. Le nous de la tradition du langage privé partage les réponses. Le nous à votre sens est celui de la question, de l'appartenance à une question commune. On peut alors avoir des réponses différentes, mais on partage les mêmes questions.

Sylvie LETELLIER :

— Je voudrais répondre à Pierre Encrevé qui a parlé de grand consensus. Je suis opposée à cette vision des choses. Il y a un consensus de ce qu'ont dit les hommes politiques en particulier, et les gens privés comme vous et moi aussi. Mais il y a des idées qu'il ne faut pas avoir, des mots qu'il ne faut pas prononcer, des qualificatifs qu'il ne faut pas se faire mettre sur le dos, et tout ceci au mépris de la vérité. Le grand scandale qui me frappe dans notre société, c'est l'hypocrisie de ces consensus.

Pierre ENCREVÉ :

— Il y a un certain discours unifié sur les valeurs éthico-morales dans le champ social, dans l'expression des médias, dans les discours des hommes politiques. Ma remarque sur le consensus était juste une incidente. Mais la question que je voudrais poser est la suivante : Y a-t-il vraiment un « nous » protestant identifiable sur ce fond général ? Quand nous prenons des positions, sont-elles si peu que ce soit protestantes ? ou bien sont-elles protestantes en ce qu'il y a du protestantisme dans la société en général — qui a un peu absorbé ce protestantisme — ? Le fondement de notre discours en fait, n'est-il pas autre que son fondement en droit, dans la mesure où nous serions en accord avec ce fond général ? Dans le fond, il n'y aurait pas de position éthique protestante.

Marc ATTEIA :

— Si nous nous demandions pourquoi le problème éthique rassemble, mobilise, aujourd'hui ? Je crains que la fuite vers la poétique soit une échappatoire des intellectuels littéraires, face aux confrontations avec la science. Les scientifiques se taisent, soit que le discours éthéré ne les touche pas, soit qu'ils ne comprennent rien. Nous ne pouvons pas faire l'économie de la confrontation avec l'évolution de la société et de la science et partir directement sur le poème.

Le pire, c'est que ceux qui posent les problèmes éthiques sont ceux qui détiennent le pouvoir et veulent le justifier, et comme ils détiennent aussi la parole, ils la monopolisent au détriment de ceux qui sont écrasés et sont alors conduits dans des cas extrêmes à poser leur éthique en terme de violence. A ceux-là, on ne peut pas retourner un langage où ils ne se retrouveraient pas et qui les excluerait à nouveau.

Paule BALZINGER :

— Je suis une modeste littéraire, et je voudrais rappeler que le triomphalisme de la science qui cache complètement l'éthique ou l'envahit ou la domine, est un héritage du dix-neuvième siècle avec les refrains connus de la science appelée à devenir la morale. On n'en est pas encore sorti. Nous vivons sur ce reste-là et ces vieilles lunes. C'est peut-être un peu la faute des littéraires, car nous n'avons pas assez réfléchi à ces questions, mais par modestie ou par écrasement de l'actuel triomphe de la science, on n'ose pas trop parler. A ce propos je cite le dernier livre de Bernard-Henri Lévy « Eloge de l'intellectuel », étincelant et intelligent, qui remet les choses à leur place. Il y a évidemment des scientifiques parmi eux, mais je pense que ce sont quand même les littéraires qui doivent, en tant qu'intellectuels, mener une réflexion profonde sur l'actualité récente et nous poser le problème éthique.

Colette HIRTZ :

— J'appartiens à une université qui s'appelle des sciences sociales et je revendique, bien que je sois nulle en maths, le droit d'être scientifique autant que des gens qui sont ingénieurs. Je suis historienne, c'est tout de même une sorte de science !

Olivier ABEL :

— On s'entend bien entre intellectuels, mais où sont les questions ? Les questions, c'est beaucoup plus vaste, car ceux qui posent les questions éthiques, ce sont ceux qui les expérimentent. Mon exposé ne peut être revendiqué comme une déclaration ou une réponse éthique à nos questions. Mais il n'y a pas d'un côté ceux qui ont la parole et de l'autre ceux qui ne l'ont pas. Cette division est plus complexe et va jusqu'à l'intérieur de nous-même. Toi-même, tu oses poser des questions, est-ce que tes réponses ne me reposent pas des questions ? Toi-même ne te fais-tu pas taire ? Il y a aujourd'hui un danger, celui de la sociologie des sondages. C'est par là que l'âge scientifique nous envahit le plus, car on essaye de faire parler tout le monde, mais c'est pire que tout, de faire parler tout le monde. On en arrive à dire : « Ça y est, il exprime mon point de vue » ou alors on va chercher un autre porte-parole si le premier ne convient pas, et on multiplie les figures morales. On reste dans le monde de la représentation.

Où est la science ? C'est une question capitale. Il me dégoûte que l'on porte le non-savoir, ou l'ignorance scientifique comme une médaille, ce qui se fait de plus en plus. Il faut y résister très fort. La science reste incontournable, essentielle, le muscle finalement. Simplement peut-être que notre rapport au savoir dernier est un rapport d'ignorance. Nous savons que nous ne savons pas, mais c'est sur cet axe-là que nous avançons, et cet axe-là fait la mystique de la science occidentale. Cette recherche de l'ignorance est dans l'enquête qu'est la science. C'est fondamental. Les sciences ne consistent pas seulement à accumuler les résultats, mais bien plus.

Si la science pose des problèmes éthiques, c'est parce qu'elle n'est pas pure observation. Il faut reconnaître qu'il faut « agir sur ». La science intervient. C'est pourquoi j'ai posé tout le problème de l'ordre de la technique, sans l'évacuer. Ce problème introduit éthiquement ces structures complexes, lourdes, anonymes, qui font qu'il y a du « il » et donc toute une zone de dépersonnalisation qui nous fait nous réfugier dans des petites zones personnelles, le « tu », la télévision, etc.

C'est à partir de là qu'il faut poser la question.

Colette HIRTZ :

— Je m'occupe aussi de médias, et je trouve important, car j'approuve ce que vous avez dit sur la télévision, de redire un mot à propos de la poésie, et aussi de l'image dont on n'a pas du tout parlé. Le mot « poésie » a été mal compris par beaucoup d'entre nous, comme le mot « jeu ». Le jeu est essentiel, on joue tous sans arrêt et le pari de Pascal est un jeu. On vient de me rappeler que poésie en grec signifiait création. Il ne s'agit pas de petits poèmes, mais bien de la profondeur de l'existence. Pour moi cela se rattache à quelque chose dont le protestantisme semble manquer beaucoup, c'est l'image et l'imagination.

Quand on va à Ravenne, on voit Abel et Caïn, on voit Abraham, et c'est bien plus important de voir dans une mosaïque du sixième siècle ce meurtre fondamental pour notre foi, qui dit : « Tu ne tueras point » et en même temps : « Dieu a fait tuer ». Cette donnée historique de la morale a été donnée à voir aux premiers chrétiens dans un but d'enseignement éthique. Or nous avons complètement perdu cet enseignement par l'image. Et ce que nous avons dit à propos de l'espace me semble d'autant plus important. Nous ne savons pas

comment vivre avec nos corps dans nos cultes. Nous n'avons pas le sens de la liturgie et nous ne regardons jamais d'images. Il n'est donc pas étonnant que nous regardions en arrière, ou chez nos voisins, pour savoir quoi faire. Nous ne recréons jamais la réalité. Comment pourrait-on vivre si on n'a pas d'images ?

Philippe LOBSTEIN :

— En un sens la poétique peut être la pneumatologie, et cela suppose une théologie du Saint-Esprit qui souffle où il veut et qui inspire à chacun dans la situation où il vit, sa réponse, sous sa responsabilité, devant l'Esprit et devant les autres. Cela donnerait un complément théologique à cette intervention qui me rappelle beaucoup de formules célèbres : « Aime et fais ce que tu voudras » de Saint Augustin, « La vraie morale se moque de la morale qui est sans règles » de Pascal et « La morale close et la morale ouverte » de Bergson.

Claude RICHARD-MOLLARD :

— J'ai beaucoup aimé votre première partie sur l'agir et aussi beaucoup la dernière sur le poème. Mais je n'ai pas bien compris l'introduction du jeu. Vous ne l'avez défini qu'à la fin comme le « sortir de ». Or l'éthique est notre vie. Nous n'en avons qu'une. Introduire la notion ludique dans l'éthique, c'est percevoir l'existence comme un jeu. Comment le pouvez-vous ?

Je réponds aussi à Pierre Encrevé qui se demande s'il y a un nous protestant. Si vous pensez à la politique, d'accord pour dire que la télévision dépersonnalise, mais que pensez-vous de cette nouvelle mode des jeux à la télévision, des loteries dans les catalogues ? Avons-nous un consensus protestant pour agir dans cette politique du jeu d'aujourd'hui ?

Olivier ABEL :

— Vous avez raison de souligner que les mots jeu et poème sont des mots très maladroits. Mais il y a une absence de mots. Il faut créer un vocabulaire. Il y a peut-être un consensus éthique, mais ce consensus porte sur des réponses, et pas sur des questions. Si on a les mêmes réponses, mais qu'elles répondent à des questions différentes, c'est un malentendu. Il faut donc préciser les questions, car il n'y a de communauté que de communauté de la question. Il faut chercher un vocabulaire à partager. Poésie, jeu, poème, poétique sont des recherches maladroites sans doute. C'est assez juste de dire que la poétique est une pneumatologie.

Pour le jeu, il en va de même. Comme le mot rédemption que j'ai utilisé tout à l'heure, où la Parole s'est faite corps. C'est très audacieux et balbutiant en même temps. J'essaye de suspendre le sens un peu ordinaire du mot jeu ou du mot poème, pour passer à un autre sens tout simple du mot, un sens éthique. Il faut plutôt chercher ce que cela ouvre plutôt que ce que cela évoque.

2. LES DIVERSITÉS DE NOTRE PRATIQUE ÉTHIQUE. NOS CHOIX PEUVENT-ILS ET DOIVENT-ILS ÊTRE TRANSMIS ?



Introduction de Pierre Encrevé sur les diversités de notre pratique éthique

Il y a beaucoup déjà à prendre dans l'exposé d'Olivier Abel pour réfléchir à la diversité de nos pratiques éthiques. En particulier, il terminait par la poésie. Or dans nos Bibles, ce qui est traduit par « Mettez en pratique la parole » se dit en grec « Fabriquez la parole », « faites des poèmes ». Cette poétique doit nous conduire d'abord du côté de l'agir, de la pratique.

De même, quand nous évoquerons la transmission de nos valeurs, comment ne pas voir qu'elle dépend, autant si ce n'est plus, de nos pratiques que de nos discours. La problématique de la pratique est donc au cœur de notre réflexion. C'est un maillon central.

Et c'est un lieu où nous regardons non ce que nous disons, ce sur quoi on peut assez facilement s'accorder intellectuellement, mais ce que nous faisons, et là nous aurions moins besoin d'intellectuels que de témoins.

Nous allons rencontrer le réel. Lacan disait que c'était l'impossible. Or dans l'agir, en fait, on bute sur ce mur-là. On peut toujours jouer, n'empêche qu'il y a du réel et de l'impossible. Cela ne dépend pas que de nous, mais aussi de l'extérieur social sur lequel nous n'avons pas toujours la possibilité d'intervenir ou d'initiative.

Notre agir est régionalisé selon les divers domaines de notre action où les contraintes sont différentes. Et il n'est pas évident que ce soient les mêmes principes éthiques que nous mettons en œuvre dans ces divers domaines de notre action.

Notre témoin de demain, Georgina Dufoix, est particulièrement intéressée par cette approche, car un certain nombre de nos choix fondamentaux ne peuvent pas toujours être traduits dans l'action de l'Etat, et elle illustre bien un exemple de la diversité de ces pratiques éthiques. Mais ceci se pose à nous tous ; nous avons des difficultés à pouvoir avoir la même éthique dans toutes les régions de notre action. Olivier Abel disait ce matin qu'il ne fallait pas à tout prix chercher à concilier ces différences. Peut-être faut-il accepter ces divisions ?

De façon plus concrète, on peut le penser dans les termes qu'employait autrefois Ricœur en parlant de relation courte et de relation longue. Quand nous avons avec autrui des relations individuelles, il y a un type d'agir, et quand nous avons des relations longues, par exemple quand elles sont médiées par des institutions, il y a peut-être un autre type d'agir.

Il se pourrait que nous ne réfugions notre je, nous nous posions comme personne et comme personne éthique, que finalement dans les relations interindividuelles, et qu'au fond, dès qu'il s'agit de relations collectives, nous devenions un agent d'une institution.

Cette question a depuis longtemps été posée dans l'Eglise, par exemple, à partir de « Tu ne tueras point » pour l'objection de conscience. Dans l'ancien

testament cet interdit ne portait que sur les relations interindividuelles, ce n'était pas l'Etat qui était concerné. Celui-ci gardait le droit de la peine de mort et de la guerre. On lapidait les femmes adultères. L'interdit réservait en fait à l'Etat seul le droit de tuer. Mais l'Eglise a fini par se demander si on ne devait pas admettre la problématique de ceux qui disaient que l'interdit doit également s'appliquer dans les relations longues. Quand je suis agent d'une armée, je peux aussi refuser. Ce point de vue a fait l'objet d'un travail très long de la Fédération Protestante pour obtenir un statut de l'objecteur.

On pourrait transposer cette problématique au niveau de la guerre économique, de la violence économique. Y a-t-il des objecteurs de conscience dans la guerre économique ? Quand on vient nous dire : « Il faut nous mobiliser pour sauver notre industrie, pour que nos chômeurs ne chôment plus » vient-on dire « Oui, mais que va-t-il se passer pour les autres chômeurs des autres pays ? »

Si on entre en guerre économique, il y aura forcément des victimes. Si on veut gagner, il y en aura certainement d'autres qui perdront. Cela est assez peu problématisé dans nos institutions. Or cela nous touche souvent individuellement de façon directe quand nous sommes nous-mêmes engagés dans des entreprises, quand on y exerce des responsabilités, ou dans la recherche, si on dirige une équipe.

On imagine très mal aujourd'hui un chef d'entreprise disant à ses cadres : « J'aurais très bien pu avoir un marché formidable, mais cela aurait mis au chômage 3000 ouvriers portugais, alors j'ai laissé le marché aux Portugais ». C'est absolument impossible aujourd'hui.

On ne verra pas un chef d'Etat renoncer à une affaire astronautique importante pour éviter de gêner un pays concurrent. C'est exclus. Il est tout-à-fait admis que dans un certain nombre de domaines c'est seulement la logique de la concurrence, du « struggle for life », qui est présente.

On a eu un retour très fort en décembre dernier en voyant les manifestations d'étudiants dont la génération a été appelée la génération morale. Les jeunes avaient perdu la morale, disait-on, et il nous est revenu une intensité morale autrement plus forte que celle de leurs parents. Les parents avaient admis la nécessité de la sélection, de la division de la classe d'âge entre ceux qui réussiront et ceux qui perdront. Et eux sont venus nous dire : « Non ». « On n'a pas envie de voir déjà le réel. On veut pouvoir rêver encore un peu, pouvoir jouer encore un peu ». Et on a appelé cela une génération morale.

Dans un monde où on donne la logique de la compétition économique, où on donne Tapie pour modèle absolu, ce retour est très intéressant. Voilà des lycéens qui viennent dire : non. « Non, si c'est à ce prix-là, si seuls les privilégiés culturels ont une place, nous refusons ».

La première dimension de ce thème de la diversité touche donc les domaines de l'agir de chacun de nous. Je ne suis pas vraiment le même comme directeur de laboratoire du C.N.R.S. ou comme père de famille de mes enfants. Je n'ai pas rigoureusement les mêmes comportements. J'aurai tantôt à me battre pour obtenir mes crédits et je sais bien que, comme il n'y aura qu'une ou deux personnes qui en auront, si je gagne, l'autre perdra. Et j'essaierai d'avoir un comportement tout différent avec mes enfants entre eux. Encore que si je dois les aider à trouver un travail, je considérerais peut-être les concurrents de mes enfants comme des partenaires de relations longues !

Il y a une autre régionalisation qui est le fait que les conduites éthiques sont relatives au temps et à l'espace. Alors en face de cette diversité des pratiques dans la communauté humaine, qu'avons-nous à dire sur l'universalité de l'éthique ? Sommes-nous devant un relativisme absolu ? Après tout, comme disait

Karl Barth, si l'on prend statistiquement la Bible, il est clair que la morale conjugale dominante est la polygamie. Il y a bien une régionalisation selon l'histoire éthique.

Y a-t-il des valeurs transhistoriques et universelles ? Peut-on oser l'universel ? Ou bien y a-t-il un régionalisme absolu, ou bien y a-t-il un relativisme modéré ? Cela a des conséquences sur la transmission d'ailleurs.

Cela nous amènerait à une très grande tolérance par rapport aux pratiques qui ne sont pas les nôtres, et tout de même à maintenir un noyau dur d'intolérable. Et sur cette question de l'intolérable, il serait plus intéressant de ne pas débattre de ce sur quoi tout le monde est d'accord. Quand ça ne nous concerne pas, tout le monde est d'accord qu'il faut être contre la torture. Qu'arrive la guerre d'Algérie, et on se divise. On est tous contre le racisme, tous contre l'apartheid. Ici ; si on va à Johannesbourg, ça peut changer.

Il serait donc plus intéressant de regarder un intolérable plus quotidien, et peut-être moins désigné. Dans la préparation de ce congrès, nous avons reçu beaucoup de réponses d'exemples d'intolérable : l'excision, l'infibulation. C'est en effet intolérable. Mais c'est un cas particulier de la condition de la femme en général. Pourquoi ne pas poser la question de l'intolérable dans des endroits où on n'a pas l'habitude de la poser ? Cette question fera peut-être scandale : est-il vraiment tolérable que, dans l'Eglise catholique, la prêtrise soit interdite aux femmes ?

Je m'en tiendrai là.

Introduction de Hugues Lehnebach sur la transmission de nos choix

L'échange enrichissant que nous avons eu avec Olivier Abel sur le « nous » introduit bien la question de la transmission. S'il n'y a pas, au niveau de la vie communautaire, quelque chose qui se passe avec ce nous-là, il est difficile de prétendre transmettre quelque chose.

Les mouvements de jeunesse, à la fin du siècle dernier, se sont substitués à la présence des parents. Et maintenant les post-catéchumènes se retrouvent, dans le meilleur des cas autour d'un leader occasionnel précaire. Les groupes se créent et redisparaissent. Il y a une grande coupure entre la jeunesse et les autres dans nos Eglises. Tout le monde s'en plaint, mais cela date d'il y a longtemps.

Il y a quelque chose qui manque dans notre dialogue. Dans la Fédé, il manque toute la génération d'après la guerre d'Algérie. Un certain nombre de jeunes attendaient le partage d'un souci et il y a eu un ratage, un « nous » raté. Nous sommes donc particulièrement attentifs à ces problèmes de communication au niveau de la communauté.

Colette Hirtz a parlé de l'image et de notre carence à fonctionner sur un autre registre que celui de l'écrit, elle a visé particulièrement juste. Il y a une manière de vivre, de parler, de partager, de communiquer, qui, pour les gens de notre génération, est assez étrangère. La jeunesse y baigne de façon assez inconsciente dans un vécu d'un autre ordre. Nous ne partageons plus tellement facilement entre nos vécus différents.

Or quand on ne communique plus, on ne se rencontre plus, et il y a une déperdition du langage, des acquis. Alors arrive une sorte de bienveillance des uns à l'égard des autres, mais quelque chose se meurt. Plutôt que de nous interroger sur des savoir-faire, il faut plutôt réfléchir à une ouverture, à une manière d'être, à un apprentissage à d'autres outils que ceux que nous avons appris à manier avec facilité dans notre enfance, et que nous ne manipulons plus bien.

Au début des avions à réactions, les enfants anticipaient et savaient où regarder pour voir l'avion, alors que les gens de quarante ans regardaient vers le bang et ne voyaient rien. Il y a un problème de sensibilité au réel qui nous entoure. Quand je regarde la télévision, je le fais bêtement, sérieusement, et j'écoute, croyant que le contenu du discours est important, et mes enfants s'étonnent de ce que je n'ai pas remarqué. C'est tout un autre décodage qui m'échappe complètement et qui les fait sourire.

La fin de l'exposé d'Abel proposait que nous soyons des communautés

de la problématique, de la question et non pas des communautés qui ont des réponses. C'est à creuser en ce qui concerne la transmission.

Je pense aussi à la transmission au niveau du couple et de la famille. Y a-t-il crise ou non ? Mais le problème des communautés me paraît plus important, car c'est bien là que les transmissions se font.

Il faut enfin rappeler que la transmission peut se faire entre d'autres types de générations, et dans les deux sens, en particulier des jeunes vers leurs aînés, quand ces jeunes sont porteurs de valeurs de solidarité, par exemple, et aussi avec les personnes du troisième âge qui vivent d'autres problèmes d'éthique, souvent dans l'incompréhension ou la solitude.

Par ailleurs, l'autre problème de communication est celui d'une communauté à une autre, ou d'une personne d'une certaine communauté à une personne appartenant à une autre communauté de pratiques différentes. On retrouve là aussi les problèmes déjà évoqués du langage pour communiquer, et des limites de la tolérance, évoqués par Abel et Encrevé.

Travail en groupe

DOCUMENT PRÉPARATOIRE POUR LE CONGRÈS DE GRENOBLE DEVONS-NOUS DÉFENDRE NOS CHOIX ÉTHIQUES ?

1. La morale est-elle indépendante de la foi ? Provient-elle uniquement de notre environnement, de notre histoire et de notre société ? Quel rapport y a-t-il entre l'amour du prochain et les droits de l'homme ?
2. Pouvons-nous considérer comme universelles, et à ce titre imposables universellement, nos normes morales individuelles ?
3. Avons-nous les mêmes références pour notre comportement proche, familial, personnel, et pour la pratique d'entreprise, de société ou de politique ?
4. Que dire de l'immixtion des autorités dans la morale individuelle ? L'Etat réprimant l'usage de la drogue — le pape celui de la contraception... etc.
5. Est-il possible de transmettre, par exemple à nos enfants, notre avis sur ces questions, et si oui, comment faire comprendre notre position ? L'exemple existe-t-il ?
6. Dans nos comportements sociaux sur les lieux de travail, ou en voiture, peut-il y avoir altération de notre morale et abstraction de la notion de personne ?
7. Dans la morale sociale de notre communauté, quels sont les débats où nous voulons témoigner ? la dignité, le mariage ? la solidarité ?...
8. On qualifie souvent notre société de pluriculturelle. Y a-t-il un minimum obligatoire de règles de comportement auxquelles cependant toutes les cultures doivent se plier, à notre avis ?
9. Devons-nous protester contre certaines intolérances, ou au contraire les tolérer au nom du libre choix de chacun ?
10. La prédication de l'évangile dans l'Eglise donne-t-elle trop ou pas assez de références ? La morale peut-elle se prononcer sans écoute et sans dialogue ?... et le dialogue est-il véritable s'il sous-tend une morale ?

EXTRAITS DES RÉPONSES DES GROUPES

1. L'URGENCE

Les changements de situation sociale et psychologique font apparaître de nouveaux problèmes moraux. Avec l'accélération de l'histoire se pose le problème de l'urgence des réponses à leur donner. Reste-t-il un temps pour être contemplatif et pour prier ?

2. LA REMISE EN CAUSE

Un vrai dialogue suppose-t-il qu'on est prêt à remettre en cause nos références ?

3. L'INFORMATION

Les groupes restreints, comme les militaires, les commerçants, les politiques, disposent d'un pouvoir de transformer le monde, et d'informations qui ne sont pas diffusées aux autres. Il faudrait donc développer une éthique de l'information. Un choix éthique sera aberrant si l'information qui l'a sous-tendu est biaisée. Les chrétiens devraient ouvrir les yeux et les fenêtres et raisonner à une échelle planétaire, car l'évangile a une épaisseur pour l'humanité toute entière.

4. REPÈRES ÉTHIQUES ET REPÈRES SOCIAUX

On a noté la complexité des points de repère et la difficulté de cohérence qui entraînent des choix éthiques. Le mot cohérence a là un sens fort et il pose une question de fond qui rejaillit derrière tous les exemples concrets.

Les repères éthiques sont d'ailleurs différents d'une époque à l'autre. On confond souvent repère sociologique et repère éthique, en particulier pour le mariage. Ceux qui refusent le mariage, jeunes ou moins jeunes, dissocient le repère sociologique du mariage qu'ils rejettent, et le repère éthique de la vie en couple qu'ils vivent. L'éthique du couple devient compatible avec le refus du mariage.

Les jeunes n'acceptent plus en général la morale prêchée, mais savent reconnaître l'authenticité et l'harmonie des actes avec les paroles, comme vraie référence de cohérence.

Par contre l'existence de lois sociales différentes selon les milieux est très bien admise comme une diversité sociale qui ne met pas en cause la cohérence. Les enfants vivent très bien des morales sociales différentes dans leurs différents lieux de vie, chez leur grand'mère, chez eux, avec leurs camarades.

5. ÉTHIQUE PUBLIQUE ET PRIVÉE

Dans le cadre de l'entreprise, il apparaît bien que l'éthique que nous appliquons habituellement dans notre vie familiale ou privée ne peut pas être appliquée, car la réussite de l'entreprise repose fondamentalement sur le mensonge. Beaucoup se trouvent placés en situation d'une double éthique dans leur vie privée ou publique.

Et même les théocraties aussi dominatrices que celle de Khomeiny ne peuvent pas agir éthiquement sur la vie publique, mais uniquement sur la vie privée, et c'est pour cela qu'elles le font d'autant plus lourdement.

Il faut prendre conscience de cette sorte de duplicité, et il semble que généralement on l'ignore, et qu'on n'a pas du tout le sentiment d'être en contradiction avec soi-même, lorsqu'on passe de chez soi à son usine ou à son bureau.

Une forme de courage éthique peut-elle consister à refuser de l'avancement de façon à ne pas se trouver dans l'entreprise avec une contradiction morale ? Mais le militantisme, s'il s'exacerbe en passion, peut provoquer beaucoup de ravages sur le plan familial. Cette passion est-elle celle du prochain ou celle de la jouissance et du prestige ? N'est-elle pas parfois une morale du « je » déguisée en morale du « nous » ?

6. TÉMOIGNER PLUS QU'ENSEIGNER

Il est fondamental de rappeler que la transmission ne se fait pas que dans un sens. On a toujours tendance à penser au sens parents-enfants, adultes-jeunes, et elle se fait dans tous les sens et à tous les niveaux. Par exemple l'éthique de la solidarité et de l'égalité des chances a été manifestée par les jeunes étudiants en 1986, à destination des anciennes générations. Plutôt que de parler de transmission ne vaudrait-il pas mieux parler de communication ?

Cette transmission n'a pas de sens au niveau du discours, si elle n'est pas relationnelle. C'est par une relation, par des actes, qu'on transmettait ce qu'on pensait. Par la manière dont on est avec autrui, on lui montre ce qu'on est, ce qu'on croit — comme dit le chant : « par l'amour dont nos actes sont empreints ». Le discours seul n'est pas porteur de sens pour l'autre.

Or cette transmission, on la sent souvent de façon implicite-quand deux protestants se retrouvent ou se découvrent. On se retrouve sur un certain terrain. Mais les prises de position sur un problème personnel ou un problème collectif sont difficiles à dégager, car chacun vit le même événement différemment et de plus, ses sentiments varient dans le temps. Le terrain est donc le même, mais pas plus. Il n'y a donc pas de principe éthique chrétien universel.

La confusion est perpétuelle entre l'éthique et les règles qu'on se donne. La règle pose ensuite le problème de l'exclusion. Il faudrait essayer de vivre les règles comme contingentes et l'éthique en amont. Transmettre l'éthique, c'est donc bien transmettre ce que l'on est plutôt que transmettre ces fameuses règles.

7. CONVICTION, EFFICACITÉ, TOLÉRANCE

On a connu des gens qui avaient des principes et des convictions, notamment dans le domaine de la justice ou de l'égalité, des hommes politiques par exemple, que l'exercice du pouvoir entraîne à des retraites ou des compromis. Il ne faut pas en déduire qu'il ne faut pas avoir de convictions, sous prétexte qu'elles seraient inapplicables. Il ne faut pas se démobiliser et renoncer aux convictions au nom de l'efficacité.

N'y a-t-il pas une tension entre conviction et tolérance ? N'est-ce pas soustendu par l'exposé d'Abel. Cela rejoint une réflexion qui avait déjà eu lieu dans l'Eglise, ce qui montre — et c'est bon — que dans des lieux divers et des circonstances très différentes, il y a tout de même une continuité de réflexion et que le protestantisme n'est pas si décousu qu'on veuille bien quelquefois nous le reprocher.

8. L'INTOLÉRABLE

La tolérance ne peut pas tout tolérer, en particulier elle ne peut pas tolérer l'intolérance, par exemple du terrorisme qui nie le libre choix des autres. De même avec les enfants, le respect du choix de l'enfant doit s'imposer aux parents, sauf à certaines limites, par exemple dans le cas de la drogue et de la destruction physique de l'individu.

Qu'est-ce qui est intolérable ? c'est ce qui fait souffrir ; tout en notant que le seuil de la souffrance intolérable est impossible à définir. On ne peut pas prendre conscience de cet intolérable, de cette souffrance, si on n'a pas de solution de rechange. C'est donc une morale qui commence avec le non, avec le refus. Effectivement, c'est au moment des discussions sur le tolérable et l'intolérable, que le fameux consensus vacille sérieusement.

9. L'AUTRE

Les immigrés ne peuvent-ils pas dans leur façon de vivre chez nous, nous rappeler certaines valeurs de vie qui étaient en cours de perdition dans notre vie sociale ou familiale ? Mais les autres les plus autres, lorsque, par exemple, un père étranger veut renvoyer sa fille de l'école pour la marier à son gré, que défendons-nous devant eux ?... la liberté de la fille ou le respect des traditions de son peuple ?

Là aussi on ne peut répondre seul, sans un partage en communauté. D'ailleurs les différences éthiques les plus graves ne sont-elles pas en train de s'effacer progressivement ?

Face au prochain, plutôt que de regarder la personne derrière laquelle se profile une fonction, ou la personne derrière laquelle se profile le représentant d'une race ou d'un pays, ne vaut-il pas mieux simplement reconnaître la personne derrière laquelle se profile un au-delà reconnu et respectable ?

Etre chrétien, c'est, en le disant de façon lapidaire, prendre conscience de ce qui se passe dans la société où nous sommes, et c'est rendre les gens conscients et responsables. Sur ce point-là il y a très certainement une transmission à effectuer.

10. LA COMMUNAUTÉ

N'avons-nous pas besoin de miroirs pour refléter notre diversité de pratiques éthiques dont nous sommes parfois inconscients ? Trois miroirs, pour pouvoir savoir ce qu'on est du dehors en tant que personne, en tant que fonction, et en tant que compétent dans sa fonction. C'est beaucoup, on ne peut pas le faire seul, ni en petit nombre. Il faut une communauté à l'intérieur de laquelle on puisse parler, échanger, se comprendre, ce qui suppose un subtil dosage des différences, et cependant de l'homogénéité. Il y a un degré moyen à trouver et que nos communautés devraient chercher.

Il ne faut pas qu'un individu soit placé tout seul devant un choix éthique. Deux exemples : le vendeur de chez Renault qui refuse de vendre des produits qui ne correspondent pas à la publicité qui en est faite, et qui, de ce fait, se place dans la position du chômeur — et un responsable de la société Nestlé qui remet en question l'utilisation du lait en poudre dans le tiers-monde. Il est en effet indispensable que ce choix éthique fasse intervenir le « nous », de sorte qu'on soit conforté et accompagné dans son choix. Il y a donc un régionalisme éthique, car certains sont amenés à abandonner telle région pour une autre.

Dans le même ordre d'idées, cela semble une bonne chose que l'Eglise ait renvoyé aux paroisses pour étude des problèmes, comme ceux des procréations artificielles. De sorte que l'institution de l'Eglise ne peut pas non plus décider seule. Les vraies questions doivent être renvoyées à des groupes dans un dialogue perpétuellement renouvelé.

Le moteur de l'éthique, c'est la devise de l'Eglise « semper reformanda ». « Semper reformanda » ou « Saint-Père », il faut choisir, ainsi a conclu dans un clin d'œil le Président de la Fédé qui rapportait les travaux du dernier groupe, en s'inscrivant en faux contre l'affirmation répandue dans les médias que le protestantisme français ne participerait plus d'une éthique aujourd'hui.

11. LE ROYAUME

Sans l'espérance du Royaume, sans l'escathologie, il n'est point d'homme ni d'humanité. Cette espérance du royaume accepte l'échec et la perte, la croix et aussi la résurrection.

Ce qui est transmis est autre, autre chose que ce que l'on croit explicitement. C'est du non-dit, ça fait partie de l'inconscient, ou bien n'est-ce pas Dieu au fond, qui transmet quelque chose à travers nous ?

Table Ronde...



Roger MEHL :

— J'ai été frappé par le fait que, dans beaucoup de groupes, on s'est penché sur le problème des règles. Etait-ce véritablement le problème fondamental ? Même si on dit que ces règles sont contingentes, on en a quand même parlé. Or les règles sont des formules qui disent « Tu dois » ou « Tu ne dois pas » et généralement « Tu ne dois pas ». France Quéré rappelait que le décalogue, dans sa partie éthique, est formulé de façon négative. Il me semble qu'il ne faut pas évacuer les règles et les interdits, mais il faut être au clair sur leur nature. Les règles tracent un certain nombre de limites à l'intérieur desquelles on trouve le champ éthique proprement dit. Il ne faut en aucun cas franchir ces limites, mais ces limites ne sont que cela.

C'est bien ce que Jésus a vu, lorsque, reprenant précisément les règles du décalogue : « On a dit aux anciens..., mais moi, je vous dit... ».Il a bien montré que ces limites qu'il n'a pas contestées ne suffisaient pas à définir une vie éthique. Par conséquent n'oublions pas que les règles ont toujours un caractère juridico-politique et éthique aussi, mais uniquement en tant qu'en traçant des limites, elles désignent l'intolérable, ce qu'en aucun cas on ne peut supporter. Mais ne croyons surtout pas que le respect de ces règles épuise la vie morale.

La vie morale est autrement fine que cela. Elle naît précisément de nos relations quotidiennes avec nos semblables, et ce sont ces relations qui font surgir les véritables problèmes éthiques, qui exigent non pas le respect d'une loi seulement, mais qui exigent des choix, des choix personnels.

J'ai été frappé aussi de voir dans la même ligne que le fameux individualisme protestant que l'on a si souvent dénoncé et peut-être à tort, paraissait mort dans notre congrès. Je n'en ai pas vu de traces. On insiste beaucoup sur la nécessité de ne pas laisser dans la solitude — et on a raison — ceux qui ont des choix difficiles à faire. Il n'empêche que personne ne peut se substituer à eux pour accomplir ce choix qui est toujours un choix personnel que nous faisons à nos risques et périls, devant Dieu et devant les hommes, en sachant parfaitement que ce choix, si excellent que nous l'ayons voulu, n'est sûrement pas l'expression de la sainteté, et que par conséquent nos meilleures décisions doivent encore être soumises au pardon de Dieu.

On pourrait citer mille exemples, mais il faut surtout garder le sens de la fonction légitime de la règle. Il n'y a pas de vie commune sans règles, bien entendu, mais ces règles qui sont d'ailleurs des règles en situation historique, pour la plupart, même s'il y a un tronc commun assez universalisable, ne peuvent pas réduire la morale à leur seule observation, si belles soient ces règles. Il y a un faux universalisme dans le domaine de la morale, — et sans doute Kant en est-il responsable —, mais il nous faut à tout prix savoir que l'avènement d'un sujet responsable appelé à choisir dans une situation la route qui mène vers l'homme, et si possible vers la sainteté, c'est quand même cela, l'essentiel de la morale !

Louis SIMON :

— Amen !, il faut dire...

André DUMAS :

— Il y a eu tellement de choses que c'est comme quand on va dans une épicerie pleine de produits. J'ai d'abord pris quatre points.

Faut-il dire éthique ou morale ? éthique fait plus intellectuel, mais c'est la même chose. Mais quand vous employez le mot « morale » c'est toujours en disant qu'il y aura un certain coût à payer, et il y aura un certain style qui sera marqué par cet acte. Un acte moral marque la personne et pas seulement le conformisme ou le consensus, et d'un autre côté cela coûte. Réapparaît au fond la question de l'opposition entre sacrifice et plaisir. Peut-être allons-nous trop aujourd'hui dans l'affirmation selon laquelle là où il y a coût et sacrifice, il y a morale, et là où il y aurait plaisir et pas de coût, il n'y aurait pas morale. On devrait dire comme Olivier Abel, être moral, c'est d'abord un oui, c'est-à-dire faire quelque chose qui plaît à Dieu, et donc, d'une certaine manière, le plaisir est pris.

Si Dieu comptait sur nous, le plaisir qu'a Dieu de quelque chose que nous faisons suffirait à nous combler. Le plaisir qui te plaît est la chose tout à fait fondamentale. La question du coût, c'est quand on voit qu'au milieu de telle ou telle contrainte, on persévère dans telle ou telle action, et simplement on ne s'infléchit pas selon les modes. La question, au fond, des socialistes, n'a pas été qu'ils ont été de mauvais gestionnaires, mais qu'on s'est demandé à quel moment il y avait un accent moral, de manière à ce que ça puisse frapper les gens. La notion de morale n'est pas uniquement de suivre le courant, mais d'afficher à la fois une personnalité et en même temps de payer un certain coût.

Le second point qui m'a frappé est la manière dont Jésus a été présenté, comme étant le déformateur. Il est venu apporter sur la terre essentiellement une certaine liberté, alors que précédemment il y avait une certaine obéissance à ces règles. Autrefois on aurait insisté sur le rôle transgresseur de Jésus, aujourd'hui il faudrait réfléchir en quoi Jésus est pour nous une inspiration morale. Quand il dit : « Mon joug est léger », il radicalise la morale, et pourtant il ne la rend pas plus triste, ou plus sombre. C'est une espèce de radicalisme joyeux. Enfin Jésus « fait » et pas simplement « dit ». C'est là le sens du mot poète, le faiseur de ce qu'il dit, et pas le diseur de ce qu'il ne fait pas.

Le troisième élément est la question de certains d'entre vous qui voudraient que les chrétiens se distinguent des autres, et n'aient pas seulement une reproduction de la morale ambiante. Enfin d'un autre côté, on cherche à ne pas être seul, à ne pas se trouver isolé, à vivre en communauté. Il faudrait creuser ce double besoin de non-conformisme à ce qui nous entoure et ce besoin d'être entouré.

Gabrielle BRUNSCHWEILER :

— Je ne suis pas du tout théologienne ni spécialiste d'éthique, alors je vais dire très rapidement les cinq points qui m'ont frappée.

La première chose est la dualité entre l'obligation de transmettre certaines valeurs et la relativité d'autres valeurs. Par exemple, si on ne peut pas parler de valeur fondamentale au niveau de « Tu ne tueras point », on ne peut plus parler d'engagement social, politique ou militant. Par contre, pour tout ce qui est lié aux morales sexuelles, mœurs, etc, où je peux dire que si j'affirme cela aujourd'hui, je ne suis pas sûre de l'affirmer dans dix ans ou même dans cinq ans.

La deuxième chose qui m'a frappée, c'est que la transmission des valeurs ne se fait pas uniquement avec comme seul vecteur la parole comme rhétorique, mais procède aussi de références qui sont des exemples vivants. Souvent, quand on est devant un choix éthique difficile, on se réfère beaucoup à des exemples vivants de personnes qu'on a connues plutôt qu'à des discours qu'on a pu entendre, ce qui implique effectivement une qualité des relations pour pouvoir parler de transmission des valeurs.

Dans le même registre, dans les relations, il est très important de pouvoir dire « JE », et je reprends ce qui a été dit sur l'individualisme. Dans les relations, dire simplement en tant que transmission des valeurs : « Je pense », « Je fais », et pas simplement « la mémoire, ce qu'on m'a transmis à moi », mais « moi, dans ce monde, aujourd'hui, je fais ça, et j'en assume la responsabilité totale », « Quelqu'un d'autre pourrait faire un autre choix qui est peut-être aussi valable, mais moi, je fais ça ». Il me semble qu'il faut renvoyer, donner aux gens la possibilité de ce choix. Savoir qu'il y a des expériences qui ont été faites, qu'il y a des gens qui ont fait ces choix et qui les ont assumés, que c'est possible de faire des choix. Aujourd'hui, poser des actes en tant que « je », et pas en tant que références à une loi ou autre chose.

Le quatrième point, c'est d'avoir l'honnêteté ou la modestie de reconnaître l'importance de l'émotion comme vecteur de l'éthique. L'éthique n'est pas seulement du registre rationnel. On peut prendre l'exemple de l'amitié, de l'amour, du respect du corps de l'autre. Ces expériences et ces sentiments, on les vit souvent dans son corps et à travers l'émotion.

Autre point, tout n'est pas dans la transmission de l'éthique. Si on parle de conscience du sujet, cela veut aussi dire qu'il peut faire un choix qui n'a pas été transmis. Il peut l'assumer lui-même en tant que sujet. Tout n'est pas de l'ordre de la transmission, tout n'est pas de l'ordre de l'apprentissage, tout n'est pas de l'ordre de la connaissance. Pour moi, c'est très important. Il y a une liberté du sujet à dire oui ou non une certaine fois.

Hugues LEHNEBACH :

— Louis, un petit mot...

Louis SIMON :

— un petit mot seulement ?

Hugues LEHNEBACH :

— un bon mot.

Louis SIMON :

— On me met ici de force et puis on me fait parler le dernier... Ah non, il y a encore André Dumas... il a parlé déjà, mais il va... ramasser ça ? Il va ramasser, soyez tranquilles.

Moi j'aimerais revenir un peu sur Jésus, parce que comment être un groupe qui réfléchit à son obéissance, et à sa traduction en actes d'une parole dont il vit, si on ne parle pas un peu plus que ça de Jésus, quand même ? Il faut bien y aller.

Alors Jésus, déformateur que n'aime pas trop André Dumas ? Ce n'est pas tellement déformateur, c'est provocateur sûrement. Tout le monde le sait : Jésus est un grand provocateur. Il faisait exprès de faire enrager les pharisiens. Exprès, c'est sûr, pour que, à force d'être pharisiens, ils se découvrent eux-mêmes intolérables à eux-mêmes. C'est un peu le jeu qu'a toujours mené Jésus.

Mais ce qui me paraît le plus décisif dans Jésus, c'est qu'il a mené, en toutes circonstances, celui en face de qui il était, il l'a mené obligatoirement à parler. On n'a pas les paroles de tous ces gens, mais il mettait au monde un homme qui allait devoir parler — obligatoirement —, parce qu'il l'avait tellement mis en situation difficile, il l'avait tellement ridiculisé, il avait tellement montré que son comportement était absurde : « Lequel a cent brebis, et se moque de quatre vingt dix neuf pour s'occuper de la centième, etc ». Obligatoirement celui qui était en face de Jésus allait se mettre à parler. Je pense que c'était cela, l'homme qui arrivait. Enfin, quelques paroles personnelles qui allaient naître ! Il me semble que l'éthique, c'est de ce côté-là qu'il faut la chercher.

Jésus nous oblige à parler, mais il ne nous oblige pas à répéter ce qu'il a dit. Pas du tout. Regardez, le « Notre Père » n'arrive que vers l'an quatre-vingts. L'Evangile de Marc n'avait pas encore le Notre Père. C'est plus tard, quand on ne savait plus quoi dire, qu'on a fait répéter les choses. Mais oui, c'est très important pour moi, car c'est ça l'Evangile, c'est la création restituée à la créature, la possibilité d'être à nouveau une créature qui crée. Ça, c'est Jésus pour moi. Il a rendu l'homme possible à cause de ça.

Et pour la transmission, c'est la même chose ; si on oblige les autres à répéter le Notre Père ou autre chose, ils ne prieront pas. On ne peut pas adhérer à ce qu'on nous oblige à répéter. Certes il faut un langage et il faut être très sévère et très strict, il faut apprendre un langage, il faut que nos héritiers possèdent cet outil capable de jouer avec les mots, de les comprendre, de les analyser, mais il ne faut pas leur apprendre la parole. Il faut qu'ils soient capables, après avoir reçu la transmission qu'on leur donne, d'inventer leurs paroles. La transmission, c'est transmettre aux autres tout ce langage, biblique notamment, et cette langue évangélique qui, comme Jésus Christ le faisait du temps de sa vie, nous oblige et nous permet et nous autorise à parler. C'est ça l'autorité de Jésus. Non pas ce qu'il dit, mais que, en face de lui, on est autorisé à parler. Jésus est la Parole parce qu'il nous fait parler. La transmission, c'est non pas donner des réponses toutes faites, mais, comme Olivier Abel l'a dit si bien, c'est poser tellement les questions, en les rendant, même par la caricature, insupportables, qu'on soit amené à inventer une parole.

Une deuxième remarque. J'ai eu un malaise permanent, à la fois parce qu'on n'allait pas assez loin ; et à la fois parce qu'on était trop ambitieux. Je pense que tout le monde a eu un peu ce malaise. On n'allait pas assez loin parce qu'on restait toujours dans les abstractions. On dit « éthique ». Après on dit : « Il faut être concret ». Alors pour être concret, on dit « acte », « agir ». On ne s'avance toujours pas. On est toujours dans le brouillard. On a changé de brouillard, mais c'est tout. Je crois qu'on ne peut pas parler d'éthique comme cela. On a eu tort de se poser cette question. On aurait du se coltiner avec UN problème particulier — n'importe lequel — et essayer, après l'avoir analysé, de faire une étude inscrite dans la réalité plutôt que dans les discours. On n'est pas allé assez loin. Tout ce qu'on a fait était utile, mais en vue d'un exercice pratique. Demain on devrait faire : « Allez, on voit un problème éthique. A Grenoble, il y a ça, ça et ça et allons-y ! On va essayer, nous autres, ici, de voir si on est capables de faire une réflexion éthique qui soit conséquente. Donc on n'est pas allés assez loin.

Et en même temps, et c'était un peu paradoxal, on avait une ambition folle. On s'imaginait que, parce qu'on était protestants, sans doute, ou chrétiens, — mais c'est un peu curieux — on avait tout à coup cette compétence pour maîtrisr, dominer tous les problèmes. Et avec une certaine intelligence, que le Saint-Esprit, ou que sais-je ?, nous donnerait, on allait réconcilier les régions, on allait être un patron chrétien, et un père qui ne soit pas un professeur. Entre toutes ces différences éthiques, on pensait que, parce qu'on était chrétien, on allait

retrouver une cohérence tout à coup, comme on l'a demandée. Je regrette, c'est trop demander, c'est trop espérer, ça. On aura une cohérence, mes pauvres amis... — André Dumas a dit en commençant qu'on était déjà dans le Royaume — mais alors là vous y êtes, alors... si vous pensez qu'avec dix congrès comme ça, on arrivera à la cohérence !...

On avait une double déception. On n'allait pas assez loin et en même temps, on nous promettait le royaume. Alors il y a eu un malaise. Peut-être est-ce parce qu'on n'avait pas choisi entre les deux fonctions importantes qu'on trouve dans la Bible : le roi ou le prophète ?

Tantôt, on voulait régler le problème du roi. Or le roi, c'est sûr qu'il a des problèmes. Le roi est en constant conflit avec son projet, son programme, les réalités, les compromis... c'est ça, le roi. C'est l'art de tricher avec ses promesses et de faire avancer le fourbi tous ensemble... C'est un drôle de métier d'être roi. Dans l'Ancien Testament, il y a des rois qui font ça.

Or on a mis plutôt l'éthique du côté du roi, alors qu'on aurait dû mettre aussi le prophète quand même, parce qu'en face de chaque roi, dans la Bible, il y a un prophète, et s'il n'y a pas de prophète, il n'y a pas de roi. Je veux dire qu'on a oublié un peu la fonction utopique. Si l'Eglise a quelque chose à faire, ce n'est pas d'être pertinente dans les analyses des problèmes sociaux, économiques, etc. Il vaut mieux aller avec les autres, ils savent mieux. C'est vrai. Mais il y a une chose où l'on est un peu plus compétent, c'est cette fonction utopique. Nous, on a le culot, parce que Jésus a eu ce culot-là, de dire : « Oui l'homme est possible, et vous allez voir, et on veut qu'il arrive ». Cette espèce de « remettre l'absolu », irréalisable, impossible, à chaque tournant des problèmes, je pense que c'est ça aussi, une des fonctions qu'un groupe chrétien peut avoir en matière d'éthique. Voilà.

André DUMAS :

— Je ramasse enfin trois balles très rapidement :

Dans la Post-Fédé, nous parlons beaucoup de l'action, parce que nous sommes un peu des gens de la Parole ; on parle toujours de là où on n'est pas. Jésus a utilisé énormément de paroles ; le nombre de fois où il a enseigné et discouru est très grand, et il a fait aussi énormément d'actions, dans la direction aussi étrange que sont les miracles. Il faudrait, dans le domaine moral, arriver à ce double registre : un certain nombre d'actions qui transforment et un certain nombre de paroles qui annoncent. A certains égards, si Jésus avait été uniquement quelqu'un qui dise : « Je ne fais pas de discours, ils verront mes actes » — ce qu'il a dit à Jean Baptiste, mais il ne l'a pas fait — ?... il a aussi fait bien des discours.

On est encouragé au point de vue moral à poser silencieusement des actes. Exemple de tous les foyers, c'est très agréable, quelqu'un qui, sans dire un mot, vient essuyer la vaisselle à côté de vous, tandis que s'il vient vous faire des discours à ce moment-là, on a une espèce de sentiment que les choses ne sont pas en ordre. Il faudrait au fond agir et parler, comme Marthe et Marie.

Agir, c'est sans doute cela le coût, soit un acte qui transforme le monde autour de vous, soit qui vous coûte à vous-même quelque chose et aboutit à une certaine transformation. Les paroles ne transforment pas, elles relient. Si vous vous trouvez uniquement à côté de gens qui font toutes sortes d'actions, mais qui jamais ni ne vous permettent de leur adresser la parole, ni ne vous parlent, vous êtes sans lien. L'équilibre nécessite donc l'action qui transforme et la parole qui relie.

La seconde affaire est de nouveau celle de la transmission. On dit toujours qu'il y a une génération sacrifiée à qui l'évangile n'a pas été transmis, ou bien le socialisme, ou bien la France, ou bien tout ce que vous voulez, le mariage, etc. J'ai l'impression qu'on transmet quelque chose quand cette chose devient naturelle à l'autre. Les Hollandais n'ont-ils pas un peu raison — je vous fais bondir — quand ils obligent tous leurs enfants de tous âges à venir avec eux au culte ? La transmission se fait par un certain nombre d'effectuations qui deviennent une familiarité. Ce n'est pas mal d'être familier avec l'orthographe, familier avec la catéchisme, familier avec les comptes. S'il y a eu rupture de transmission, c'est parce qu'il n'y a pas eu une familiarité continue. Comment retrouver cette familiarité ? Vous vous rappelez cette histoire allemande : « Pourquoi avez-vous tellement d'assistance au culte ? Vous avez un auditoire formidable quand vous prêchez. — Parce qu'il y a beaucoup d'étudiants qui croient que si je les vois au culte, ils auront une meilleure note, et beaucoup de filles de Potsdam qui viennent voir les étudiants en théologie, et il y a beaucoup d'officiers et de soldats qui viennent voir les jeunes filles ! »

Au point de vue moral, il faudrait avoir un concours favorable de plusieurs éléments. C'est pourquoi j'ai employé ce mot familiarité, tandis que si vous avez un témoin prophétique ou un sage royal, c'est un peu compliqué. L'habitude, c'est le sommeil, ce n'est pas bon, la familiarité, c'est là où on se remet.

Le troisième exemple m'a été suggéré par Louis Simon. Ramus disait : « Je ne crois pas que je sois tellement vieux quand je me regarde, mais il y a un signe qui m'inquiète ; plus j'avance en âge, plus je me sens éloigné du saint et proche du sage ». J'aimerais beaucoup la dualité saint et sage. Le saint comporte un certain radicalisme, et les grands témoins moraux ont peut-être pris des positions radicales sur telle ou telle affaire. Le sage est celui qui œuvre de manière à durer. Le radical peut le rester un moment, mais il est compliqué de le rester dix ou vingt ans. Dans la Bible, il y a d'un côté les prophètes radicaux, et de l'autre côté, les proverbes qui sont beaucoup plus durables. Il y a les deux registres. Comment les futurs candidats à la Présidence de la République vont-ils se comporter ? Cela sera-t-il dans des actes de sainteté radicale, ou dans des actes de sagesse rusée, ou dans des transmissions familières, ou enfin le plus émouvant qui serait le candidat disant :

« Ecoutez, je me tais complètement, parce que j'aimerais que pendant le temps où je me tais, vous fassiez supprimer la parole au projet de l'action... ».

. . . .

Et sur ces paroles, la table ronde fit silence.

3. ACTUALITÉS DE BIOÉTHIQUE



Conférence de France Quéré

membre du Comité National d'Ethique

1 — D'où vient aujourd'hui cette efflorescence extraordinaire de l'éthique qui va se traduire par la création de tellement de comités ? Lorsqu'on y réfléchit, on s'aperçoit que cette émergence soudaine des comités d'éthique procède d'un paradoxe qui est le suivant : jusqu'à ces dernières années, la médecine vivait sur le code d'Hippocrate, c'est-à-dire qu'elle essayait de guérir les maladies avec toutes les vertus inhérentes à ce projet, de désintéressement, de discrétion et de compassion. Le médecin relevait de l'ordre de la bonté comme monsieur le curé, et la médecine n'avait que des objectifs thérapeutiques. Et, au demeurant, ses réussites étaient modestes, car avec de si louables intentions, les résultats étaient piètres. Jean Bernard dit que la médecine a quarante ans, et c'est vrai que c'est une dame qui est à peine quadragénaire. Autrefois, ou bien on mourrait de ses maladies, ou bien on en guérissait spontanément, mais l'homme y avait peu de pouvoir.

Aujourd'hui ses pouvoirs s'étendent, la médecine sait guérir, en particulier grâce aux deux lignées de médicaments qui ont révolutionné la thérapeutique, vers les années 1937 avec l'apport des sulfamides, et quelques dix ans plus tard, celui des antibiotiques. Mais voici que maintenant, outre ces révolutions thérapeutiques, elle s'engage sur une voie nouvelle qu'on pourrait appeler une révolution d'ordre biologique, qui va la rendre maîtresse des grands phénomènes de la nature, et souvent en l'absence de tout prétexte pathologique. En effet la médecine est en train de conquérir un triple empire : le premier a beaucoup fait parler de lui, sur la procréation, puisqu'aujourd'hui toutes les formes de stérilité peuvent être guéries, palliées ou bien tournées ; le deuxième empire porte sur l'hérédité, une science montante qui est plus de l'ordre du projet que des réalisations, mais ces réalisations vont néanmoins très vite actuellement — on fait surtout du diagnostic prénatal sur un nombre croissant de maladies, et à défaut de guérison in utero, on propose un avortement thérapeutique, mot curieux qui provient justement de ce qu'on n'a pas de thérapeutique pour l'instant — et enfin le dernier contrôle que la médecine est en train d'opérer sur la nature est la maîtrise du système nerveux.

Nous sommes là encore à un stade purement cognitif, et il ne se passe pas de semaines qu'on ne découvre quelque molécule nouvelle et qu'on ne commence à comprendre enfin comment fonctionne le cerveau humain. Tout ceci est lourd d'applications futures.

Ce qui est tout à fait étrange, c'est le changement progressif de finalité que l'on observe. Aujourd'hui la médecine ne se borne plus à guérir un ordre perturbé, mais elle s'achemine à modifier un ordre naturel, avec toutes les tentations de s'en servir à la demande. Voilà donc le paradoxe. Cette science, ce pouvoir de guérir, qui était tellement imploré au moment où en ne l'avait pas, semble, maintenant qu'on l'a, avoir quelques distractions et s'en aller vers d'autres formes de pouvoir.

2 — Quels sont les problèmes liés à la brusque explosion de cette puissance de la biologie ? Il y en a de trois ordres. Toute une série de problèmes se multiplie autour de la nébuleuse qui est la biologie elle-même : principalement des problèmes d'expérimentation, et d'abord d'expérimentation animale. Sur les espèces supérieures, — cela commence au chat — des problèmes se posent à la conscience des chercheurs. Et puis, évidemment l'expérimentation humaine, tout d'abord à cause de l'évaluation des risques et des bénéfices de l'expérimentation d'un médicament nouveau sur un individu précis, et ensuite à cause d'une autre sorte d'équilibre encore plus dramatique : lorsqu'on expérimente sur un petit nombre de malades, ou même sur des volontaires sains, ceux-ci n'ont pas forcément d'intérêt personnel à être expérimentés, et on le fait pour le bien d'une collectivité plus grande. C'est le choc de deux éthiques qu'on appelle le conflit de devoir entre l'intérêt quasi inexistant pour ces individus qui se prêtent à l'expérience et les bienfaits qui en résulteront pour la collectivité. Voilà le type de problème que la recherche médicale rencontre quotidiennement.

3 — Une seconde série de questions s'ordonne autour de la pratique quotidienne du médecin qui va se trouver devant des problèmes, qui autrefois n'existaient pas. Par exemple en médecine néo-natale, la plupart des enfants malformés qui venaient au monde mouraient dans les jours ou les heures qui suivaient. Aujourd'hui, avec les techniques de réanimation, on en conserve beaucoup. Vous voyez le problème qui va se poser. A quel prix doit-on les laisser vivre ? Un prix social, car cela coûte cher, un prix familial, car c'est lourd pour les familles, soit qu'elles veulent, soit qu'elles ne veulent pas, un prix personnel, car la petite personne qui gît dans un berceau est dans un état de souffrance, et un prix médical pour les équipes soignantes autour. Tout ceci pour dire que là où il y avait jadis de la fatalité, cette fatalité recule et se transforme, mais pas forcément pour le bonheur de l'homme, en une responsabilité qui est très anxiogène, qui est source de choix, de questions qu'on n'avait pas à se poser autrefois.

De la même manière, pour le diagnostic prénatal, on annonce un nombre croissant de malformations pour les sujets à naître, mais il y a des cas où la mort est avérée sûre pour un avenir immédiat ou pour l'adolescence. Il y a des cas où la maladie annoncée ne sera pour l'enfant qu'une longue agonie. Des cas de malformations très graves peuvent interdire à l'enfant d'être un sujet de relations. La plupart des gens ne se posent assurément pas trop de questions à ce niveau-là. Mais là où le problème devient extraordinaire, c'est quand on s'interroge sur le seuil de tolérabilité de l'infirmité. Quand on vous annonce une démence précoce — on est en train bientôt de réaliser ce diagnostic — mais pas avant cinquante ans, qu'est-ce qu'on fera ? Quand on vous annonce une exadactylie, infirmité mineure, que vont faire les parents mis en face de tels choix ? Surtout aujourd'hui où l'exigence de perfection, à l'image des objets que la société de consommation nous offre, fait de nous des candidats à des choses parfaites. Nous ne supportons plus les imperfections. Et je ne parle pas des problèmes liés à l'eugénisme, à l'éradication de gènes délétères, qui vont modifier tout l'écosystème de tout le stock génétique de l'humanité.

Toujours dans ce cas du médecin, tiré de sa profession médicale, pour devenir un sociologue, un moraliste, un politologue, ou un psychanalyste, les problèmes liés aux procréations assistées doivent être citées en bonne place. Car il est sûr qu'un couple stérile qui vient réclamer ce secours médical, cette parenthèse technique, ne mérite pas les foudres, que je sache. Et si ceux qui viennent dans des conditions marginales pour satisfaire un droit à l'enfant, sans souci de construire une famille cohérente, peuvent prêter à discussion, le médecin est-il pour autant l'arbitre de telle situations ?

Et ne parlons pas des problèmes en chaîne qui dérivent des procréations assistées, d'abord les coûts qui sont démentiels. Le prix d'une fivette est de l'ordre de cinq cent mille francs. Ne parlons pas de l'éclatement familial et de la possibilité des multi-mères, ou des multi-pères, ou alors de pas de père du tout.

Que dire encore de la cassure généalogique lorsque l'embryon congelé passe plusieurs années au froid, et il vous vient finalement comme petit fils quelqu'un qui devrait être votre grand-père. Un problème encore plus grave est celui des embryons surnuméraires. Que faire de ces petits zygotes qui sont dans les frigos ? — ou bien par bonheur vous le réimplantez dans la famille naturelle, et encore ce n'est pas sans problème — ou bien vous le faites adopter par un couple totalement stérile, encore faut-il le trouver — ou bien vous le livrez à l'expérimentation médicale, mais que faites-vous là ? diable, vous le manipulez comme une chose ou un végétal — ou bien vous le détruisez, voyez la carrière !

Enfin en neurologie, nouvelle série de problèmes, qui vont s'annoncer, car je parle au futur. A part l'invention des sels de lithium qui a été une découverte tout à fait bouleversante, on ne guérit pas beaucoup encore, et on en est, pour le reste, plutôt au stade de la prospection. Mais tout le corps très inquiétant et très dérangeant que représentent les pervers et les violents de la société, que faut-il en faire ? Déjà dans nos prisons, que fait-on ? A-t-on le droit de traiter ces gens, de modifier leur psychisme, pour le bienfait de qui, après tout ?

A quelle demande répondrons-nous ? A celle du malade bien sûr, mais en neuropsychiatrie, ce n'est pas toujours le malade qui vient ; il y a aussi l'entourage qui réclame, la famille, la société elle-même, ou même dans certains pays, l'Etat lui-même qui exige du citoyen qu'il soit tel ou tel et non pas muni d'une personnalité qui le dérangerait. Ces Etats ont déjà trouvé leurs solutions chimiques.

Tels sont les problèmes de la pratique quotidienne.

4 — Il y aurait une troisième série de problèmes plus généraux qui nous élèvent au-dessus du pragmatisme et qui sont d'ordre philosophique, sans être pour autant iréniques. Ils mettent en jeu des questions très profondes. Cette emprise que nous avons peu à peu sur la mécanique humaine risque de modifier fortement l'idée que nous nous faisons de l'homme. Tout ceci peut être lourd de conséquences. Je distinguerai deux dangers potentiels ou déjà actuels.

Le premier s'appelle le scientisme ou le réductionnisme qui veut que nous ne soyons, nous pourtant esprit, que de la pure matérialité. Lorsque j'affirme un tel principe, je fais peu de cas désormais de la liberté, car si tout en moi est déterminisme d'ordre électrique ou bien d'ordre neurochimique, la liberté n'est plus qu'un vain mot. Vous me direz « c'est de la philosophie. Tant pis, chacun sa profession ». Non, car je remarque que, historiquement, chaque fois que dans une catégorie humaine, on a nié qu'elle fut libre, on lui a effectivement retiré la liberté. Tel a été le cas, bien longtemps, des enfants, des femmes, des esclaves, des fous et des populations qualifiées d'inférieures. Le danger est donc très grand qu'un Etat se saisisse de cette doctrine pour en faire le meilleur usage à son compte.

Le deuxième danger que je signalerai me semble déjà faire bien partie du présent. Nous ne sommes vraiment plus très loin de manipuler l'homme, de le faire, de le bricoler à notre guise, de le refabriquer. Par exemple, aujourd'hui, il n'y aurait pas d'objection biologique à marier une charmante jeune fille avec un singe supérieur. Ça pourrait se faire. De la même façon on pourrait injecter une hormone de croissance — comme on le fait sur les rats, au grand plaisir des chats qui étaient ravis d'avoir d'énormes rats à déguster — sur les hommes. Ici se pose une question : on peut entrevoir en effet, le meilleur des mondes, c'est-à-dire un

monde où l'humanité sera refabriquée par l'humanité elle-même. Cela va changer bien des choses, et cela est effarant pour nous.

L'homme ne sera plus reçu par la nature, mais il sera refait par l'homme. Que va-t-il en résulter ? Eh bien, si nous ne laissons pas à la nature — sauf dans le cas où elle-même a pris des formes aberrantes, et où nous avons le droit d'intervenir sous certaines conditions — si, nous ne laissons pas à la nature son indétermination fondamentale, ce sujet ne peut pas se constituer en liberté, c'est impossible. L'indétermination, le hasard, ce côté tout à fait inconnu, mystérieux, qui fait que chacun de nous est né avec un potentiel inconnu de son père et de sa mère, qui n'en sont qu'au stade des vœux, mais pas des pouvoirs, c'est cela qui va fabriquer notre identité. Si tout ceci est triché, si une intervention modife tout ceci, le sujet perd à la fois son identité et sa liberté. Nous devons défendre cette grandeur humaine qui tient à son étrangeté et là-devant nous devons rester très respectueux.

C'est pour cela que concevoir aujourd'hui, prend un double sens. Cela garde le vieux sens de porter un enfant, de le fabriquer dans son sein, mais avant ceci, il faut que nous l'ayons conçu par le cerveau, et que nous l'ayons conçu avec toutes les exigences de respect devant son génome, sans vouloir imposer notre convenance, notre goût, en nous disant bien que si l'on abolit son altérité, il n'y a plus de liberté et il n'y a plus d'identité.

L'homme ça ne se fabrique pas, ça se conçoit.

Conférence de Jean-Michel Zucker

pédiatre et cancérologue à Paris

1. Je vais parler d'une façon assez différente, de par ma pratique, qui est celle d'un pédiatre tout d'abord, et d'un cancérologue, et je vais aborder des problèmes tout à fait concrets de la pratique, dans lesquels je serais peut-être, ou je donnerais peut-être l'impression d'être moins pessimiste que personnellement je n'ai reçu le message et l'exposé de Madame Quéré. En ce sens, je suis beaucoup plus optimiste sur les situations engendrées par les innovations technologiques, qui, certes, sont extrêmement difficiles et mettent en jeu des décisions beaucoup plus complexes qu'il y a quarante ou cinquante ans, puisque, comme vous l'avez dit, à l'époque, on ne disposait que d'un arsenal thérapeutique extrêmement maigre et qu'on n'avait que peu de questions à se poser pour en disposer et l'utiliser, et qu'à présent, il y a tous les traitements, toutes les innovations, toutes les stratégies thérapeutiques, toutes les aides à la procréation, toutes les greffes d'organes qui ont fait irruption ces dernières années.

Mais néanmoins, et là, je me situerai sur un terrain un petit peu différent, je pense qu'en dehors du détournement de ces innovations à des fins qui pourraient être non médicales — et je n'en méconnais pas du tout le risque qu'il ne saurait être question d'évacuer — quelque difficiles que deviennent maintenant les prises de décision devant les situations qui vont naître, il y a quelque chose de très stimulant pour la réflexion en général, et pour la réflexion éthique en particulier, à être confronté à une médecine qui n'est plus simplement faite d'indications purement médicales, je dirais presque mécaniques, devant telle ou telle situation, mais qui vont solliciter les décideurs dans tel ou tel sens suivant un certain nombre de paramètres.

2. Les principaux paramètres que j'aborde maintenant avant de parler des techniques qu'entreprendront les décideurs, vont précéder quelques exemples que je prendrai pour lancer la discussion et donner quelques pistes.

Les paramètres qui me semblent importants dans les décisions qui devront être prises sont de quatre ordres. Le premier est l'appréciation de la qualité technique de l'innovation, quelle qu'elle soit. Cette qualité technique est très importante, et elle est à mon avis un paramètre éthique. Le deuxième paramètre est celui des répercussions bénéfiques ou nocives sur la personne elle-même qui est l'objet de cette intervention médicale. Le troisième paramètre est la réceptivité mentale de la collectivité à une telle entreprise qui fait intervenir des facteurs philosophiques, psychologiques, culturels et qui est susceptible d'un chemin, et de modifications au cours du temps, comme on l'a vu pour ce qui a été introduit depuis ces dernières années. Le quatrième paramètre est très trivial, puisqu'il s'agit du paramètre financier.

Lorsque les organismes de décision, qu'ils soient individuels — mais cela le sera de moins en moins — comme l'étaient les médecins dans un temps récent, ou qu'ils soient au sein d'équipes plus ou moins contrôlées soit par le législateur,

soit par des comités d'éthique sur lesquels j'aurai l'occasion de revenir, quand donc ils devront prendre des responsabilités, ils ne pourront pas faire l'économie de l'examen de chacun de ces quatre paramètres.

Quels sont les mécanismes de la décision possible, ou comment dès à présent ou dans un futur proche, peut-on imaginer qu'ils se mettent en place ? Chacun est familier avec la notion des comités d'éthique qui se sont depuis une quinzaine d'années — et avec d'abord les grands organismes — mis en place, en France, en particulier, avec celui de l'Institut National pour la Recherche Médicale (INSERM), puis des comités au niveau des hôpitaux publics, et enfin dans beaucoup d'organismes plus petits. Leur composition reflète la préoccupation de ceux qui les ont constitués, avec à la fois des médecins, des chercheurs, des représentants de sciences humaines, des mouvements associatifs, et des personnalités politiques et éventuellement syndicales, de façon à avoir un éventail et un regard différent sur l'évaluation de ces nouvelles stratégies thérapeutiques.

3. Parmi les éléments importants pour l'appréciation de ces comités d'éthique, il y a premièrement l'évaluation du réel besoin qu'a la population de voir émerger, de voir utiliser, ces innovations technologiques, et par conséquent, la préoccupation pour ces comités d'éthique de désigner, de repérer des groupes à risques. La notion de groupes à risques permet déjà de circonscrire le point d'application de ces innovations. Au sein de ces groupes à risques, on peut ensuite, à l'aide des paramètres — et c'est une tentative de méthodologie — évoqués tout à l'heure, essayer de repérer quelles sont les personnes qui peuvent justifier d'une telle intervention médicale, de façon déjà à avoir une codification d'un guide pour les équipes qui auront à pratiquer ou à invoquer de telles interventions médicales.

La prévision des risques a été évoquée par Madame Quéré, et surtout la balance entre le risque et le bénéfice de ces interventions. Elle doit être à la fois envisagée sur le plan personnel et sur le plan collectif ; et dans les prévisions de ces comités d'éthique, il faut veiller à la formulation qui aura sûrement une importance très grande pour la façon avec laquelle seront reçus ses prescriptions, ou ses conseils, ou ses recommandations, puisqu'on est dans une phase de recommandation. Et mieux vaut tout de suite dire que la tentative de légiférer précocément dans ce domaine est certainement très déraisonnable, puisqu'il faut que les mentalités se mettent en place, et qu'un certain consensus, et même un consensus certain, soit obtenu, avant qu'on puisse — et probablement seulement dans des cas extrêmes — mettre en œuvre véritablement une loi.

4. Un problème beaucoup plus important qu'auront à résoudre ces comités d'éthique est le contrôle de l'extension de l'usage de ces innovations, de façon à bien préciser quelles sont les normes d'indication de ces interventions de pointe, quels sont les lieux, c'est-à-dire les équipes habilitées à les pratiquer, ce qui donne une garantie de sécurité, et qui rejoint la qualité technique évoquée, et enfin, puisque nous sommes dans une société organisée avec des dotations budgétaires, choisir quelles sont justement les équipes qui pourront bénéficier d'un financement pour pratiquer les interventions. Mais ces normes seront évolutives et les comités devront redéfinir leurs positions au cours du temps.

5. Une des missions de ces décideurs sera d'avoir une attention particulière à la communication avec le public, de façon qu'ils ne s'isolent pas complètement, et qu'ils fassent évoluer les mentalités, qu'ils permettent la participation pas seulement formelle à cette décision, et qu'il y ait une espèce de va-et-vient avec le public non spécialiste qui ne peut pas rentrer le plus souvent dans la compréhension de certaines notions biologiques — au moins dans son ensemble, même si quelques-uns peuvent y arriver —. Par conséquent la mission de communication de ces organismes est primordiale.

6. Les exemples que je vais prendre, déjà évoqués en partie par Madame Quéré, sont présentés pour montrer que l'on ne peut pas être trop pessimiste, encore une fois en sachant les grandes difficultés et le côté passionnant qu'il y a maintenant pour les médecins, dont l'aspect technique du travail n'est plus l'intérêt exclusif — je parle de ce que je connais, ne voulant pas m'aventurer sur un autre terrain —. C'est-à-dire que, dans toute une série de décisions, notamment dans des médecines de pointe, il est certain que des préoccupations éthiques, même si elles sont appelées comme telles, même si elles ne sont pas à chaque fois identifiées comme telles, sont vécues dans les équipes qui prennent des responsabilités.

Pour ce qui est du diagnostic prénatal, où comme vous le savez, on peut maintenant, depuis des années de façon de plus en plus raffinée, faire le diagnostic de malformations, de tumeurs, d'anomalies enzymatiques du métabolisme, grâce aux méthodes d'investigation que sont, pour citer les principales, l'échographie, les prises de sang fœtal, ou les dosages biologiques dans le liquide amniotique recueilli par amniosynthèse, on arrive à des diagnostics prénataux de plus en plus précoces, de plus en plus précis, et de plus en plus préoccupants pour ce qui est des décisions à prendre. Il est certain que lorsqu'on laissait faire la bonne nature, on se trouvait à l'accouchement devant un enfant dont on pouvait se préoccuper sur le plan uniquement curatif, ou même décider de faire à ce moment là le maximum pour améliorer sa situation, ou bien conseiller aux parents de ne pas s'en préoccuper et de le placer en institution, lorsque les dégâts étaient trop importants, notamment dans les malformations du système nerveux. Cette attitude avait sa justification. On était dans le cadre d'une tentative de guérison ou de palliation devant un état de fait au moment de l'accouchement.

Actuellement on a des soucis supplémentaires, parce que lorsqu'on connaît quelque chose, on ne peut pas en faire l'économie dans la réflexion, et on est actuellement le plus souvent devant une situation, qui par suite de notre ignorance des procédés thérapeutiques prénataux, débouche, comme cela a été dit, sur l'avortement dit thérapeutique. Je pense que c'est une situation transitoire. Les indices sont déjà là pour montrer que quelques tentatives chirurgicales sur le fœtus ont été faites, notamment dans les malformations cardiaques. Des réparations génétiques, si elles sont encore du domaine de la science-fiction au jour d'aujourd'hui, ont tout de même des raisons de pouvoir être pratiquées. On peut se demander si les modifications d'un patrimoine génétique défectueux participent d'une bonne ou mauvaise — au sens éthique — attitude et démarche. Personnellement je pense que c'est encore dans la démarche médicale traditionnelle, mais enrichie par tout ce que l'on a appris et par tout ce dont on va pouvoir disposer maintenant, que d'essayer, lorsque toute espèce de garantie et de réflexion sur la procédure à adopter aura été trouvée.

C'est une démarche médicale que d'empêcher de naître un enfant victime, par exemple, d'une maladie de l'hémoglobine, qui va l'amener à la mort en quelques années ; et si l'on peut rétablir l'organisation normale de son globule rouge et lui permettre de se débarrasser dès avant la naissance de cette maladie, eh bien, pour l'avenir c'est quelque chose qui me paraît marqué d'un sceau positif, quelles que soient les questions qui peuvent se poser.

Autre question : quel est le prix personnel, collectif et financier de ces tentatives extrêmes qui consistent à reculer très bas la limite du poids d'un prématuré dont on espère la viabilité ? Il y a quelques années c'était 1 500 ou 1 700 grammes, cela a été 1 000 grames. On arrive maintenant à tirer d'affaire, mais à quel prix ? et au prix de quelles séquelles éventuelles des enfants de 900, 800 ou même 700 grammes à la naissance. Où s'arrêtera-t-on ?

7. Une autre question extrêmement importante est posée dans l'exemple d'une maladie qui entraîne une ambiguïté sexuelle à la naissance, c'est-à-dire que des enfants qui sont d'un sexe chromosomique féminin naissent avec des organes génitaux masculins. Dans cette maladie, le diagnostic peut ne pas être fait à la naissance, mais à retardement.

Lorsque ce diagnostic est fait tardivement, et quelques fois seulement à 7, 8 ou 12 ans, chez un enfant qui a été élevé et habitué et considéré comme un garçon, faut-il à cette date lui imposer de retourner à son sexe chromosomique, qui, stricto sensu, est celui de son patrimoine génétique ? Voilà un genre de questions qui ne peut pas être résolu de façon rigide et qui dépend des circonstances de la découverte. Ce n'est pas la même chose d'établir un diagnostic à trois jours, ou de l'établir à 12 ans.

8. Voici maintenant un autre genre d'exemple, celui d'un essai thérapeutique. On a fait de tels essais de tous temps. Chaque fois qu'un médecin prescrit un médicament, c'est un essai thérapeutique. Le problème vient de ce que, jusqu'à une date récente, notre arsenal pharmacologique n'était pas assez développé pour qu'on ait besoin de sa propre expérience, éventuellement de l'expérience des autres, lorsqu'il était instruit et qu'il lisait les journaux, mais il n'y avait pas de codification de ces essais thérapeutiques et de ces traitements.

Voilà quelque chose qui devient extrêmement positif, sous l'influence de plusieurs facteurs apparus depuis : d'une part, l'enrichissement considérable de la pharmacopée, l'apparition de très nombreuses drogues et la sophistication des traitements, et d'autre part, l'apparition des prouesses du génie génétique. Celles-ci ont permis de faire fabriquer maintenant par des microorganismes, ou par des bactéries, des hormones ou d'autres substances qui vont pouvoir être employées en beaucoup plus grandes quantités, et par conséquent d'arriver à satisfaire et à rendre service à un nombre de malades, qui, à une autre époque, devaient être choisis selon des critères qui n'étaient pas toujours strictement scientifiques, faute de quantité de produit actif disponible.

Autre élément déterminant, les progrès, sur lesquels je n'insiste pas, de la statistique et de l'informatique médicale.

Ensuite les préoccupations éthiques qui deviennent plus évidentes parmi les médecins et les chercheurs d'aujourd'hui, et enfin la multiplication des attaques dont les médecins ont été l'objet de la part des patients, aidés par les hommes de loi, en particulier aux Etats Unis, tout ceci a amené à codifier un peu les essais thérapeutiques de façon à essayer de mettre en œuvre des traitements de façon beaucoup plus solide, beaucoup plus acceptable pour les patients, et qui, une fois élaborés, représentent de façon éclatante une manifestation du respect du malade.

Ces essais thérapeutiques sont parfois très compliqués et peuvent donner l'impression d'une complication excessive. Ils font toujours intervenir une évaluation des traitements connus jusqu'à présent et apparaissant les meilleurs, de façon à n'introduire dans les traitements nouveaux que des éléments destinés à devenir plus performants que les précédents. De la sorte il y a toute une procédure qui consiste déjà à étudier un produit à l'extérieur d'un organisme vivant (in vitro), puis dans un organisme animal, ce qui soulève des questions, mais est une garantie préalable avant de l'employer chez l'homme. Lorsque cette étude d'efficacité et de toxicité a été faite chez l'animal, on peut enfin arriver au terme de nombreuses années — quelques fois cinq ou six ans après qu'on ait commencé à en concevoir la synthèse chimique — à des essais de toxicité en expérimentation humaine. Vous voyez donc le sérieux qui peut entourer une telle démarche. Mais il est certain que dans la mentalité publique en général, la façon dont on appelle de tels essais a une connotation négative, que l'on parle d'expérimenta-

tion humaine, ou que les gens prétendent qu'on se sert d'eux comme des cobayes.

Le consentement du malade est une chose fondamentale à obtenir. Maintenant le consentement a une toute autre connotation selon les pays. Aux Etats Unis, les malades sont informés par un papier qu'ils ont à signer et qui comporte de très nombreux items, et dont la seule lecture est effrayante pour n'importe qui ayant simplement mal à la tête. C'est la condition première pour rentrer dans un essai thérapeutique dont ils peuvent recevoir un bienfait. Cette démarche semble convenir à leur culture. En France de tels consentements informés sont obtenus par les médecins, le plus souvent après explication entre le médecin et le malade, mais il n'est pas devenu encore obligatoire de le formaliser par un consentement écrit dûment signé. On peut d'ailleurs se demander si ceci ne retirerait pas une personnalisation de la relation médecin-malade dans un certain nombre de cas. Ce serait une de nos craintes.

9. Je vais simplement citer deux autres exemples où me semblent s'illustrer des valeurs éthiques qu'il s'agit de maîtriser, mais qui me semblent parfaitement positives. Le premier exemple est celui de la transplantation d'organes, où il est clair, que dans des situations de détresse vitale qui ne peuvent être surmontées que par la greffe de tel ou tel organe, on doit faire appel à son prochain. Dans ces cas les problèmes sont nombreux et concernent la disponibilité de ces organes, et vous voyez la façon dont quelquefois des gens qui « attendent » une greffe de rein, peuvent essayer d'écouter anxieusement le bilan des accidents du week-end. C'est très courant dans certains services. N'est-ce pas compréhensible, d'une certaine façon ?

Et la déontologie porte aussi sur le donneur d'organes, et quel don que celui d'un organe ! Quel amour peut aller aussi loin que de donner un de ses propres organes, pour un frère, un cousin, une personne apparentée ou non apparentée, lorsqu'on le donne sans connaître le destinataire, à travers les banques d'organes. Sans compter les risques encourus par le donneur, qui, certes, ne sont pas toujours énormes, mais n'en existent pas moins d'atteinte à l'intégrité corporelle, peu ou prou selon les cas.

Citons également le moment du prélèvement — pré ou post-mortem — c'est-à-dire don volontaire et gratuit, ou bien prélèvement systématique imposé éventuellement par la société, dans tel ou tel cas, comme cela pourrait s'imaginer.

10. Le dernier exemple concerne l'accompagnement des malades mourants ou des malades pour lesquels il n'y a pas de perspective thérapeutique curative immédiate, qui, par conséquent, vont devoir relever d'un traitement de confort jusqu'à l'extrémité de leur vie. L'entraînement d'une telle équipe soignante à se poser des problèmes éthiques est très grand, puisqu'il doit y avoir une intense coopération entre cette équipe soignante, les personnes malades elles-mêmes, les familles également, de façon, d'abord à déterminer quand l'on va passer d'un traitement agressif qui continue à avoir une visée curative et dont l'exacerbation pourrait aboutir à ce qu'on appelle d'un vilain nom qu'est l'acharnement thérapeutique, pour atteindre ensuite l'acceptation d'un traitement de confort, ce qui n'est pas un abandon du malade, comme c'est quelquefois conçu à tort, mais qui est un traitement actif d'accompagnement jusqu'à l'extrémité de la vie, qui doit être décidé en commun, et qui ne peut pas être de la responsabilité d'un seul.

Je vais m'arrêter là.



DÉBAT

André DUMAS

Je ne sais pas si l'éthicienne est plus pessimiste et le praticien plus optimiste, en un certain sens n'est-ce pas plutôt lié au rôle de chacun ? Celui qui fait est toujours plus convaincu que celui qui regarde faire. Ce dernier est toujours plus inquiet. C'est une situation générale de l'homme.

Nous pouvons reprendre les idées d'Olivier Abel. Nous n'avons plus impuissance d'agir, mais faut-il agir de la manière choisie ? On aurait physiquement le pouvoir d'agir. Mais l'avons-nous psychologiquement et moralement ?

Jean ABEL

Les coûts actuels sont-ils énormes ? Sont-ils en train de diminuer ? L'espère-t-on ?

Jean-Michel ZUCKER

Il est difficile de tout passer en revue. Pour les greffes, un des domaines que je connais le moins mal, dans peu d'années, plus de la moitié du budget chirurgical des hôpitaux publics parisiens sera consacrée aux réparations et aux greffes d'organes. Et pourtant on a laissé l'exclusivité de ces interventions coûteuses à un petit nombre de centres reconnus compétents, afin d'éviter la dilution de ces moyens financiers. Une greffe de moelle osseuse coûte 200 000 francs, sans compter le traitement préalable.

Marc ATTEIA

Vous n'avez pas posé le problème du Tiers Monde qui ne peut pas se payer ces interventions riches. Ce problème éthique ne peut pas être négligé. Jusqu'où allons-nous dépenser de l'argent pour sauver des gens dans les pays développés, et jusqu'où allons-nous économiser pour laisser mourir avec un coefficient multiplicateur énorme, ceux pour qui on ne peut pas se payer ces techniques de pointe ?

Jean-Michel ZUCKER

A l'extrême, en caricaturant, si on dévoluait à l'amélioration du niveau sanitaire sur toute la planète, les moyens donnés aux médecines de pointe dans tous

les pays développés, pourrait-on élever un tout petit peu ce niveau sanitaire général ? C'est probablement faux, car il y a d'autres conditions économiques, agricoles, etc. Mais on a tendance à raisonner ainsi, et ce sont deux éthiques différentes : notre solidarité s'exerce dans un cadre géographique très limité. C'est évident.

France QUÉRÉ

Peut-on étendre votre question tout à fait légitime ? Pourquoi sommes-nous si bien habillés, pourquoi sommes-nous si bien cultivés, pourquoi sommes-nous si bien logés ? Et en disant cela je n'évacue pas la question, mais je l'étend à d'autres domaines pour mieux réfléchir.

Marc ATTEIA

Je ne pense pas qu'on puisse faire cette comparaison. Ces soins sont très coûteux et assimilables à des produits de luxe. D'ailleurs en Grande Bretagne on interdit certains traitements au-delà d'un certain âge. Bref, ces pratiques de pointe ne peuvent pas être offertes à tout le monde s'il le souhaite.

France QUÉRÉ

Effectivement il y a une injustice criante qui me blesse comme vous. Mais les progrès des diagnostics prénataux qui concernent essentiellement les pays occidentaux, ont profité à un pays comme Chypre qui était ravagé par une maladie de l'hémoglobine qui s'appelle la thalacémie. Or cette maladie est curable au prix de cinq cent mille francs par individu, ce qui aurait pris tout le budget de l'île. Or par suite des diagnostics prénataux, cette maladie a disparu aujourd'hui. Cette modeste histoire n'est pas une victoire, puisqu'on est passé par des avortements, mais elle est quand même intéressante.

D'autre part, il faut savoir que les innovations médicales sont extraordinairement onéreuses au départ, puis elles se banalisent, elles se simplifient et on obtient des traitements qui deviennent très abordables partout.

Jean-Michel ZUCKER

Et lorsqu'on supprime cette maladie à Chypre, on supprime aussi tout le coût du traitement de cette maladie chez les enfants qui en sont atteints et qui finissent par mourir à 8, 10 ou 15 ans. On retrouve aussi là une espèce de balance financière. De toutes façons, quelle que soit la technique médicale, de la plus simple à la plus compliquée, on retrouve le même problème. Des techniques beaucoup moins sophistiquées peuvent être également très coûteuses. Ainsi la prévention, qui est très coûteuse au niveau du traitement, vise à éviter l'apparition d'une maladie et engendre ainsi des économies de dépenses de santé. Là aussi il y a des choix pour le budget de la santé d'un pays, car l'argent mis à la disposition ne pourra pas servir à guérir. Faut-il consacrer 3,5 ou 10 % à la prévention ?

Prenons l'exemple de l'imprégnation par le tabac et l'alcool. Ces deux produits font capoter les budgets de santé de façon considérable, à cause des maladies cardio-vasculaires et des cancers. Mais comme l'Etat en tire un certain bénéfice et que des groupes de pression existent, comment enrayer ce cercle vicieux ? L'argent tiré du tabac par l'Etat est réinjecté dans le traitement du cancer du poumon.

André DUMAS

Est-il possible qu'une société, encouragée par ses églises, puisse décréter que tel type de médicament ou d'opération est d'un coût excessif par rapport aux possibilités globales de cette société ?

Jacques MAURY

Sur un autre registre, comment ne pas constater que nous avons entendu deux introductions de tonalité différente ; l'une était plus pessimiste ou plus inquiétante, certes, mais cela ne tient-il pas à ce que Jean-Michel Zucker s'en est tenu au domaine strictement thérapeutique (Dans lequel, à travers une émission de télévision, j'avais été bouleversé par la responsabilité qu'il exerce) ? Dans ce domaine, on peut encore tenir cette position. Mais dans tous ceux abordés par France Quéré, dans la pré-génétique, dans la fabrication du système nerveux, les questions deviennent beaucoup plus lourdes. J'aimerais lui poser une question indiscrète : « Sens-tu dans le Comité National d'Ethique, tel qu'il est constitué, la possibilité réelle de relever ces défis ? et d'en traiter de façon constructive ? »

France QUÉRÉ

Je n'ai pas senti, quant à moi, de différence d'optimisme ; si j'étais généticien ou pédiâtre, je serais enchanté de faire ce travail là, avec des armes tellement plus puissantes dans ma main. Pensez au médecin d'autrefois, c'était un homme qui avait compassion, mais il ne faisait pas beaucoup plus. Maintenant tout d'un coup, ces gens là font des miracles. J'aimerais dépasser la partie mécanique thérapeutique et guider les gens dans leurs choix si j'exerçais ce métier. Les malades sont souvent désemparés. Essayer de les guider pour accepter un enfant qui n'est pas tout à fait conforme aux normes ou à leurs vœux — ou au contraire prendre sur soi le joug d'une décision qu'ils ne peuvent pas prendre tout seuls. Je comprends donc très bien la joie ou l'allégresse avec laquelle travaillent les praticiens et les généticiens.

Ceci dit, il est évident qu'un comité d'éthique fonctionne un peu comme le décalogue. Tout est presque négatif. Ne fais pas ceci, ne fais pas cela... Ça permet de faire beaucoup de choses positives sur lesquelles il ne dit rien ! Il aménage le champ de notre liberté. Mais, évidemment, la première démarche éthique consiste à dire « attention ! ». Or, d'emblée, sans le vouloir, au Comité National d'éthique, nous avons été débordés par tous les problèmes liés à la procréation, et mis en présence de demandes d'une extravagance folle, qu'aucun d'entre nous n'aurait pu imaginer au préalable. Or les avis portés à ce moment-là et autour de ces sujets, étaient des avis concrètement restrictifs, parce que nous sentons très bien la demande qui vient du public qui est d'autant plus extravagante que la puissance médicale grandit. Au Comité National d'Ethique notre travail consiste à remettre la puissance médicale dans des voies raisonnables, mais ne surtout pas l'embarquer dans la déraison d'une demande vertigineuse.

Marc ATTEIA

Sur le problème atomique, il y avait des savants qui n'étaient pas regroupés dans un comité d'éthique, comme Rostand et d'autres. Et à une certaine

période, partout ils ont mis en garde les gouvernements contre les dangers de l'armement atomique. Or qu'a-t-on constaté ? En fait ils n'ont eu aucun impact. Alors pourquoi pensez-vous que ce Comité d'Ethique aura plus d'impact ? Qu'est-ce qui va vous donner le pouvoir d'infléchir des décisions contre l'avis de groupes de pression importants ?

France QUÉRÉ

C'est clair, nous n'avons aucun pouvoir. Et heureusement pour nous ! Nous serions déjà corrompus. Nous n'avons ni salaire, ni pouvoir, c'est la condition même de l'honnêteté intellectuelle. La seule chose que nous pouvons faire est de proposer des avis au gouvernement et à l'opinion. Nous espérons agir sur l'opinion, essayer de l'éclairer, et surtout nous aimerions assez que le gouvernement prenne au sérieux les avis que nous donnons, mais ils sont quelquefois négligés, on ne sait pas au juste ce qu'il en est fait. Dire qu'on est totalement impuissant, cela se peut, mais toujours est-il qu'aujourd'hui il n'est pas un laboratoire de recherche qui n'ait ces préoccupations. C'est devenu une sorte de réflexe éthique.

D'autre part un chercheur ne peut pas faire n'importe quoi dans son laboratoire. Il a contre lui, en France par exemple, des traditions humanistes, chrétiennes, laïcisées peut-être, mais qui gardent quand même des principes efficaces. Il n'est pas corrompu.

Marc ATTEIA

Et les médecins qui travaillent sur la guerre bactériologique ? Qui les contrôle ?

Jean-Michel ZUCKER

Il y a des laboratoires de recherche qui font ce qu'on appelle communément des manipulations génétiques. Ces laboratoires sont hautement protégés, ils ont des normes, et ils doivent rendre compte de leurs travaux, ils ont des contrôles de leur évaluation. Mais il n'est pas inimaginable que leur activité, si elle ne l'est pas encore complètement, devienne contrôlée. Evidemment on ne peut pas écarter l'idée que certains laboratoires échapperont à ce contrôle, mais cela va devenir très difficile, quand on sait l'enjeu très important parmi les scientifiques, que représente la publication. Etre le premier à trouver quelque chose. Et pour être le premier, il faut se placer dans la compétition internationale, et si on s'y place, on est obligé de rendre compte et de publier. Donc, même s'il n'y a pas une transparence absolue, on sait que des choses dangereuses sont faites, les précautions prises ne sont peut-être pas toujours suffisantes et peuvent être améliorées.

De toutes façons il est vrai que disposer de l'atome, disposer des recombinaisons génétiques, comporte un risque.

Je n'en ai pas parlé car cela a été évoqué par Madame Quéré avec qui je suis tout à fait d'accord sur les risques de dérapage qui existent. Il y a aussi des perversions éthiques qui consistent à se prémunir contre le risque de sida transfusionnel en se faisant recueillir son propre sang et en se le mettant au frais pour le jour où on en aura besoin. Cela pose des questions, cela aussi.

Colette HIRTZ

La notion de vie, de naissance par exemple, n'est plus la même dans la mesure où il y a tous ces examens prénataux, et ces précautions et ces rattrapages d'enfants. D'autre part, les manipulations modifient la vie. D'autre part il y a les problèmes de l'acharnement thérapeutique, du coma dépassé. Autrefois c'était simple, un enfant naissait, une personne mourait. Il y a maintenant une sorte d'obscurité sur le début de la vie et sur la mort. Notre société qui exacerbe apparemment le prix de la vie, qu'elle traite fort mal par ailleurs, a fait de la mort, à la fois quelque chose de masqué et de mauvais. Dans certains cas, certaines morts valent mieux que certaines vies.

France QUÉRÉ

Vous posez le problème de la qualité de la vie. Qui va apprécier ce problème énorme ? Il est laissé à la finesse, non pas à l'esprit de géométrie, car il faut de l'esprit de finesse en médecine aujourd'hui. Il est vrai aussi que la définition de la mort change tous les cinq ans. Autrefois c'était le miroir avec un peu de buée, maintenant nous en sommes à deux électroencéphalogrammes plats et ça va changer encore... 48 heures d'intervalle, perte de réflexes... On ne peut pas vous répondre théoriquement. C'est vrai qu'il y a des morts délivrance. Il y a une sorte de bon sens médical. On « débranche » des gens, c'est un fait, mais il y a aussi beaucoup de « maintenus ». Berck, c'est cela. A Paris, des services ne comportent que des gens qui vivent de manière totalement artificielle, avec un espoir de récupération absolument négligeable.

Jean-Michel ZUCKER

En partageant cette analyse, je voudrais préciser que l'appréciation qu'on peut avoir du prix de la vie est extrêmement variable suivant les familles, les intéressés, les équipes soignantes. Là encore, il y a des garde-fous. Pourquoi dans une équipe on attendra six jours, et dix dans une autre ? Et... dans une autre pas du tout ? Il y a des notions statistiques, des espoirs, des probabilités connues qui interviennent. Il est impossible de légiférer. Cela deviendrait fou et interdirait aux équipes responsables de prendre leur responsabilité devant une situation donnée, et si on perd cela, on perd ce qui fait la valeur, le prix de la relation entre l'équipe soignante et un malade qui lui est confié, et qui, alors, ne pourrait plus avoir confiance.

France QUÉRÉ

A l'hôpital Cochin, en néonatalogie, il y a des enfants extrêmement abimés en survie artificielle. Pour débrancher l'un d'eux, il faut que toute l'équipe se réunisse, fasse appel à des collaborateurs étrangers, et s'il y en a un seul qui émet un véto, on maintient en vie. Toutes les garanties morales possibles sont données dans ce service exemplaire.

Un INTERVENANT

A l'intérieur du Comité d'Ethique, comment arrivez-vous à un avis commun malgré les familles spirituelles différentes ? Sur quels critères vous mettez-vous d'accord ? Qu'appelez-vous « raisonnable » ?

France QUÉRÉ

Eh bien si vous pensez aux divergences d'ordre spirituel entre les divers membres, je vous dirai que je suis sidérée par le Comité National d'Ethique à cet égard. Il comprend vraiment toutes les couleurs possibles, sur le plan de la philosophie ou de la politique. Eh bien, néanmoins, nous avons toujours obtenu un consensus sur la possibilité à choisir devant un problème précis donné, quelles que soient nos convictions éthiques générales — sauf dans un cas dont je vais vous parler — Dans l'ensemble, nous sommes tous d'accord sur le respect de la personne, et tous, nous pouvons nous suffire de la maxime de l'impératif catégorique de Kant qui dit en gros : « ne traite pas ni toi-même, ni autrui comme un moyen, mais comme une fin ». Ceci a une valeur opératoire éminente, ce qui fait que nous n'avons absolument jamais été en conflit. Nous sommes toujours arrivés à un consensus, de sorte que nos projets d'avis étaient vraiment les projets d'avis de tout le monde. Sauf une fois.

C'était en décembre dernier, où pour une question apparemment annexe : que faire devant les embryons congelés surnuméraires ? on les garde, car neuf fois sur dix l'opération échoue. Quand la grossesse est avérée, on les garde encore. Quand elle accouche, on attend encore quelques mois. Si l'enfant va bien, le problème commence. Et nous nous sommes divisés. Il y avait la branche stricte disant : « ils doivent disparaître », et l'autre qui disait « grâce, si la dame désire donner un petit frère ». Nous nous sommes divisés sur le délai de survie des embryons (les uns réclamaient 18 mois, les autres se limitant à 11-12 mois). C'est la seule fois, où d'ailleurs ces divergences ont été mentionnées dans le projet d'avis. Il est miraculeux qu'on ne soit pas davantage divisé.

Je dois vous dire que les divergences ne viennent pas des familles spirituelles, mais plutôt des générations de chercheurs, ou des formes d'esprit différentes des biologistes ou des juristes qui entrent volontiers en collision.

Un INTERVENANT

Ne serait-il pas souhaitable qu'il y ait aussi un représentant de l'autorité judiciaire et un représentant de l'autorité politique, auprès de l'équipe qui décide d'arrêter des soins pour un jeune enfant ou une personne âgée, de façon à ne pas laisser ce rôle du don de la vie et de la mort entre les seules mains du médecin ?

France QUÉRÉ

Les cas les plus fréquents où on a besoin que le médecin ne décide pas seul ne sont pas ceux des enfants très gravement atteints dont je parlais à Cochin, mais ceux des diagnostics prénataux, où un projet d'avis a demandé que ce soient les parents qui choisissent. Quant à mettre un représentant politique, franchement... je ne sais pas.

Jean-Michel ZUCKER

Surtout pas de représentant politique ou syndical ou judiciaire, qui ne se distingue en rien de n'importe quelle personne tout à fait étrangère au problème, complètement étrangère à ce que vit une famille ou un malade, à ce que vit une équipe soignante. A cette question provocante que vous avez cherché à poser, nous y répondons de façon très ferme.

Une INTERVENANTE

J'ai été très frappée de la question sur la disproportion démesurée qu'il y a entre les frais entraînés par certains malades, ici, en France, et l'absence de crédits, choquante, pour des malades simples dans le Tiers Monde. Il paraît fou de dépenser des centaines de milliers de francs pour un malade, alors que des sommes bien moindres permettraient de sauver des milliers de gens de la cécité, pour prendre un seul exemple. On peut dire que c'est « leur problème ». Mais chez nous, il y a aussi des disproportions immenses entre la peine qu'on se donne pour sauver un malade, un petit enfant de 700 grammes, dont je ne nie pas la valeur de la vie, immense et unique, et entre les sommes moindres, mais très grandes, dépensées pour supprimer des centaines de milliers de petits enfants de 700 grammes par l'interruption volontaire de grossesse, parce que c'est le choix des familles.

On a particulièrement discuté dans nos Eglises Réformées du droit des familles à avoir ou ne pas avoir d'enfants et ce furent des discussions pilotes pour nos frères catholiques, et puis pour toute la société française. Ce droit à choisir, promu par le Planning Familial, avec le soutien des mouvements comme Jeunes Femmes ou de personnes comme André Dumas, ne doit pas être nié. Mais quelle disproportion fantastique entre la peine qu'on prend pour sauver un enfant et ce gaspillage immense de tous ceux qu'on empêche de naître que nous avons admis et que nous avons fait légaliser par l'Etat en France !

Je ne suis pas systématiquement contre l'IVG, mais il y a un effrayant problème d'éthique non résolu. Quels arguments pour défendre cette formidable distorsion. L'un de vous a parlé de perversion éthique. Il me semble que nous y touchons là.

Et malheureusement, je crois que le politique intervient, que nous le voulions ou non, dans les choix éthiques, de par les financements de la santé. Si en Angleterre, on limite la survie des vieillards, c'est bien parce que les budgets de la santé on atteint un sommet qu'on ne peut plus dépasser.

Jean-Michel ZUCKER

Nous ne disons pas qu'il ne doit pas y avoir de politique, ou éventuellement de financier dans un comité d'éthique. Notre réponse précédente avait trait à une seule question précise sur la décision d'arrêt des soins dans un cas précis ponctuel. A un niveau de garde-fou, il est évident que les budgets sont contraignants, et qu'il y a des choix à faire.

André DUMAS

Je pense que quand on traite un cas, on doit ne regarder que ce cas, et pas comparativement les autres cas, pour savoir si celui qu'on traite est avantagé ou désavantagé. Les situations hospitalières où l'on trouve côte à côte un service de néonatalité qui prend un soin fou pour conserver des prématurés et un service d'interruption volontaire de grossesse, sont des situations, il est vrai, tout à fait choquantes. Mais il me semble que quand on s'occupe de quelqu'un, on ne doit pas faire de comparaison.

En ce qui concerne les finances publiques, jusqu'à quel point une collectivité ne doit-elle pas codifier que telle situation est trop coûteuse ?

Et pour l'avortement, il ne faut jamais dire qu'il y a des quantités de vie gaspillées d'un côté et qu'il y a un peu de vie ultra conservée de l'autre. Car chaque vie est individuelle.

France QUÉRÉ

C'est évident que ce scandale est monstrueux. Cela dit, il y a une loi. Si on revient en arrière, on va se retrouver devant un autre problème qui est celui des femmes. Si l'avortement n'est plus protégé par une loi, il n'est plus médicalisé. S'il n'est plus médicalisé, comme dit Saint Jérôme cela fait deux morts au lieu d'une. Là il n'y a pas de vertu. On cherche le moindre mal, c'est tout ce qu'on peut faire. C'est bien modeste.

Daniel VINARD

La question n'est-elle pas théologique ? La vie est-elle sacrée ou sacralisée au point que nous engouffrions ces sommes fantastiques ? C'est une question théologique que je pose.

France QUÉRÉ

On ne m'a jamais posé cette question. Jamais je n'avais vu la théologie amarrée à de la finance. Je suis prise au dépourvu. Je vous réponds avec ingénuité. Je dis oui. Oui, ça vaut la peine.

Il y a des choses qui peuvent marcher sans beaucoup d'argent. On peut faire de la musique, on peut peindre, on peut lire, ce n'est pas ruineux. La santé, ça coûte forcément très cher et on ne peut pas faire autrement. Si on commence à limiter... Si vous saviez le prix du SIDA, la journée d'hôpital, les sommes engouffrées par la recherche dans le monde... Nous allons buter sur une limite, car les réserves de l'Etat ne sont pas inépuisables. Je crois que tout ce qu'on peut faire, il faut le faire.

Jean-Michel ZUCKER

Il y a une limite collective, c'est le budget de la santé dans un pays, mais il n'y a pas de limite individuelle. André Dumas l'a fortement dit.

Demandez-le aux familles des intéressés et vous verrez leurs réponses, et vous verrez comment vous réagissez si vous êtes personnellement concerné ou si cela concerne un de vos proches. La réponse est donnée.

André DUMAS

Georgina Dufoix a dit que la moitié des dépenses de la sécurité sociale vient des deux derniers mois de la vie humaine, à quelque âge que ce soit. Alors la solution simple est-elle de les tuer deux mois avant ? Seulement, on ne sait pas comment faire ?

Jean-Michel ZUCKER

C'est la solution du sapeur Camembert.

Roger MEHL

La difficulté soulevée par Daniel Vinard vient de ce qu'il a utilisé le mot « sacralisé ». Effectivement, nous n'avons pas à sacraliser la vie. Tout simplement, la vie est une création de Dieu, et par là elle est précieuse et demande à être respectée. Ce n'est pas du tout de la sacralisation.

Michel RIBSTEIN

La France a découvert, il y a quelques jours, que 40 000 malades mentaux étaient morts de faim pendant la deuxième guerre mondiale. Y a-t-il en France une instance éthique qui pourrait dire à l'opinion que ça n'a été à cette époque que la caricature de ce qui continue d'exister. La France ne sait pas que les malades mentaux ne sont pas traités chez nous comme les autres malades somatiques. Dans les services publics français, les vieillards qui sont dans les hôpitaux psychiatriques n'ont pas chacun un fauteuil pour s'asseoir, ils n'ont ni table, ni chaise, ni chambre, comme les autres gens. Il y a une injustice à leur égard, et quand on l'a tout à coup révélée à propos de ces 40 000 personnes qui sont mortes, on a dit « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi est-ce que les psychiatres ne l'avaient pas dit plus tôt ? » Comment pourrait-on trouver un moyen pour que les psychiatres puissent dire maintenant, que dès qu'il y aura un peu moins d'alimentation en France, on recommencera à faire mourir 40 000 personnes. Car ils sont traités différemment.

D'autre part, nous disposons depuis trente ans dans le monde de médicaments neuroleptiques, qui agissent sur la pensée. Ces médicaments sont utilisés par des gens qui ont pouvoir sur d'autres gens de modifier leur pensée, sans toujours leur laisser le choix de dire oui ou non. On le fait évidemment pour leur plus grand bien. Je suis psychiatre et j'en suis, de ceux qui imposent ces médicaments. Or tout ceci n'est pas forcément codifié. Selon le service de psychiatrie où tombent les gens on modifie leur pensée, c'est-à-dire leur altérité, et s'il n'y a pas d'altérité, vous l'avez dit, il n'y a pas d'identité. Or on agit sur la pensée, et non plus sur le corps, selon des procédés non codifiés.

Ces problèmes éthiques de la psychiatrie me semblent trop méconnus.

France QUÉRÉ

Dans l'Etat de New York, la moitié du budget de la santé concerne les maladies mentales. En France, je crois que c'est le tiers ? De toutes façons c'est énorme.

Jean-Michel ZUCKER

Comment les psychiatres qui sont le mieux informés, peuvent-ils faire émerger cette question, et en saisir un organisme comme le Comité National d'Ethique ? Y a-t-il une masse critique du personnel médical psychiatrique ou des soignants psychiatriques qui soit susceptible de poser la question ? Car cela peut difficilement venir du public.

Michel RIBSTEIN

Ce n'est pas un cas isolé. Dans l'ensemble des hôpitaux psychiatriques français, les malades mentaux, simplement sur le plan hospitalier, ne sont pas traités comme les autres malades. Qui peut s'en révolter ? Les chefs de service le disent à leur directeur d'hôpital qui le dit à la DDASS qui le dit au préfet, et puis, ça s'arrête là. Il n'y a pas de voix, car il n'y a pas de répondant dans le grand public. Quand les gens amènent leurs vieillards, leurs grands-mères qui sont en train de devenir gâteuses, etc... ils nous disent « mais on ne peut pas la laisser là, vous ne voyez pas comme c'est sale, c'est coincé, ils sont dix dans une chambre », si on leur répond « allez le dire au préfet », ils ne le font pas. S'ils ont de quoi, ils la laissent dans une clinique privée. S'ils n'ont pas de quoi, ils la laissent chez nous.

Les psychiatres ont envie de dire : « nous le savons, mais c'est la faute de la France, pas la nôtre ». Qui peut le dire ?

André DUMAS

France Quéré a dit qu'il était important de laisser à la nature son indétermination. C'est merveilleux de se dire « je reçois un enfant » et non pas « je conçois ou je fabrique un enfant ». Ceci étant quand l'indétermination est mauvaise, s'il y a une hérédité néfaste, des cas à risques, il faut intervenir.

Alors comment d'un côté laisser respecter l'indétermination, et de l'autre côté, intervenir pour éviter les catastrophes héréditaires ? Est-ce possible ?

France QUÉRÉ

Je crois que les catastrophes de l'hérédité sont attentatoires à la liberté du sujet tout au temps que ma convenance si je veux tel ou tel enfant. Ce qui est à préserver dans le sujet naissant est cette future liberté qu'en général la nature assure assez bien. Or il y a quelques cas d'exceptions : ceux-là il faut les traiter. Cela ne fait aucun doute. Si on ne les traite pas, ce sera la souffrance du sujet, son aliénation.

Je pense à quelque chose qui existe déjà. Nous marchons vers la détermination du sexe dans les délais légaux de l'interruption volontaire de grossesse. Vous avez déjà des « candidats » à un garçon ou à une fille. Nous n'avons pas le droit.

De la même manière, je crois qu'il faut quand même savoir accepter des infirmités mineures ou relatives, même un peu encombrantes : un amblyote peut vivre. Un enfant n'est pas un adulte. Il y a quelque chose d'imprévisible, il y a un esprit de parade foudroyant. L'handicap d'un petit infirme peut nous sembler lourd. N'empêche que il trouve à vivre, il fait quelque chose. Il faut se méfier de vouloir l'athlète, le bel éphèbe. Bientôt, quand on déterminera le psychisme, alors qu'est-ce qu'il faudra ? Einstein ? Mozart ? Il faut savoir accepter des handicaps légers. Or un danger réel, est celui d'une demande tyrannique de la part de celui que j'allais appeler le consommateur.

Jean-Michel ZUCKER

C'est pour cela qu'il faut limiter les investigations à certains groupes à risques. Il faudrait arriver à concevoir qu'on ne cherche pas à déterminer le sexe de l'enfant chez toutes les femmes enceintes, sauf bien sûr s'il y a une maladie liée au sexe. Mais les groupes à risques et les malformations représentent un très petit pourcentage. Il faut donc faire l'effort de ne pas étendre sans contrôle ces investigations à toute la population. Car, à partir de ce moment-là, l'exigence de perfection dont a parlé France Quéré, n'a pas de raison de s'arrêter.

André DUMAS

Alors je vais poser la question classique : si l'année prochaine, on découvre le moyen de prévoir le sexe, allez-vous chrétiennement ou humainement interdire cette prévision du sexe, sous prétexte qu'il faut maintenir l'indétermination ? Je trouve qu'une famille qui aurait cinq filles serait très contente d'avoir un sixième garçon, et inversement. Comment jouer la chose ?

France QUÉRÉ

Non, non, non ! Là il faut être clair. Il ne faut pas le dire. La nature fait bien les choses. Vous savez que la mortalité masculine est très légèrement supérieure à la féminine, car les hommes sont, comme chacun le sait, le sexe faible. Et la nature, avec beaucoup de finesse, a créé un très léger supplément de garçons qui permet de pallier cette faiblesse masculine. Or si le sexe devient déterminé par nous, nous allons casser l'équilibre démographique, et les conséquences sont totalement imprévisibles. Cinq filles, six, on n'en n'est pas à une près !

Jacques de ROBERT

Je suis un peu choqué de voir le groupe évacuer les questions posées par notre ami psychiatre, et sembler se cantonner dans ce qui est technique, dans ce qui est nouveau, et refuser des problèmes d'éthique tombés dans la banalité, mais au fond, que nous connaissons mal. N'y a-t-il pas un refus devant ces questions ?

France QUÉRÉ

Je crois que le sort des malades mentaux diffère beaucoup d'une région à l'autre, d'une pathologie à l'autre. Je n'imagine pas que ce qui a été dit est valable pour tous les hôpitaux psychiatriques.

Michel RIBSTEIN

Si.

France QUÉRÉ

De toute manière, je ne peux pas répondre, cela sort de ce qu'on fait au Comité National d'Ethique, on ne traite pas ce genre de problème. Je n'ai pas de compétence.

Jean-Michel ZUCKER

Mais le sens de la question est précisément qu'on ne voit pas pourquoi le Comité National d'Ethique ne discuterait pas de la qualité de la vie des malades mentaux dans les hôpitaux français.

France QUÉRÉ

Il y a une raison très forte. Le Comité n'a été créé que pour étudier les problèmes éthiques liés au développement de la recherche médicale. Or si nous nous élargissons, nous pouvons aussi bien parler du statut de l'infirmière dans l'hôpital, des accidents de voiture, de n'importe quoi. On a déjà beaucoup de problèmes. Il s'en traite à la section technique à peu près dix par mois. Si en plus, il faut voir arriver tout le social, tout le politique, toute l'intendance, on n'en sort plus. En tout cas, ce n'est pas dans les textes constitutifs.

Marc ATTEIA

Je constate en vous écoutant que le meilleur des mondes est déjà bien installé, et finalement, ce qui m'afflige le plus, c'est cette infantilisation où l'on arrive, en ayant besoin d'experts pour déterminer ce qui est valable ou non pour la médecine. Ce qui rend les gens si apathiques c'est le grand nombre d'experts dans tous les domaines. Si vous parlez du nucléaire, on vous dira « êtes-vous ingénieur ? ». Si vous vous mettez à parler de stratégie militaire, on vous dira « mais monsieur, qu'avez-vous comme diplôme ? ». Si vous parlez de théologie avec une certaine légèreté, on vous fera comprendre que vous êtes à côté de la plaque, parce que vous ne savez pas assez de choses. Si vous vous adressez à un médecin pour discuter avec lui d'une thérapeutique qu'il vous propose, s'il vous connaît bien, il acceptera un peu, sinon il vous enverra promener en vous disant qu'il a autre chose à faire. Bref, on vit dans un monde où il y a un certain nombre d'experts qui sont juxtaposés et qui discutent entre eux. Or n'avez-vous pas été promue, selon des critères que j'ignore dans ce Comité d'Ethique, à ce statut d'expert. Cela m'inquiète.

France QUÉRÉ

Je réponds. Oui en effet pourquoi moi et pas d'autres, car je n'ai aucune compétence et je ne suis pas un expert médical. Vous dites deux choses contradictoires : et je ne suis pas expert d'où mon incompétence, et je serais expert et envahissante.

Marc ATTEIA

Il y avait un domaine où il n'y avait pas encore d'experts, et on a réussi à en créer. Il y a une nouvelle catégorie d'experts qui vient de naître.

France QUÉRÉ

Pas du tout ? C'est tout le contraire. Jusqu'ici les premiers comités d'éthique ne comportaient que des médecins, la grande innovation, et celle du Kremlin Bicêtre, exemplaire à cet égard, puis du Comité d'Ethique : il y a plus de non-spécialistes que de spécialistes. Que peut-on trouver à y redire ? Il y a une dizaine de juristes au Comité...

Marc ATTEIA

Ce sont encore des experts, et vous-même, on ne vous a pas choisie n'importe comment...

France QUÉRÉ

Oui, c'est vrai qu'on ne peut pas prendre n'importe qui, on ne peut pas prendre l'homme de la rue, il faut voir le bagout des spécialistes, et il faut avoir une certaine habitude de l'abstraction, ou une certaine souplesse de l'esprit, pour s'habituer à discuter de disciplines auxquelles on est étranger devant ces gens-là. On ne peut pas prendre absolument n'importe qui. Vous êtes drôle ! Vous aussi en êtes un de parler comme vous le faites. L'homme de la rue ne le fera pas.

Jean-Michel ZUCKER

Les décisions sont devenues tellement difficiles à prendre qu'au contraire, on ne les laisse plus à une seule personne, et que dans les cas difficiles, on les soumet à un comité qui n'est pas un comité d'experts, mais qui est un comité, dont je dirai, sans connotation péjorative, ou optimiste, qu'il est un comité de sages. C'est-à-dire des gens qui ont accepté de réfléchir gratuitement sur les problèmes. On peut les changer, une rotation est nécessaire, mais enfin, c'est extrêmement précieux qu'il n'y ait justement pas de spécialistes.

Marc ATTEIA

Par l'évolution de la médecine, on est obligé de faire impliquer à nouveau des gens qui vont maintenant être des experts dans ces domaines là...

Jean-Michel ZUCKER

Pour éviter qu'il n'y ait des catastrophes.

France QUÉRÉ

L'idéal serait-il le médecin selon Molière ? Il suffit de mettre une robe alors. Et d'autre part, vous avez dit que les gens sont apathiques. Je m'inscris en faux. Je reçois tous les jours une demande de conférence pour l'éthique. Ils veulent savoir.

Jean-Michel ZUCKER

Je voudrais relever un mot. Vous avez parlé d'infantilisation ; il y a toujours une tendance des soignants, des médecins en particulier, de traiter par le mépris de temps en temps la demande des malades. Si c'était possible, il y a encore quelques années, ça n'est plus possible. La demande des malades est telle qu'on est obligé de leur donner des informations. Et je dois dire que la qualité et la quantité d'informations qu'on donne actuellement, et le temps qu'on passe comme soignant avec les malades, sont en constante progression. Comment faire autrement ? C'est une évolution complète et très positive, qui va contre la notion d'infantilisation. Je ne dis pas qu'elle est évacuée en totalité, mais on lutte très sérieusement contre cette tendance.

Une INTERVENANTE

Je pense que vous parlez en tant que chrétien dans ces comités d'éthique. Vous avez donc une parole spécifique sur la valeur de la vie, car on peut avoir une notion de la valeur de la vie sans être chrétien. Alors quand André Dumas a parlé de don de la vie, vous avez parlé vous d'indétermination et vous avez prononcé le mot « hasard ».

France QUÉRÉ

Il y a une part de hasard évidemment.

Une INTERVENANTE

Ça dépend ce qu'on appelle le hasard. Bref, je trouve que nous n'avons pas de parole, en tant que chrétien, vraiment. Lisez dans la presse, en ce moment, cette demande des scientifiques qui s'arrêtent de faire leurs recherches en disant « attention il faut réfléchir ! » C'est déjà bien, c'est une sorte de morale naturelle, mais nous, avons-nous devant cet appel une réponse à donner en tant que chrétien ? sur le début de la vie, sur la valeur des embryons, et n'est-ce pas un meurtre de faire un avortement ?

France QUÉRÉ

Je vous dirais en tant que chrétienne, que devant des cas comme ceux que vous évoquez, il n'y a pas de loi générale, il n'y a que des cas d'espèce, et chaque cas doit être regardé dans sa singularité, avec respect et avec sérieux, c'est tout ce que je peux dire en tant que chrétien.

Une INTERVENANTE

Mais on a fait voter des lois sur l'avortement.

France QUÉRÉ

Oh ! le moins possible, et la loi sur l'avortement est purement opératoire, pour la raison qu'on a dite — pour mettre de l'hygiène, de la médicalisation sur un acte qui était sauvage.

André DUMAS

Sur ce dernier point, question toujours très sensible, je comprends très bien que dans la France entière, la légalisation de l'avortement en cas de détresse ait pu être ressentie comme une non-défense de la vie, mais ceux qui étaient pour la loi n'étaient pas pour une non-défense de la vie, ils étaient pour l'aide à une femme en situation de détresse. Il faut toujours penser que l'autre a aussi une perspective morale.

En dernière analyse, cela ne dépend pas des experts, cela dépend des députés, lesquels dépendent de ceux qui les élisent. C'est la seule façon de faire.

Une INTERVENANTE

J'ai mal ressenti que France Quéré soit attaquée dans ce qu'elle représente elle-même et dans le fait qu'elle occupe une position au sein du Comité d'Ethique. On ne peut pas remettre en question l'IVG et la loi Weil, on ne peut pas mêler la théologie à cela, c'est d'abord une question de femmes. Quel est le droit à la vie de cet embryon, c'est d'abord le regard d'amour de la mère. Les autres n'ont rien à voir là-dedans.

4. UN TÉMOIGNAGE



NOTE INTRODUCTIVE

Georgina Dufoix a tout de suite situé son témoignage sur un registre très personnel, citant les amis qu'elle avait dans la salle et les remerciant de ce qu'ils lui avaient apporté tout au long de sa vie (y compris son ancien chef de classe et son médecin d'enfance...). Elle avait décidé de faire six heures de route pour être à Grenoble dès 8 h du matin, et de retour à Nîmes à 13 h pour un déjeuner chez elle, pour manifester l'importance de ce dialogue, dialogue qu'elle voudrait pouvoir continuer, car sa position, ses réponses sont celles du moment et sont susceptibles d'évoluer selon le cheminement de son histoire. Elle a dit son plaisir d'entamer ce dialogue compte tenu de nos racines culturelles communes, et de nos espérances communes, car dit-elle « pour nous les mots ont parfois le même sens, et les mots, c'est l'essentiel. Au commencement était le verbe, cela peut s'entendre de multiples façons, mais aussi de la plus simple et de la plus pratique possible. Et quand les mots ont un même sens, déjà une bonne partie du chemin est faite. »

Pour éviter toute altération du sens global et intime du témoignage personnel de Georgina Dufoix dont nous donnons ici de larges exrtraits, l'ACPU interdit toute reproduction totale et même partielle de ce témoignage qui doit être considéré comme une conversation privée entre elle et les participants au congrès. Le relevé en est approximatif et n'a pas été relu. Il ne saurait donc être considéré comme un texte définitif qui l'engage.

Elle a répondu d'abord aux quatre questions issues du débat de la veille que lui a posées Olivier Abel au nom de l'assemblée.

Olivier ABEL :

— *Voici la première question :*

On peut aborder le problème de l'avortement en se disant : il y a des coûts sociaux, et le politique est obligé de décider, ou en pensant : il y a des problèmes vécus, vécus par les femmes.

Le politique prend des dispositions qui sont valables en général, dont il sait qu'elles sont les moins mauvaises pour le plus grand nombre, selon une sorte de logique du moindre mal.

Peut-être, éthiquement, ne le voudrait-il pas ou cela lui pose-t-il problème ? Alors vous-même, dans quelle mesure avez-vous été devant ce genre de questions, et comment sentez-vous ce genre de problème ?

Georgina DUFOIX

— Vous me faites entamer le débat par l'avortement. Ce n'est pas évident de répondre d'emblée. En fait je vais essayer de témoigner de ce que j'ai vécu et de mes difficultés. Si vous avez l'impression que je m'éloigne du sujet, ne vous inquiétez pas, je ne l'oublie pas. Simplement l'avortement est une des questions qui me pose et qui m'a posé problème. Pour moi l'avortement est l'arrêt d'une vie, c'est complètement simple, clair, évident.

Je n'ai pas voté la loi parce que le Parlement l'a voté avant que je ne sois député, mais si j'avais été député sous Simone Weil, je l'aurais votée, et j'ai participé à l'action qui a conduit à la faire rembourser. Mais pour moi, c'est l'arrêt d'une vie. La difficulté est donc : comment assumer l'un et l'autre. Elle n'est pas neutre pour moi. Je ne pose pas le problème en disant que c'est la loi du plus grand nombre qui va rendre service à un certain nombre de gens. Je vais essayer de dire « je » complètement et de vous dire comment je me suis trouvée, je me trouve, devant cette question, et comment je me débrouille avec ma conscience, avec ma culture, et avec l'environnement.

Je ne prétends pas que ma position soit universelle ou même simplement transposable. Je vous dis moi aujourd'hui : j'ai 43 ans et voilà exactement comment je réagis devant ce genre de problème. Je suis aujourd'hui député, j'ai été hier ministre, et avant-hier mère de famille, et je suis en train de redevenir mère de famille. C'est cette personne-là qui vous parle aujourd'hui. Ne pensez pas que je puisse avoir l'idée de transposer. Je témoigne. « Point ». Vraiment « Point ».

Comment faire quand on sait que l'on est devant une action collective et que cette action collective n'est pas semblable à ce que vous pensez comme étant le meilleur pour l'humanité. Pourtant vous êtes obligé de le faire. C'est un point très difficile. Je m'en suis aperçue au long de ma vie et en particulier de ma vie ministérielle, qui, en fait, n'a été qu'une accélération de la vie ordinaire, une accélération à la puissance mille. Dans les difficultés comme dans les joies, cette période d'accélération considérable m'a permis de me rendre compte, qu'au fond, le bien et le mal en termes sociaux étaient extraordinairement difficiles à déterminer. Une chose qui était soi-disant bien un jour était mal le lendemain, et très concrètement ce qui avait été considéré comme bien, il y a 30 ans, était considéré comme mal aujourd'hui et réciproquement.

Une petite histoire m'a beaucoup frappée et beaucoup aidée. Je vais vous la raconter pour essayer d'avancer dans cette réflexion. C'est une histoire en trois

épisodes. C'est l'histoire d'un parisien, veuf, père de sept enfants, un monsieur bien comme il faut, tout à fait sympathique, la conscience en paix, qui mène une belle vie.

Il se balade un beau jour de printemps sur le pont Alexandre III, un grand pont, haut sur la Seine. Il se promène, il arrive de la rive droite à la rive gauche, et que voit-il ? un enfant qui échappe à la surveillance de sa mère, qui tombe à l'eau et qui se noie. Il ne fait ni une ni deux, il plonge et il récupère le gamin. Il le ramène sur la rive. Oh miracle ! C'est un homme qui a sauvé un enfant. Il a fait le bien. Il a donc eu la bonne attitude devant ce que la vie lui envoyait, devant un gosse qui se noyait devant lui. C'est le premier épisode.

Deuxième épisode, c'est le même monsieur, veuf, père de sept enfants. Il sort d'un excellent repas, repas d'affaires très important, et il a bu plus que ce qu'il aurait dû. On n'est plus au printemps, on est comme à l'automne. Il passe sur un pont de Paris, de la rive droite à la rive gauche, que voit-il près de la berge ? quelques bateaux sur le bord de la berge, et un enfant qui se noie. Il a bien mangé, bien bu. Il faut faire attention. Il court dans le bateau, il va à toute vitesse, il prend des rames, il met du temps, du temps, et l'enfant va presque mourir. Il est en train de se noyer, et le temps qu'il prenne le bateau, qu'il le décoince, tout cela prend du temps... enfin quand même il rame très vite, il attrape l'enfant, le remonte. Il a sauvé l'enfant, mais il a mis du temps. L'enfant a failli claquer. Bon.

Troisième épisode, c'est le même monsieur, il sort encore d'un bon repas d'affaires, il traverse un grand pont. Seulement il fait très froid. La Seine est complètement gelée. Il y a juste un trou. Un gamin court sur la glace, tombe dans le trou et est en train de se noyer. Il a sept enfants, il est veuf, il sort d'un bon repas. Il sait nager, certes, et l'enfant est en train de se noyer. Que doit-il faire ? Où est l'attitude juste ? Est-ce de se jeter à l'eau, de plonger, d'aller dans la glace, quand on sort d'un bon repas, qu'on a sept enfants, qu'on est veuf, et que les sept enfants ne sont pas sortis d'affaire, et qu'il y a un gosse en train de se noyer ? Où est l'attitude juste ?

Ces trois épisodes m'ont toujours beaucoup frappée, parce qu'ils veulent dire pour moi que devant une situation hypersimple — un enfant qui se noie — le premier geste est évident : aller le sauver, mais il y a plusieurs attitudes. Et l'attitude juste n'est pas forcément de se précipiter à l'eau n'importe comment, dans l'émotivité primaire qui dit « ce gosse se noie, il m'appartient de le sauver » ou bien « ce gosse se noie et c'est mon histoire de le sauver » ou bien « ce gosse se noie, je serai un héros si je le sauve, il faut que j'y aille ». Etre un héros dans le troisième épisode, c'est peut-être se dire « j'ai d'abord sept enfants qui dépendent de moi ». Peut-être. Je n'en suis pas sûre.

Mais ce dont je suis sûre, c'est que la même situation n'implique pas la même réponse, et qu'on est tous comme ça. Pour moi c'est devenu une certitude qu'au fond il n'y avait pas de réponse évidente, prédéterminée, préétablie devant une situation de la vie, mais que par contre il y avait une attitude juste devant chaque situation de la vie. Le cheminement individuel de chaque être est de se dire « devant la situation d'aujourd'hui quelle est ce que je crois être l'attitude juste, en mon âme et conscience ». L'âme et la conscience, car je crois que l'une et l'autre sont très différentes.

Peut-être que demain j'aurai d'autres paramètres et que je comprendrai d'autres choses, peut-être même je me dirai « je me suis peut-être trompée ». Mais aujourd'hui, tel jour à telle heure, avec les paramètres dont je dispose avec la connaissance que j'ai, la personne que je suis, le moment qui est, que puis-je

faire de juste ? « Point ». On ne peut faire que ça, mais on peut faire tout ça. Au-delà cela ne nous appartient plus. Certains peuvent dire qu'au-delà c'est l'histoire de Dieu. D'autres peuvent dire qu'au-delà c'est l'histoire de la société. Qu'importe la façon dont on le dit, ce n'est plus notre histoire à nous d'être humain, né un jour, mourant un jour, limité dans le faire, dans le temps, dans l'espace. J'ai pu faire ça et rien que ça, mais c'est déjà ça, et c'est les deux en même temps.

C'est la seule attitude d'existence de vie, la première éthique existentielle que je considère. Bien sûr, elle accroche plein d'autres choses et conséquences ensuite. Ça paraît évident, dit comme ça, mais cela implique un cheminement qui fait partie du jardin secret de chacun.

Les critères d'avorter juste ou de ne pas avorter juste existent ; si on a la conscience de l'âme en paix après l'action, c'est juste ; si on n'a pas la conscience et l'âme en paix après l'action, on n'a pas été totalement soi-même dans l'action. Et on le sait assez bien. On sait assez bien quand une action a été le mieux de ce qu'on pouvait faire. La différence culturelle que j'ai avec l'éducation que j'ai reçue, c'est oser dire « au-delà, ça ne m'appartient plus », ce qui est pour moi le saut conceptuel le plus important, mais qui implique d'avoir fait la première partie de la démarche, totalement, intégralement, pas dans le relatif, pas du bout des lèvres, complètement, mais après je ne peux plus rien.

Si des enfants meurent au Sahel, moi, un être humain de chair et d'os, je peux faire un certain nombre de choses, mais je ne résoudrais pas tout le problème du Sahel, ce ne serait pas vrai. Si je vendais tout ce que j'avais, même si je partais pieds nus au Sahel, je ne résoudrais pas le problème du Sahel, même si nous mettions tout l'argent que nous possédons pour le Sahel, nous ne résoudrions pas tout le problème du Sahel. Certes, il faut le faire, il faut faire tout ce que l'on peut. On n'en fera qu'une partie. Ce n'est pas la peine de se culpabiliser, mais on fera tout ce que l'on peut à la place où on est distribué. Si on est distribué ministre, forcément on peut faire plus que si on est distribué mère de famille. Si on est distribué comme médecin, on peut faire plus pour la santé qu'un autre.

On n'a pas tous le même rôle, c'est clair. Au-delà de mon rôle, cela ne m'appartient plus, c'est ma règle de vie, mais attention je ne veux pas qu'on puisse en faire une règle de société où l'on dirait de façon trop simpliste : on n'a qu'a rester chacun chez soi à ne rien faire, à regarder la télé, en attendant d'avoir le congélateur et le magnétoscope, et après ça on dort tranquille. Ce serait un terrible contresens de confondre sa règle de vie avec une règle de société.

Cela me conduit enfin au problème de l'avortement. Pour moi il est clair que c'est l'arrêt d'une vie. Avorter, c'est arrêter le destin d'une vie. Volontairement. Est-ce un bien ? est-ce un mal ? Je ne le sais pas, mais je sais que j'arrête une vie. On ne peut en parler qu'à la première personne. Dans la salle nous sommes plusieurs à l'avoir fait. Et je n'ai pas apprécié du tout. Cette vie aurait-elle été heureuse ou malheureuse, je n'en sais rien, tout ce que je sais, c'est que les destins de cette vie qui était là, étaient potentiellement importants et ont été arrêtés.

Nous sommes dans une société qui est l'Occident, à la fin d'une certaine histoire de l'Occident et à l'aube d'une autre. Nos dispositions sur l'avortement ont été prises à un moment où beaucoup de femmes avortaient dans des conditions épouvantables socialement, épouvantables psychologiquement. Fallait-il laisser faire ? Non, il fallait oser dire que l'avortement pouvait être légalisé. Que signifie « légalisé » ? Simplement que la société des hommes

organisée en tant que telle l'accepte. Cela signifie ça, mais rien que ça. Cela ne signifie pas que tout le monde dit : « c'est génial ».

Cela ne veut pas dire que dans la conscience, il n'y ait pas des « trucs », et ça ne signifie pas qu'on l'accepte si facilement. La société des hommes l'accepte, elle l'a voté un jour, dans un parlement qui l'a accepté. Les députés du moment sont les représentants du peuple et de la nation qui l'a voté. Il l'a voté parce qu'à un moment donné, c'était une réponse à une société, mais c'est l'arrêt d'une vie. Moi je l'aurais votée, mais je ne vous dis pas que je la voterai de la même façon dans dix, quinze ou vingt ans. Je n'en sais rien.

Mais il est important de dire en même temps que c'est aussi l'arrêt d'une vie et si l'on n'accepte pas ce dialogue, on va laisser poser ce dialogue par des conservateurs absurdes, ou même des gens qui ont de la société une vision extrêmement cloisonnée. Si on laisse poser ces questions là par le seul Jean-Marie Le Pen, on est sûr qu'on ne va pas vers un progrès de l'humanité, et c'est la raison pour laquelle je souhaite les poser et oser dire que l'avortement est l'arrêt d'une vie. J'aime mieux le dire que de le laisser dire par Jean-Marie Le Pen, parce que je n'arriverai pas au même résultat. Les moyens pour arriver à l'harmonie de la société ne seront pas les mêmes. C'est peut-être d'ailleurs ça le grand sens du mot « politique » : organisation de la société. C'est le vrai débat.

Alors pourquoi ne pas oser le dire ? Pourquoi ne pas décoincer l'abcès ? simplement dire que c'est l'arrêt d'une vie, et qu'il y a un moment donné où il faut l'assumer. Voilà ce que je peux dire et dirais si j'avais besoin de le dire. Mais ce n'est pas forcément ce que j'aurais dit si j'avais été Simone Weil, parce qu'en 1975, ce message était pratiquement inaudible par la société. Les forces conservatrices du moment étaient si fortes que, si elle l'avait dit, elle n'aurait pas pu faire avancer son projet. Elle a eu un discours parfaitement juste, et elle l'a dit à ce moment-là avec des mots du moment, qu'on pouvait comprendre en 1975. Aujourd'hui ce ne sont plus les mêmes mots, la société a bougé, et la loi elle-même a fait évoluer les mentalités. Ensuite les jeunes aujourd'hui ont toujours connu l'avortement et les problèmes de contraception ne sont plus du tout les mêmes maintenant qu'il y a 20 ans. La société n'est plus la même.

Dans ce corps social qui se cherche, qui est en évolution, où est le progrès ? Est-ce un progrès que de dire que l'avortement est génial, et que c'est parce qu'il est génial qu'il faut le rembourser ? Je ne crois pas que ce soit une attitude progressiste. Il y a eu un moment pour dire oui, et il fallait le faire, mais aujourd'hui ce n'est pas forcément l'attitude progressiste de dire que c'est un progrès et qu'il faut avorter au maximum. Je ne crois pas qu'on retrouve l'homme de la société en parlant ainsi.

Vous m'avez permis d'expliquer mon attitude personnelle devant ce problème. C'est une occasion rare dont je vous remercie. Quant à vingt heures, à la télé, il faut répondre en deux phrases à la question « vous êtes pour, vous êtes contre ? » vous n'avez pas beaucoup le temps de l'expliciter. Vous êtes tout bête en vous disant : « je suis pour ? je suis contre ? » ; si vous répondez « peut-être bien que oui, peut-être bien que non » on vous dit « elle ne veut pas se mouiller » ; si vous dites « je suis pour », gros titres « elle est pour » ; si vous dites « je suis contre », le scandale « elle est contre » ! Entre les deux il est très difficile d'expliciter une pensée précise sur un sujet aussi fort.

Il me semble que le fil qu'on peut tirer dans ces cas-là est d'essayer d'être le plus juste possible avec soi-même, quand on est responsable politique, c'est-à-dire celui qui « in fine » va décider. Car, même si cela vous horripile — et je le comprends bien, car pendant des années la politique m'a horripilé — « in fine »,

la décision appartiendra bien au politique. Et le politique est ou n'est pas omnipuissant. Il a des comptes à rendre. Il est l'émanation d'un peuple et d'une nation dont il n'est pas déconnecté. Cette nation agit sur lui, l'influence, elle le fait bouger. Il en est le représentant, mais à la fin, c'est bien à lui que la décision appartient.

On retrouve ce problème tout le temps. L'opinion publique et le politique interfèrent en permanence et heureusement, et la télévision ne fait qu'accélérer ce processus. La communication est essentielle en ce domaine. On donne en effet une responsabilité énorme au politique. C'est lui qui va finir par dire « pour la société des hommes, c'est juste ou ça ne l'est pas », qu'il soit gouvernant ou législateur. Le politique n'est pas coupé de la société civile, mais il est en dialogue permanent avec elle, et heureusement que les politiques ont ainsi beaucoup de freins et d'interrogations. C'est pourquoi, souvent à juste titre, ils se gardent de légiférer trop tôt. Interroger les politiques sur ces questions est une nécessité, c'est un vrai débat.

— *Vous n'avez pas répondu sur le coût financier.*

— Madame, ne vous laissez pas avoir par le coût financier, c'est un alibi complet, total, efficace, certes. Ce n'est qu'un alibi, comme le trou de la sécurité sociale.

Le problème c'est : qu'y a-t-il derrière ? Quel sujet y a-t-il derrière ? quel concept pour faire quelle politique ? Le coût de l'avortement est de 197 millions cette année. Rien sur les 1.300 milliards de la sécurité sociale. Si les gens vous disent que cela coûte trop cher, c'est qu'ils n'en veulent pas. L'argent n'est qu'un alibi. Notre société parle en argent, c'est le langage d'aujourd'hui, donc il faut l'employer, mais ne pas être dupe.

Olivier ABEL

Nous en venons à la deuxième question.

Est-ce que vous vous sentez vous-même déchirée entre une éthique familiale et une éthique qui serait celle de vos responsabilités publiques, ou celle de l'entreprise où l'on travaille. Ressentez-vous le sentiment que l'on a d'être partagé entre des zones de vie dans lesquelles il y aurait des règles du jeu différentes. Et est-on condamné à cet écartèlement entre les règles que Pierre Encrevé définissait respectivement comme celles des relations courtes et des relations longues ? Ou y a-t-il quelque part une certaine cohérence ?

Georgina DUFOIX

C'est la plus belle question qui soit. Je voudrais vous dire que c'est ma question. J'ai conscience d'être arrivée à un moment de mon histoire où j'ai des réponses, et d'être en chemin vers d'autres réponses. C'est un approfondissement permanent, une mise en cause permanente, une épreuve au sens complet du terme, permanente, que de répondre à cette question. Ne prenez pas ma réponse comme définitive ou absolue. C'est mon histoire, celle de notre existence, qu'est-ce qu'on fait sur la terre ? Qu'est-ce qui relie tous ces personnages qu'on porte en nous ?

J'ai l'impression qu'on est une multitude de personnages, on est plein, plein, plein, de personnages, je dirai mille, pour ne pas dire un million de personnages. On est la mère, on est l'épouse, l'amante, le professeur, le soigneur, le

souffrant. On est le jaloux, on est le généreux, on est tout ça. On est le bon, on est le mal, on est la lumière, on est l'ombre, on peut le dire de tant de façons.

Je sais très bien qu'en moi il y a un jaloux, il y a un envieux. Je sais très bien qu'il y a un généreux. Je sais très bien qu'il y a un courageux, je sais très bien qu'il y a un pleutre, et par moments, c'est celui-ci qui sort, ou par moments c'est un autre qui sort. C'est évident. Il y a des moments où l'on se dit « là c'est la maman qui parle » et puis trente secondes après ce n'est plus la maman, il faut que ce soit le député, par exemple, et puis un instant après, le téléphone sonne, et c'est un copain à qui il faut parler, et puis quelqu'un d'autre arrive et vous devez être l'épouse et puis, et puis comme ça, la vie se déroule indéfiniment, dans cette multitude de personnages qui cavalent à toute vitesse, qui s'entrechoquent, qui se disputent souvent, qui s'aiment parfois, et qui souvent se détestent. La vie n'est qu'une cavalcade terrible entre tous ces personnages. Lequel va arriver le premier ? Lequel est le plus important ?

La vie ministérielle a été pour moi formidable, car elle a donné beaucoup plus de couleurs à chacun des personnages. Elle a accéléré tous les processus, comme si j'étais dans un accélérateur de particules, où on envoie des particules toujours plus vite pour voir ce qui se passe, et voir comment les molécules finissent par casser. J'ai eu cette impression dans ma vie de ministre. De ma vie de mère de famille qui était déjà bien compliquée, il fallait essayer d'organiser le mari qui rentrait, les enfants qui partaient, les enfants grands, les enfants petits, l'envie d'aller voir les copains, l'envie d'être une mère idéale, l'archétype, la perfection, etc. et puis les moments où l'on a envie de tout envoyer promener, ceux où l'on adore ses enfants, ceux où on les déteste. Tout cela s'est accéléré, à toute vitesse quand j'étais ministre.

Cette accélération fabuleuse est devenue tellement forte que j'ai craqué en fait, pas psychologiquement, heureusement, — et je dois beaucoup à mon éducation protestante, ou à la bonne santé que m'a donné mon médecin d'enfance. A la culture protestante je dois certainement d'avoir eu une certaine rigidité, une force intérieure qui m'a permis de me défendre psychologiquement, mais j'ai craqué intérieurement sans que cela soit une dépression, mais pas du tout cela. Je n'en pouvais plus, je ne pouvais plus vivre comme cela. La vie ministérielle est démente, le mari et les enfants à Nîmes, des enfants qui font parfois des bêtises, des adolescents ou des petits de quatre ans qui pleurent à chaque départ, Paris où je ne connaissais personne, avec un nouveau métier, des gens inconnus... Si fou et délirant que je me suis dit « mais où sont donc les choses qui relient ces personnages » ?

La chance de ma vie a été que la question se pose avec tant de force que je ne pouvais pas l'éluder. C'était ça ou la plus belle crise de maladie. Mon corps brûlait et ma tête encore plus. Où est la cohérence ? Où est l'unification ? J'ai cru la trouver plein de fois.

Je me suis dit « c'est bien, je travaille pour la patrie, la France, je paye ma dette à l'égard de la France qui m'a nourrie, qui m'a éduquée. Cela n'a pas duré très longtemps ».

Puis je me suis dit « peut-être que je le fais pour des valeurs plus grandes que moi, peut-être que cela s'appelle la tolérance ? Je travaillais à l'immigration, peut-être cela s'appelle-t-il « permettre que les immigrés vivent mieux en France » ? C'était un dessein qui me transcendait, qui me dépassait. Je l'espérais, c'était une belle tâche noble, et puis j'ai été amenée à prendre des mesures qui n'étaient pas toujours en harmonie avec ce que j'aurais pu penser profondément. J'ai eu de grandes peurs. L'unification n'était pas là non plus.

Et je me suis retrouvée ministre de la Solidarité Nationale, tout à fait au-delà de ce que je pensais de mes propres competences. « Là je ne peux pas, je ne pourrais jamais faire, ce n'est pas possible ». Je me suis dit que je travaillais pour quelque chose qui me transcendait, la solidarite. C'etait pas mal et ça a tenu un peu plus longtemps, et cela m'a beaucoup soutenu. Je me disais « au fond, je suis porteur de valeurs de solidarité, je ne suis que le porteur un temps de ces valeurs. Dans l'Occident qui se termine, la solidarite est quand même une valeur forte. L'existence de la societé, c'est important, et si je peux l'incarner, si je peux le dire, je fais quelque chose d'utile », et j'ai trouve là une utilite à ma vie. C'était difficile, les personnages étaient en contradiction. Ils s'entrechoquaient complètement dans ma tête, dans mon cœur, dans mon âme, mais je transcendais l'ensemble en faisant de la solidarite, en creant de la solidarite, en tous cas en la faisant naître.

Et puis je me suis tout simplement aperçue que je ne l'appliquais pas, c'est-à-dire que dans ma vie personnelle, dans ma vie publique, dans ma vie de femme, dans ma vie d'amitié, je ne l'appliquais pas. Cela m'est retombe sur le nez sèchement, mais il a fallu cela pour que je me dise « tu es en train de prêcher la solidarité, mais tu ne la pratiques pas ». Très simplement, pour la solidarite avec mon mari ou mes enfants sur un certain nombre d'actions precises ou avec ma grand-mère qui en avait besoin à ce moment-là, je n'assumais pas. Non pas la charité, mais la solidarité. Je me suis dit « solidaire, tu le dis, mais, ma petite, tu ne fais rien ». Ça a eté un très grand choc, un de mes moments très difficiles, une crise terrible. Les erreurs que j'ai commises, je les ai faites à ce moment-là, car je me suis dit qu'il n'y avait plus rien si je n'incarnais ni la tolerance, ni la solidarité. Ma cohérence n'existait plus ; je n'avais plus de colonne vertebrale, pas de façon de me dire où etait l'essentiel. Je voyais cela comme valeur de société, valeur forte, mais ce n'était pas mon histoire. Je pense que je portais déjà cela quand je n'étais que la maman de mes enfants. Cela s'est simplement entrechoqué plus fort à cause de cette accelération ministérielle. C'est ainsi que j'ai incarné cette crise, mais chacun peut le vivre à sa manière entre sa famille, son entreprise, sa vie publique.

Où en suis-je aujourd'hui ? Au moment actuel de mon cheminement j'ai quelques réponses. Je répondrais peut-être differemment plus tard, mais ce dont je puis témoigner, c'est de ce qui est central pour mon unite d'aujourd'hui. « Point ».

Je la retrouve dans des choses très simples, et j'ai commencé par des choses les plus humbles et modestes qui vont peut-être vous paraître mineures. Au fond je pouvais continuer à dire et à parler publiquement des valeurs vastes de société, mais j'étais incapable de les incarner, alors que pouvais-je incarner, mettre en pratique simplement, concrètement, et avec tout le monde, dans la famille, dans l'entreprise, au ministère, et ailleurs ? Eh bien, dans un monde où il y a beaucoup d'amour et beaucoup de haine, je peux ne pas être un lieu de haine. Je peux ne pas être un lieu de négativité. Est-ce que je le peux ?

Le plus facile est dans la famille. Puis-je dans la famille ne jamais être un lieu d'envie ou de jalousie ? Ce n'est pas évident du tout, mais je peux essayer. Puis-je dans la vie publique être une personne qui ne renvoie jamais la haine ? Cela n'est pas commode non plus. Je ressens de la jalousie, de l'envie, je ressens de la haine, mais je ne peux pas en renvoyer. Donc la seule chose que je puisse faire aujourd'hui, c'est de ne pas être un emetteur de haine. Je suis incapable de ne pas en ressentir, j'en ressens. C'est un cheminement intérieur et personnel dont je ne parlerais pas. Par contre je peux faire en sorte de ne jamais en renvoyer.

L'unité n'est donc pas du tout dans solidarité, ni dans tolérance, elle est dans des valeurs complètement et simplement existentielles, mais à mettre en pratique tout le temps. Je vérifie tout le temps que je me plante, que je réussis, que je recommence, etc. C'est une vérification complète pour moi. Je ne prétends pas qu'elle est valable pour tout le monde. Je la trouve aujourd'hui là. C'est une réponse relative à ma recherche à ce jour. « Point ».

Où sont les difficultés d'existence ? Il y en a plein. Quand vous êtes dans l'opposition, votre boulot c'est de critiquer ou dans tous les cas d'être vigilants à l'égard de ce qui se fait dans la majorité. J'ai beaucoup de peine. Je suis un mauvais opposant avec cette règle de vie-là, parce que quand je m'oppose, ou je le fais parfois trop fort, tellement j'y crois, ou bien je ne m'oppose pas assez et je ne trouve pas toujours le ton juste d'opposition. La seule chose que je sais dire, c'est « à votre place, je ferais mieux », mais ce n'est pas très fort comme opposition... Donc je ne me débrouille pas toujours très bien. C'est un problème existentiel, car le but est quand même de gagner, et de ne pas me faire complètement étouffer, mais bien de gagner pour incarner ce que je crois juste.

Je risque de me planter à Nîmes, par exemple, où j'ai essayé de ne pas renvoyer de haine et où j'en reçois à gogo, et à force de ne pas répondre je risque de finir par me faire enfoncer. Donc, comment ne pas en renvoyer, et pourtant lutter et se défendre ? Voilà l'adéquation existentielle la plus compliquée.

Quelquefois je réussis, quelquefois je rate, mais je recommence. L'unité y est. Il n'y a qu'une recherche.

Olivier ABEL :

La troisième question peut s'énoncer ainsi :

Comment peut-on transmettre nos exigences morales ? Ainsi formulions-nous cette question au début. Finalement nous en étions venu à la communication. Peut-on communiquer des préférences morales. Avez-vous senti cette question parfois ? ou l'incapacité à communiquer ?

Georgina DUFOIX

Je ne crois pas qu'on puisse communiquer, je crois qu'on peut incarner. On ne peut pas communiquer au sens que je vais dire que ça, c'est bien, ou que ça, c'est mal.

Le rôle du personnage public est de parler à la télévision aujourd'hui. Son rôle est d'avoir une vision globale parce qu'il est entendu par des millions de personnes. Donc, grosso modo, il sème des graines dans des consciences, qu'il soit dans la majorité ou dans l'opposition. C'est pour cela que je trouve les propos de Jean-Marie Le Pen particulièrement graves, car même s'ils sont complètement provocateurs pour qu'on parle de lui, il sème des graines que je crois inquiétantes pour des civilisations harmonieuses. Je crois donc qu'on ne peut que semer des graines, mais qu'on le peut bien plus que nos pères ou que ceux qui nous ont précédés dans nos rôles. La parole est démultipliée. Pensez à Jaurès qui faisait des discours superbes devant l'Assemblée Nationale, avec sa barbiche en avant, et qui a marqué des générations entières, alors qu'il ne parlait que devant des foules peu nombreuses. Aujourd'hui l'homme politique qui parle, le fait devant dix, douze pour cent de la population du pays. Quand le

pape se déplace en Amérique du Sud, et que l'ensemble de l'Eurovision envoie dans les foyers français son image, il touche des millions de gens. Ses prédécesseurs du Vatican qui envoyaient des encycliques ne communiquaient pas du tout de la même façon. On est maintenant pris par un problème de communication de masse, et je ne crois pas que l'on puisse transmettre, mais je crois qu'on peut l'incarner.

Mais il y a des gens qui sentent la transmission, moi je ne la sens pas. Je ne peux pas apprendre quelque chose d'une façon intellectuelle, je ne peux l'apprendre que d'une façon pratique. Je suis femme, je suis pratique. J'ai une forme d'intelligence de la vie qui n'est pas abstraite. Mais il y a des personnes qui ont besoin de passer par l'écrit, et je les respecte, je les envie parfois. J'ai besoin, moi, que quelqu'un pose une action, la vive, et alors je la reçois. Sinon je la reçois peu.

La télévision va entraîner plein de gens plutôt vers la transmission orale, et c'est un média terrible, parce que ce qu'on est parle plus fort que ce qu'on dit. La présence y est plus importante que les mots prononcés. Souvent on ne se rappelle plus les mots, mais on se souvient si la personne était en adéquation avec ses idées ou non. On sait si elle est sincère ou si elle ne l'est pas.

Dans la télévision, il faut incarner donc plus encore que cela n'était nécessaire lorsque la communication était dominée par l'écrit. Il y a beaucoup de négativité et de possibilité de perversion dans ce processus, même si cela présente des avantages et des atouts considérables. L'émotivité collective créée par des hommes ou des femmes sincères dans leur démarche, peut avoir des conséquences dangereuses pour la société. La civilisation de l'écrit obligeait à organiser sa pensée en écrivant, à une plus grande exigence dans la cohérence des pensées, et à un plus grand recul par rapport à la pensée de l'instant. Le risque de développement d'émotivité collective était beaucoup moins fort.

Devant ces nouvelles exigences, nous allons devoir trouver des règles d'un autre ordre pour recevoir cette nouvelle civilisation de l'oral et de l'image. Il naît avec nous une nouvelle civilisation, celle de nos enfants qui est très différente. Cela paraît une banalité de parler de cette différence mais elle est bien plus importante qu'on ne le croit souvent. Cette civilisation est plus émotive, plus directe, souvent plus profonde, mais profonde comme s'il y avait des puits d'émotivité qui faisaient jaillir une profondeur, avec le risque qu'il y ait des successions de puits d'émotivité, et que justement la cohérence de la profondeur soit peut-être plus difficile.

Donc je ne peux pas transmettre une morale, je peux l'incarner, je ne peux pas lire une morale, je peux la recevoir si elle est incarnée.

Olivier ABEL

La dernière question est lourde de sens et il est difficile de la traiter si vite. Je vous la livre quand même :

Louis Simon nous a donné l'image tout à fait contrastée du roi qui fait avancer tout le fourbi, et du prophète à côté de lui. Sentez-vous encore un peu la place, ou qu'il y a place pour le prophète ? Et où et comment ?

Georgina DUFOIX

Je crois que nous sommes tous prophètes, mais que nous n'osons pas le dire, et qu'il n'est pas à la mode de le dire. On est tous porteurs d'un rêve et d'un idéal, tous sans exception. La question est de savoir comment passer de la réalité au rêve, c'est-à-dire où est le lien entre mes pieds sur la terre et ma tête dans le ciel ? Le jour où chacun peut dire que dans l'organisation quotidienne de sa vie la plus ordinaire, il tend vers un idéal qui est le sien, il devient prophète. Je le ressens ainsi, et je crois à la prophétie de la vie humble ordinaire de tous les jours. Je citerai une phrase de Thérèse d'Avila qui m'a beaucoup aidée à avancer, il y a déjà longtemps, alors que je n'étais que la mère de mes enfants. Elle disait « j'ai trouvé Dieu dans les casseroles de la cuisine ».

On est tous prophète à notre niveau dans la vie qui est la nôtre, à condition de prendre le réel et lui donner l'espérance la plus lointaine. Il arrive des moments où des êtres incarnent cette espérance collective, mais c'est tout. Vous ne trouverez pas d'êtres qui l'incarnent si chacun d'entre nous n'est pas capable de porter sa propre espérance. On a le prophète que l'on a créé, qui porte en lui sans doute plus d'espérance que d'autres, dont le destin est différent, mais finalement le prophète incarne une espérance déjà distribuée ou annoncée.

Cela ne sert à rien d'être prophète pour personne si cela est inappliqué ou inentendu. Mais cela sert si chacun est un peu prophète dans chacun de ses gestes, et si chacun sait donner un peu d'idéal à ses choses, car le prophète cristallise alors un chemin d'espérance.

On a les prophètes que l'on crée, on a aussi les prophètes que l'on voit. Car il y a des prophètes, mais nous ne les voyons pas, car nous n'osons pas espérer, nous n'osons pas notre idéal, nous n'osons pas notre étoile au bout du sillon. Ou alors nous avons osé notre étoile au bout du sillon, et on a tellement rêvé qu'on ne voulait plus conduire sa charrue et qu'on s'est promis en reprenant la charrue de ne plus se laisser prendre à rêver.

La société d'aujourd'hui est la plus belle, nous sommes à un des plus beaux moments de la vie des hommes. Les hommes ont cru qu'ils étaient des démiurges, qu'ils pourraient tout mater, aller dans la lune, sous la terre, comprendre la naissance de l'univers, le sens de la vie etc. Ils mangent à leur faim, ils boivent à leur soif, ils font l'amour quand ils le veulent, ... et ils sont malheureux.

A ce moment fabuleux de prise de conscience exceptionnelle de la société, qui certes se fait forcément dans la douleur, non la douleur de l'enfantement, mais celle du cri devant l'intolérable, à ce moment-là de notre histoire, on mange, on boit, on fait l'amour... et on est malheureux. Alors on va chercher autre chose, et on reste réaliste. On n'ose pas la prophétie.

Je ne serai jamais assez reconnaissante de vivre ces moments-là. Moment génial, où on a les pieds bien sur terre — on sait qu'il y a des choses que l'on peut faire et d'autres que l'on ne peut pas faire — on sait que tout n'est pas parfait et qu'on ne transformera pas le monde en paradis — mais moment génial où, bien conscient de tout cela, on sait qu'on peut améliorer, qu'on peut être mieux, qu'on peut créer du mieux-être autour de soi. Mais il faut l'oser.

Si l'on n'ose pas dire que la vie est bonne, elle ne le sera jamais. Certes il y a du bon et du mauvais, mais il y a plein de bon. Oser le dire, sans nier le contexte et les difficultés, sans nier la mesquinerie, la petitesse du monde, ou sans nier qu'il pleut alors que vous voudriez qu'il fasse beau, ou le contraire. Oser dire que notre espérance est grande. Je crois qu'il y a des prophètes et que cela dépend de nous.

André DUMAS

J'ajouterais à ce que vous venez de dire comme porteur d'utopie, tout un chacun étant prophète, la dimension d'exégète, c'est-à-dire de celui qui est capable de décrypter le sens et de l'annoncer aux autres. Cela peut être à un niveau individuel, mais le travail fait avec Olivier Abel était un peu cela. On a décrypté des choses qu'on vit tous, mais vues dans une perspective différente.

Georgina DUFOIX

Je crois que vous avez raison, mais ne naîtra celui qui vous dira le sens que quand la question sera posée. La merveille de ce week-end, c'est que la question est posée. La splendeur, la grandeur de ce moment de l'histoire plus généralement, c'est cela. Et pourtant la souffrance du monde est atroce. Promenez-vous dans cette rue riche qu'est Paris, et voyez les gens tellement malheureux à en crever. Et parce qu'on vit dans ce monde de souffrance, les gens se posent la question et sont en situation de chercher et d'écouter. Mais comment voulez-vous qu'émerge un sens collectif s'il n'y a pas eu une préparation de sens individuel. Votre travail d'hier, c'est un début de sens. Mais qui dira le sens ? Personne n'a le droit de dire le sens — le droit au sens le plus vaste et non politico-administratif —. Le prophète se lèvera le jour où la terre sera prête.

Il y a des gens qui ont raison cinquante ans avant les autres, mille ans avant les autres. Ils ne sont pas entendus du tout. Généralement ils sont plus ou moins crucifiés, plus ou moins détestés. Nous sommes dans un moment fabuleux, mais ce n'est pas gagné d'avance. Les forces qui lèvent en sens contraire sont aussi fortes. Les gens ont peur. Si vous dites aujourd'hui le sens, ceux qui diront le contre-sens pourraient risquer d'être plus puissants. Le jour où le sens sera suffisamment fort, le prophète comme l'exégète gagnera.

DÉBAT

Colette HIRTZ

Quelle est l'importance pour vous d'une vie en relation avec les autres pour vos choix éthiques ? Je ne parle pas de la famille qui va de soi, mais d'une communauté éventuellement chrétienne. Y a-t-il parfois conflit entre ce que pourrait être pour vous l'avis d'une communauté chrétienne et celui d'une autre communauté ? En quelque sorte peut-on replacer l'éparpillement des personnages dont vous parliez au niveau des communautés auxquelles vous vous rattachez ? Lorsque votre parti vous dit quelque chose et que vous êtes en accord avec lui, mais que vos amis ou votre famille vous disent autre chose, comment vous débrouillez-vous ?

Georgina DUFOIX

En recherchant l'harmonie intérieure d'abord, et l'harmonie collective après. Ma règle de vie donne la priorité à l'harmonie intérieure. Si mes enfants me disent : « tu es nulle », ou « ce que tu as fait est épouvantable », ça me fait mal. Je suis assez sensible à leur point de vue. Je commence donc à réagir en cherchant mon harmonie intérieure.

L'harmonie collective vient seulement ensuite. Je m'y attèle de plusieurs façons. La première est d'essayer de convaincre, de se battre pour convaincre. Et si l'on n'a pas convaincu, ou pas totalement convaincu vient la négociation. Le compromis. Si je fais tel pas, tu feras quel pas ? l'un vers l'autre. Si la négociation échoue, je n'ai pas de solution. C'est peut-être une erreur.

Je suis très parpaillotte à cet égard, c'est-à-dire que je suis assez rigide sur le fond, et, si, après avoir négocié, je trouve que j'ai trop lâché, j'ai l'impression que je me renie, je risque de casser, mais je sais que là-dessus j'évoluerai.

C'est la même chose pour le parti.

Roger MEHL

Je vous suis très reconnaissant de nous avoir dit que vous considériez que les décisions que vous êtes amenée à prendre ne vous lient pas jusqu'à la fin des temps, et qu'il faut tenir compte justement du développement, du temps, des mutations socio-historiques, mais faut-il uniquement tenir compte de cela ? Je me réfère au petit apologue que vous nous avez raconté, et j'aperçois ceci : dans nos décisions, il faut tenir compte non pas simplement du développement sociologique et culturel, mais il faut tenir compte de l'urgence des situations qui naissent de notre rencontre, peut-être fortuite, avec autrui.

Georgina DUFOIX

L'urgence est pour moi un paramètre qui doit être intégré, comme étant très important. C'est la rencontre avec les êtres qui provoque l'urgence. Mais ce n'est pas le seul paramètre, même s'il est essentiel, souvent déclencheur. Je suis donc tout à fait d'accord avec vous.

Roger MEHL

Vous avez évoqué la nécessité d'un accord, dans les décisions que vous prenez, avec votre conscience. Je ne pense pas que cet accord puisse être total. Et je voudrais rappeler ici un souvenir qui touche beaucoup notre groupe de la Post-Fédé et qui concerne le frère de votre docteur d'enfance auquel vous avez rendu hommage tout à l'heure, Jacques Monod. En 1944, il a quitté son métier de professeur et sa famille pour rejoindre le maquis et tomber à la tête de sa section quelques semaines plus tard. Il avait laissé un message, une sorte de testament précisément destiné à la Post-Fédé. Et on lit dans ce texte ce qui paraît être la quintescence d'une éthique chrétienne : « je demande pardon à Dieu pour cette décision que je prends librement de recourir à la violence ». Je crois que la mauvaise conscience fait partie intégrante de notre existence éthique, et qu'il faut beaucoup se méfier des gens qui disent et qui croient peut-être « j'ai ma conscience pour moi ».

Georgina DUFOIX

Je peux me tromper, et je n'ai fait que témoigner de ce que je pense. Je ne suis pas sûre que l'idéal de la vie soit de se dire qu'il y a toujours une mauvaise conscience. Je crois que, pas à pas, instant après instant, ici et maintenant, il y a un moment de l'être, où il dit : « j'ai fait tout ce que j'avais à faire, au-delà cela ne m'appartient plus ». Et pour moi cela a été important dans le domaine du lâcher-prise, parce que dans ma culture et dans mon éducation résonnaient toujours : « tu n'as pas fait assez » — « ce n'est pas bien » — « tu aurais pu faire plus ». Je l'entends en permanence et je sais que cela me coupe du bon-heur, du bien-être. ça me coupe. Si chaque fois que je cire mes parquets, je me dis qu'ils auraient pu être plus brillants, je suis coupée du bonheur et de ma condition d'homme. Si je me dis « tu as fait le parquet, tu as fait ce que tu as fait de mieux, ce n'est peut-être pas génial, il y a des gens plus compétents que toi, mais tu as fait ce que tu as pu », j'ai le bon-heur, le bien-être de ma condition d'homme. Ça n'est que ça, mais c'est déjà ça.

Lorsque Jacques Monod écrivait son message, il était dans un moment particulièrement extraordinaire de sa vie. Ce n'est pas souvent qu'on a ce type de décision à prendre. Et je me suis beaucoup posé la question de savoir ce que je ferais s'il m'était donné d'avoir à presser sur un bouton, s'il m'était donné d'avoir à déclencher réellement une violence. S'il s'agit de déclencher une violence contre des hommes en place, à ce jour je ne l'ai jamais fait, ni dans ma ville avec le maire, ni avec mon successeur au ministère des affaires sociales. Mais si la France était attaquée ou si les fusées se mettaient à cracher leur venin, ne faut-il pas répondre ? Est-ce l'attitude juste de ne pas répondre ? Non, l'attitude juste est de répondre, mais c'est l'attitude juste d'un être humain à un moment donné qui est distribué dans la vie au rôle de chef d'Etat ou de chef de gouvernement. Cela dépend de la conscience qu'il a, du sens qu'il a de son rôle.

Il y a des moments où il faut punir l'enfant qui veut trop de chocolat, où il faut savoir ne donner qu'un carreau et pas la tablette entière, pour qu'il ne soit pas malade. Ça c'est un non. Dans ces cas il faut pouvoir assumer ce non. J'ai alors déclenché quelque chose au moment-même où je suis devant mon histoire, ma responsabilité, ma décision, avec les paramètres relatifs dont on dispose — demain j'en aurais peut-être d'autres. J'ai fait ce que j'ai cru de mieux.

Je ne dis pas qu'on a bonne conscience, car je suis passée de la conscience à l'âme, et pour moi, en l'occurrence, l'âme est un témoin plus fort que la cons-

cience. Ma conscience est tellement pleine de mauvaises consciences que c'est difficile de les évacuer toutes. Mais la paix de l'âme, c'est autre chose. Les instants de paix profonde, ces espèces d'états merveilleux, subtils délicieux, inouïs, sont ressentis rarement. Mais ils existent. On a fait ce qu'on avait à faire. Quelque fois on se fait terriblement critiquer sur ses choix, mais on est bien. On a fait ce qu'on avait à faire dans l'instant. Avoir une bonne « mauvaise conscience » est aussi un peu difficile.

Claude RICHARD-MOLARD

Votre enfant a eu une indigestion, parce qu'il y avait du chocolat dans le placard. Nous avons mis du chocolat dans le placard en ce qui concerne la défense, et nous continuons à accumuler le chocolat, puisque nous continuons les essais nucléaires qui perfectionnent ce chocolat, qui est de meilleur en meilleur. L'éthique de la défense est de rendre la réponse un jour. Est-ce que la défense n'a pas une autre éthique que celle d'une réponse qui nous anéantira de toutes façons. Si on n'avait pas de chocolat dans le placard, pourrait-on répondre avec une autre éthique en pensant aux trois quarts de la planète qui n'ont pas notre vie confortable ? Cette éthique vous pose-t-elle problème ?

Georgina DUFOIX

Je suis d'autant plus mal à l'aise que j'ai eu à voter un budget de la défense qui avait 450 millions de plus que prévu, et que je ne l'ai pas apprécié. Je l'ai fait par discipline de groupe, ce qui est difficile à assumer.

Mais dans le temps d'aujourd'hui, pouvons-nous ne pas avoir de défense en France ou en Europe ? Les grandes manœuvres entre la France et l'Allemagne, c'est sérieux, et s'il y a quelques remous en Allemagne à cette occasion, ce n'est pas par hasard. Nous devons réfléchir à la défense de l'Europe dans les vingt ou quarante années à venir.

Si nous désarmons trop tôt et trop vite, le problème du désarmement mondial se règlera sur notre dos. On ne peut pas se permettre de désarmer maintenant. Donc je suis partisan de la politique de dissuasion qui était celle de De Gaulle et qui a été perpétuée par l'ensemble des gouvernements, et je l'accepte. Mais elle n'est pas l'étoile au bout de mon sillon.

Ceci dit, je sais aussi que la paix universelle est peu probable. Les hommes se sont toujours battus, quoiqu'il arrive. C'était vrai du temps de l'homme des cavernes, et il en a été ainsi sur tous les continents en tous temps. Nous ne sommes pas des génies tellement plus forts que nos ancêtres, il n'y a pas de raisons que la paix universelle arrive.

Mais pour s'en approcher, il y a sûrement des négociations à entamer, et il y a sûrement une force à avoir quand on négocie. Ceci me permet à moi-même d'accepter la défense nucléaire française. C'est seulement sur ce point que je l'accepte. Le reste m'est très désagréable et j'y suis mal à l'aise.

Je me suis souvent dit « comment ferais-je si j'étais président de la République ? J'appuierai ou je n'appuierai pas ? » La réponse est « j'appuierai ». C'est une réponse lancinante. J'appuierai parce que ce sera mon rôle. Certes ce ne sera pas l'harmonie universelle. L'harmonie universelle est une étoile au bout de mon sillon. Mais ne pas appuyer, c'est aussi faire peser sur ceux dont on a la charge au moment où on est, une menace directe de mort. Ce n'est pas juste non

plus de dire non et de les faire tuer. Le passage est très étroit. C'est un problème de conscience collective qui, en l'occasion, est une succession de réponses individuelles. Vous êtes issus, en tant que conscience collective, de la succession des consciences individuelles, et ma conscience individuelle me dit à la fois que la défense, ce n'est pas génial, que l'argent y est perdu même si cela a créé des emplois, et à la fois que ne pas avoir de défense est un risque insupportable.

Un texte a été très important pour moi dans ce domaine-là. Son auteur a été d'une autre culture que la nôtre, mais quelquefois on comprend mieux les choses si on vous les dit dans des mots différents. C'est le texte de l'Emir Abd-El-Kader qui s'est battu contre Bugeaud, au moment de la conquête de l'Algérie, et qui avait beaucoup réfléchi à la façon dont il défendait certain nombre de terres algériennes qui était son pays. Il s'agit des Ecrits Spirituels d'Abd-El-Kader qui ont été traduits en français. Il prend des positions très intéressantes sur l'attitude juste pour défendre son pays.

La Bible dans ce domaine-là est formidable aussi.

Vous connaissez aussi la Bagagita. On peut l'entendre au niveau intérieur, au niveau extérieur. Ces textes sont remarquables sur ce qu'on peut considérer comme la guerre intérieure ou la guerre avec les ennemis.

5. LE CHRIST EST NÉ CHEZ LES PAÏENS

PRÉDICATION DE LOUIS SIMON

(Matthieu 15/21-28 et Marc 7/24-30)

Quand on relit d'un coup, sans interruption, tout l'évangile de Marc, on découvre trois grandes périodes dans le ministère de Jésus. Il y a d'abord un clair printemps galiléen, temps d'espoir, de fête, et d'enthousiasme populaire. Puis une parenthèse critique, avec contestations extérieures et débat intérieur, comme si Jésus hésitait sur la route à suivre. Enfin, dernière période, le choix est fait, Jésus sait où il doit aller, et c'est la lente et solennelle marche vers Jérusalem, c'est-à-dire vers la gloire, parce que vers la croix, acceptée.

Ce matin, c'est le temps de « crise », l'épisode central, qui m'interpelle, le temps où Jésus cherche, comme nous en un sens, QUI il doit être. Et curieusement, d'après Marc, cette quête sur son identité propre, Jésus va la vivre entièrement à l'étranger. Pour la première et DERNIÈRE fois de sa vie, Jésus passe alors la frontière, comme s'il lui fallait aller à l'étranger pour se trouver lui-même. Et depuis Marc 7/24 jusqu'à 9/29 — la valeur de deux chapitres, juste au centre exact de tout l'évangile de Marc —, il y a ce départ et ce séjour critique hors d'Israël. Ceci ne se reproduira plus jamais de son vivant : Jésus quitte la terre promise, le lieu saint, le pays de la promesse. Il passe la frontière et s'enfonce dans le Nord : Tyr, Sidon (contrée de Sarepta), la Décapole, Césarée de Philippe, le mont Hermon (qui est sans doute le mont de la Transfiguration), Bethsaïda... un long parcours pendant lequel Jésus cherche sa mission et donc son identité.

Jésus hors frontière, comme jadis le prophète Elie, le prophète hors le territoire national. Et justement alors, on parle beaucoup d'Elie. Voyage étrange, mais décisif : « Qui dit-on que je suis ? », « Que faut-il que je sois ? », car c'est hors frontières que Jésus va entendre pour la première fois l'un des siens lui répondre : « Tu es le Christ ! »

Première fois. A Césarée de Philippe, sur la route de Damas... loin d'Israël, chez les païens. Là Jésus va devenir Christ, accepter de le devenir. Là Jésus reçoit son titre, son nom, son identité nouvelle. LA NAISSANCE DU « CHRIST », c'est donc ici, non pas à Bethléem, ni à Nazareth, mais ici : chez les autres, au pays des païens, hors frontières. « Tu es le Christ ! » et Jésus accepte. Et du coup, tout de suite, il annonce qu'il va mourir, mais connaître la

victoire du troisième jour. Il faut toujours s'en souvenir : le Christ est né, douloureusement, chez les païens.

Et puis, pour deux ou trois privilégiés, c'est le récit, chez les païens, de la TRANS «FIGUR» ATION. Et il faut prendre ce récit dans tous les sens du mot : avant, Jésus n'avait pas sa vraie « figure », mais maintenant SI. Avant, il n'y avait (si j'ose dire) que Jésus, avec sa figure juive et nationale, désormais il va porter sa nouvelle figure, sa nouvelle identité (découverte à l'étranger) et son nouveau nom sera CHRIST. « Jésus transfiguré en Christ ». C'est le centre exact de l'évangile de Marc, son cœur. Chez les païens : la naissance du « Christ ».

Frères, Christ est né hors des frontières, c'est cela le cœur de l'Evangile. Tant qu'il était dans sa nation, il n'était que Jésus, ou un autre Jean-Baptiste, ou un prophète, que sais-je encore ?, mais d'ÊTRE NÉ AU MONDE DES AUTRES le constitue enfin, et le transfigure en Christ universel.

Et c'est bien pourquoi — sur la montagne de la Transfiguration — Jésus apparaît NOUVEAU, entre MOÏSE et ELIE. Car MOÏSE, c'est le grand d'Israël (le plus grand) ; or il n'a jamais mis le pied en Israël, jamais. Il a vécu toute sa vie HORS FRONTIÈRES, et EN CELA, il était le héros d'Israël. Moïse, tout entier hors de la Terre Promise, pure parole hors frontières ; et ELIE, à cause d'Achab et de Jézabel, chacun le sait, a été condamné à l'exil. Traqué, chassé, condamné à mort si on le trouvait au pays, Elie a vécu tout entier, de l'autre côté, parmi les autres. Pure parole de Dieu, hors frontières.

Et c'est cela le sens de la Transfiguration : ce changement de destin, ce changement de figure, cette frontière traversée, ce départ chez les autres, ce passage de Jésus — EN TANT QUE FILS — hors d'Israël, et chez les païens. Oui, il est « transfiguré ». Jusqu'ici il avait figure juive, et le voici désormais « CHRIST pour tous les autres », il a figure de Messie Universel. En tant qu'Eglise il faudrait nous aussi nous en souvenir : c'est parmi les étrangers seulement que l'on trouve son identité...

De ce voyage étrange (et unique) chez les païens, il faudrait tout relire, reprendre chacun des épisodes. Car là Jésus va devoir renaître pour devenir lui-même. Toutefois je ne veux reprendre aujourd'hui que le début que nous avons relu, aussi bien dans Matthieu que dans Marc. C'est entre Tyr et Sidon, le site d'ELIE jadis à Sarepta. Et tout commence mal. Jésus va-t-il réussir à passer la frontière ? C'est un récit douloureux, celui d'un laborieux passage, d'une bien difficile transfiguration, construit de telle manière que tout ici nous scandalise : « complainte de la femme païenne, en douleurs, pour son enfant malade ». Qui va-t-elle rencontrer ? Jésus ou le Christ ?

*
* *

D'après Matthieu, Jésus commence à faire le sourd : « IL NE LUI RÉPONDIT PAS UN MOT »... Mais faire le sourd, c'est perdre sa propre parole, et déjà tout est perdu pour celui qui est la Parole ! Comment être sourd quelque part aux cris déchirants d'une mère, et être encore quelqu'un ? Jamais Jésus ne s'était comporté ainsi ! Que se passe-t-il donc ?

Mais cela s'aggrave ; voici Jésus, comment dire ? : paroissialiste ? nationaliste ? : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël », note Matthieu. Quelle affreuse réplique en réponse à la douleur d'une mère : « Aie pitié de moi Seigneur, ma fille est cruellement tourmentée par le démon... » Mais le démon n'est pas seulement où l'on pense, déjà il est là, en tout enferme-

ment sur la maison, la confession, la nation. Pire encore et je n'exagère pas : Matthieu et Marc disent ici la même chose ; voici Jésus raciste et méprisant !

La mère pourtant a osé insister. Elle se bat pour son enfant. Elle s'est jetée aux pieds du Maître. Elle gémit ; Que pourrait-elle faire de plus pour l'émouvoir et s'en faire entendre ? « Viens à mon secours ! » pleure-t-elle. A GENOUX. Et lui (comme c'est cruel, comme c'est insupportable !) à une femme en larmes, à genoux, à ses pieds, il crache : « Plus loin les chiennes et leurs chiots malades !... le pain c'est pour les hommes et les fils d'hommes. On n'accorde pas de pain aux filles de chien ! »...

Or c'est le centre de l'évangile, le cœur. Déjà la mort ? ou la naissance ? Jésus va-t-il passer ou non la frontière ? et trouver vie ? devenir Christ ? Cela commence mal, cette sortie du territoire... Voilà Jésus plus juif que jamais, nationaliste pire qu'un pharisien, raciste pire qu'un Essenien : où est donc le prophète de l'espérance et le libérateur des petits et des humiliés de Galilée ? Où est donc ce grand espoir et ce printemps de Nazareth ? Comment comprendre son propos ? « Voilà ce qui est bien : Je donne mon pain aux hommes. Rien à jeter pour les chiens de ton espèce », dit Jésus.

*
* *

Mais c'est d'un récit de naissance qu'il s'agit, d'une vraie transfiguration, d'un vrai passage hors frontières. Ici Jésus va naître, et devenir Christ. « De grâce, Monseigneur, les chiens se contentent de miettes, sous les tables des maîtres !... » Enfin la païenne a réussi à se faire entendre de Jésus. Elle lui a soigné l'oreille, et par conséquent guéri aussi sa parole. Jésus va retrouver SA Parole. La païenne l'a évangélisé, elle l'a converti, elle l'a transfiguré, elle lui donne une nouvelle figure, une nouvelle parole, une autre identité... Au sens propre des mots, elle le met « au monde ». Mère du Christ. Femme anonyme et païenne. Et tout ressemble à un récit de Noël, car c'est de cette mère païenne que le Christ universel est né. Oui, comme dans le récit de Noël, on entend : « Qu'il te soit fait selon ta parole ! ». La mère païenne, elle aussi, sera bénie entre toutes les femmes. Car si Marie a mis au monde Jésus, elle (la païenne), elle vient de mettre au monde le Christ. Sa fille est guérie et le Fils est né !

La frontière est bien passée, la crise est finie : Jésus héros juif — OU — messie universel ? Jésus de Bethléem et Nazareth — OU — le Christ des autres, de tous les autres ? Le Christ du monde ?... Avant, les petits chiens n'avaient droit qu'aux miettes. Maintenant, les frontières sont dépassées et effacées : et les petites filles de mère païenne ont droit, elles aussi, à la guérison, au salut, à la vie ! JÉSUS était né, en Israël, mais maintenant, ici, hors frontières, une mère païenne a mis le Christ au monde.

*
* *

Alors (relisez les Evangiles) tout de suite on lui demande un signe. Mais maintenant il ne faut plus se tromper. « Pas d'autre signe » dit Jésus hors frontières (désormais transfiguré en Christ) « Pas d'autre signe de moi (dit le nouveau Christ) que celui de JONAS ! » Or le signe de JONAS, c'est l'extravagante, la folle, l'impossible, l'invraisemblable, la non-historique ENTRÉE des pires

païens du monde que sont les païens de Ninive, en masse, dans le peuple de Dieu ! Jésus-Jonas ! Oui, pas d'autre signe du Christ que celui de son universalité, le signe de JONAS : au plein cœur du peuple de Dieu, cette folle arrivée joyeuse des étrangers et des païens (les pires de l'époque) !

*
* *

A nous qui cherchons notre identité, il faudrait s'en souvenir : pas d'autre signe chrétien que celui de Jonas — le droit de cité des païens parmi nous —. Pas d'identité ecclésiale, pas d'unité paroissiale, pas de sens, à rester entre nous, si cela ne nous conduit pas d'emblée vers une solidarité totale, folle radicale, avec tous les Ninivites de notre génération ! Oui, tout ce que nous sommes et tout ce que nous nous proposons de faire ensemble, tout cela n'a AUCUN sens, si cela ne nous déporte pas hors de nos frontières, pour une joyeuse solidarité avec TOUS LES AUTRES devant Christ.

*
* *

Alors Jésus, transfiguré en Christ, dit : « Et si on se faisait une petite multiplication des pains, comme l'autre fois, mais cette fois-ci, pour les étrangers, ici, RIEN que pour les étrangers, complètement hors frontières ! complètement hors d'Eglise ! »

*
* *

Alors, nous, avec notre pain et notre vin, bien à nous, sans les autres, n'allons-nous pas être tout à fait en porte-à-faux ? Oui — peut-être non, si ce pain rompu ENTRE NOUS déjà nous chasse et nous ENVOIE rejoindre tous les autres, en leurs combats, leurs besoins et en leurs espoirs. Avec Christ, leur Christ. Amen !

6. NOUVELLES DE LA FÉDÉ

Le président de la Fédé Jean-Marc Dupeux :

LE DÉSIR ET LE PLAISIR

Je commencerai par le désir et le plaisir que nous avons eu à nous engager ensemble dans le renouveau de la Fédé. Sans ce désir et ce plaisir nous n'aurions pas pu faire tout ce que nous avons fait. L'intérêt des uns et des autres, des uns pour les autres dans ce projet à peine ébauché, intérêt qui s'est manifesté aussi bien dans la C.E. que dans les camps nationaux et internationaux, a maintenant créé un réseau, une « atmosphère », une solidarité d'étudiants. Nous avons travaillé mais aussi rigolé, chanté, prié... Nous avons appris qu'on peut se mettre en route sans savoir exactement où l'on va. Nos limites et nos contradictions apparaissent sans entamer le désir et le plaisir de poursuivre.

L'HÉRITAGE

Les héritiers que nous sommes ont eu à découvrir les joies et les pesanteurs de l'héritage. Un peu comme l'héritier du lointain cousin d'Amérique cherche d'où lui vient le patrimoine inattendu, nous avons cherché et découvert ce passé auquel nous étions étrangers et qui devenait petit à petit, nôtre.

D'abord, le positif de l'héritage ; c'est l'histoire de ce mouvement, son enracinement dans une recherche critique, dans une réflexion exigeante et dans des prises de position courageuse pour décrypter avec l'aide de l'Evangile, le monde et l'Histoire obscurs. Même si les thèmes varient, les préoccupations restent aujourd'hui les même et ce que nous découvrons du passé de la Fédé (souci d'œcuménisme, de paix, de lutte contre le racisme) nous encouragent dans nos réflexions.

Un autre aspect positif de l'héritage c'est Bièvres où nous sommes installés. Un Centre en bon état capable non seulement de fournir un lieu pour nos rencontres, mais encore par son activité commerciale, de nous donner les capacités financières pour entretenir ce patrimoine et pour financer le secrétariat général et une partie des activités de la Fédé.

Ce centre est pour nous vital. Certains regrettent que nous ne le transformions pas plus vite en un lieu associatif. Mais il faut être lucide. En l'absence de toute subvention et de toute aide des Eglises, nous ne saurions entretenir ce patrimoine et surtout développer nos activités au plan national comme au plan international avec les seuls dons de nos amis de la post-Fédé. Ces derniers, qui ont permis la relance d'une animation universitaire en finançant le poste de Geneviève dans les années précédentes, nous aideront encore, nous l'espérons dans les années qui viennent pour soutenir nos activités internationales. Nous les remercions et les encourageons à poursuivre leur soutien. Ceci n'empêche que Bièvres comme Entreprise est un élément indispensable dans le dispositif de relance de la Fédé. Ceci, bien sûr, dans la mesure où l'entreprise est bien gérée et où elle pourra durer dans la conjoncture économique actuelle.

Je tiens à dire ici ma reconnaissance au Comité de Bièvres, à Mme Fabre la directrice, à notre trésorière, à notre secrétaire générale et surtout à Alain Brigodiot, pour le souci qu'ils ont eu de maintenir cette activité de Bièvres et d'en améliorer petit à petit la gestion.

Mais, hériter c'est aussi découvrir que notre prédécesseur nous a laissé des dettes et des liens qui correspondaient sans doute à sa vision de l'engagement « Fédé » mais qui sont comme autant de boulets à nos pieds, dans la mesure où ils nous lient à des groupes particuliers, peu préoccupés de notre objectif premier : la relance d'un mouvement étudiant.

C'est ainsi que les membres de la C.E. ont peiné et passé beaucoup de temps pour essayer de comprendre et d'agir sur ces données de l'héritage qui nous pèsent (créances douteuses, contrats de bail déséquilibrés...).

Il faut espérer qu'à l'avenir la Fédé sache mieux utiliser ses ressources et maintenir sa responsabilité et le partenariat dans les activités ou groupes qu'elle soutiendra.

L'AVENIR

C'est un travail énorme qui a été accompli cette année par tous, non seulement pour découvrir et assumer l'histoire mais encore pour préparer l'avenir.

L'avenir d'une véritable Fédération française d'Associations Chrétiennes d'Etudiants. L'avenir d'une réflexion commune et d'orientations que nous précisons petit à petit. L'avenir d'un lien retrouvé avec la FUACE et notamment avec les étudiants européens : c'est en tremblant, mais avec la force de son désir retrouvé de la relance d'un mouvement étudiant que la Fédé a demandé et obtenu que la France soit le pays accueillant la prochaine conférence mondiale de la FUACE en 1990.

1990, c'est dans trois ans à peine, où nous accueillerons dans la région parisienne deux cents étudiants du monde entier.

Et c'est aussi en 1990 que débutera sans doute, à l'appel du Conseil Œcuménique des Eglises, relayé par la Fédération luthérienne mondiale, les Eglises protestantes d'Allemagne et on l'espère aussi prochainement par l'Eglise Catholique, la convocation d'une assemblée mondiale des chrétiens qui engagerait un processus de paix dans la justice et s'engagerait concrètement pour la préservation de la Création. Les églises prennent conscience que le temps presse. Qu'elles doivent ensemble dire au monde un message crédible qui concerne sa survie.

Déjà en 1934, D. Bonhoeffer, à l'approche de la 2e guerre mondiale, avait

lancé un appel à un concile pour « proclamer la paix du Christ à un monde devenu fou ». Ces paroles n'avaient alors pas atteint le monde…

1990 est pour la FUACE et pour la FFACE l'opportunité de préparer à sa mesure et avec l'aide de l'Esprit, cette proclamation de paix dans la justice, l'occasion d'exprimer ce désir et ce plaisir que nous avons d'être ensemble comme un témoignage concret rendu à Jésus-Christ, qui est la clé de notre histoire présente et l'avenir du monde.

Nous joignons quelques extraits du rapport du Secrétaire Général de la Fédé publié au lendemain du congrès de Grenoble :

Geneviève CHEVALLEY :

Les rencontres nationales de cette année ont continué de lancer la dynamique et « l'atmosphère » fédé.

En **octobre 86, à Bièvres** nous étions une trentaine autour du thème « Hommes-Femmes : identités et relations ; à **Noël, un camp de ski** dans la vallée de Freissinières ; puis à **Pâques,** en **Alsace, près de Munster** (rencontre organisée par le groupe de Strasbourg), nous étions une cinquantaine de quatorze pays différents, sur le thème « identité et pluralité culturelles en Europe ».

Cet **été,** il y eut le **voyage en Algérie** avec un petit groupe, voyage organisé en commun par l'aumônerie universitaire de Paris et l'AEPP (rue de Vaugirard). Ce petit nombre permit une grande souplesse dans les déplacements et le logement, mais il oblige à poser la question des activités d'été : plusieurs activités pour des petits groupes seraient probablement plus satisfaisantes que l'essai d'une « grande » rencontre (les rencontres de Toussaint et de Pâques, surtout, semblant être plus favorables pour cela).

A la rentrée, nous avons eu un **week-end de formation à la vie associative** car nous nous rendons bien compte de l'importance de la formation dans ce domaine-là, aussi, y compris pour ses dimensions de gestion. Ce week-end a eu lieu à **Bièvres.** Fin septembre, **quelques étudiants** (une dizaine) ont participé au **congrès ACPU à Grenoble.** Puis une autre **rencontre intergénération** a eu lieu à **Bièvres, début octobre,** entre quelques étudiants et quelques témoins de la fédé d'avant guerre et pendant la guerre...

Le troisième élément important dans la vie fédérative est celui des **rencontres internationales.** Plusieurs étudiants ont pu participer à diverses rencontres et vivre la dimension œcuménique universelle. En **Norvège** sur la mission d'aujourd'hui, à **Berlin** sur les relations Est-Ouest, à **Genève** sur les théologies de la libération, près de **Zürich** lors de l'assemblée générale européenne. Il y eut aussi la rencontre des aumôniers à **Majorque** où deux collègues sont allés (l'un de Strasbourg, l'autre de Paris).

Il faut aussi mentionner la partie **« communication »** qui se fait par divers courriers, informations (y compris les PV des CE qui sont envoyés à chaque ACE) et aussi par le bulletin. Ce **bulletin** est à la fois un organe de réflexion et d'échange d'information. Il est aussi le lien entre l'intérieur et l'extérieur de la fédé (même si nos frontières sont pour le moins très souples).

Dans le cadre de la communication avec l'extérieur, il faut aussi signaler **l'information** que nous faisons en particulier **auprès des églises** (une campagne d'affiches et l'envoi régulier d'informations sur nos activités). Quelques articles dans divers journaux (Centre-Alpes Rhône, Le Christianisme au XX[e] siècles,

Réforme, Autres Temps, et des communiqués dans le BIP) ont pour but de mieux nous faire connaître.

L'information auprès des Eglises se fait aussi auprès des pasteurs de villes universitaires et auprès des présidents de région (courrier et rencontres). Il faut ajouter la participation de membres fédé à différentes rencontres (comme par exemple l'assemblée de la fédération protestante à Strasbourg).

. . . .

Il faut aussi ajouter, parmi les activités, le travail, aussi intense que joyeux, de la **commission exécutive.** Une réelle équipe s'est formée même si cela est à améliorer. Cette commission a eu beaucoup à faire. Elle a aussi su prendre le temps de réfléchir (ou de penser comme le demandait hier soir Pierre Encrevé) avec l'aide en particulier de Paul Keller, d'Olivier Abel et de Marc Brunschweiller sur des questions comme celle des lois de nationalités en France ou des enjeux éthiques...).

Un autre élément est la **recherche historique** qui se fait actuellement dans la fédé. Recherche non pas d'un passé glorieux et mythique qui justifierait l'existence fédérative pour l'éternité mais recherche pour comprendre les enjeux de la fédé et la manière dont elle a su ou n'a pas su réagir aux questions de son époque. Il me semble aussi que cette recherche d'histoire, après une phase de rupture d'une vingtaine d'années est nécessaire et fait partie du processus de réappropriation du mouvement par des générations nouvelles.

. . . .

Les **projets** sont nombreux. D'abord les projets **d'activités** fédé pour cette année : camp de **ski à Noël,** camp de **Pâques en Bretagne** (organisé par l'ACE de Rennes), rencontre d'**Europe du Sud** en Espagne en septembre.

Et puis le projet de constituer des comités de travail : dans les domaines de l'international, de la solidarité, du pluriculturel, de l'œcuménisme, dans le domaine théologique et spirituel, dans le domaine de la formation, du travail (et du chômage). Ces comités abordent des sujets inter-dépendants (et bien sûr le théologique n'étant pas « à part » des autres sujets). Ils se veulent plus comme des lieux où l'on peut approfondir la recherche. Ces comités seront évalués l'an prochain et à ce moment nous verrons mieux comment continuer.

Et puis, je voudrais encore citer la préparation de l'assemblée mondiale de la FUACE en 1990 et le projet de relance de fédé lycéenne. Ce dernier nécessitera l'aide (en particulier financière) aussi bien de l'ACPU que des Eglises mais il apparaît important non seulement pour assurer la continuité de la fédé et sa relève par les générations montantes mais aussi parce que les milieux lycéens sont des lieux où la réflexion, la recherche théologique et l'ouverture pluriculturelle peuvent être très riches.

. . . .

Dans le domaine des convictions, même si nous avons encore beaucoup à chercher, nous avons bien pris des positions claires qui se manifestent par notre composition et notre fonctionnement et qui sont alors d'autant plus fondamenta-

les pour nous. Fondamentalement, nous ne pouvons pas être un mouvement nationaliste ou raciste, fondamentalement nous ne pouvons pas rejeter le jeu démocratique et le partage des responsabilités, fondamentalement nous ne pouvons pas être un mouvement intégriste et replié sur sa propre tradition, fondamentalement nous ne pouvons pas être un mouvement de vide intellectuel. Fondamentalement, nous ne pouvons oublier la référence chrétienne.

Et cela est aujourd'hui une réelle prise de position.

. . . .

*
* *